

35

SIX SEMAINES
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Tome IV.

SIX SEAMEN

RECEIVED

DU CHATELAIN



DE LAURIE

V I E
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

PAR M. LOUVET DE COUVRAY.

Nouvelle Edition, corrigée et augmentée.

TOME QUATRIEME.



A L O N D R E S ,

Et se trouve à BRUXELLES ,

Chez B. LE FRANÇO, Imprimeur-
Libraire , rue de la Magdelaine.

1 7 9 5.



SIX SEMAINES
DE LA VIE

DU CHEVALIER
DE FAUBLAS,

Pour servir de suite à sa première année.

IL étoit à peu - près cinq heures du matin : nous entrâmes à la pointe du jour sur les terres de France. Tout homme qui voyage dans un pays où il s'est fait une fâcheuse affaire , imagine que quiconque le regarde le reconnoît ; il lui semble impossible que son inquiétante aventure écrite sur son front ne soit pas lue de chaque passant : d'ailleurs il étoit tout simple qu'une religieuse courant la poste fût curieusement remarquée. Voilà ce que je me dis à moi-même aux environs de Longwy ,

Tome IV.

A

2 VIE DU CHEVALIER

premiere place frontiere , où je crus m'appercevoir que j'étois observé. Ces belles réflexions m'ayant rassuré , je me livrai aux trompeuses douceurs d'un sommeil hélas trop court : à quelques centaines de pas ma chaise fut environnée ; j'ouvris les yeux au bruit que produisirent mes portieres brusquement ouvertes. Avant que j'eusse le temps de me reconnoître , on se précipita dans la voiture , on me saisit , on me lia ; les archers trop respectueux ou trop inattentifs , soit qu'ils eussent un reste de considération pour mon sexe ou pour mon habit , soit qu'ils imaginassent ne devoir rien craindre d'une religieuse qu'apparemment ils ne croyoient point armée , ne me fouillerent pas ; mais la troupe sacrilège osa fouiller ma sainte *étamine* , en l'enveloppant d'un manteau guerrier , & ne craignit pas de cacher mon voile béni sous une toile grossiere & profane. Leur chef s'affit cavalierement près de moi , le postillon eut ordre d'avancer.

Où me conduisoit - on ? Apparem-

ment sourd & muet , le discret satellite qui veilloit sur moi n'étoit pas plus touché de mes questions que de mes plaintes. L'espece de serviette dont ma tête restoit enveloppée ne me laissoit parvenir qu'une lumiere trop foible pour que je pusse rien distinguer. Seulement le bruit d'une cavalcade frappoit mon oreille , & j'en augurois très-raisonnablement que pour plus grande fureté des soldats m'escortoient. Une fois même , tandis que la troupe un instant arrêtée prenoit vraisemblablement des chevaux frais , j'entendis quelqu'un prononcer distinctement le nom de Derneval & le mien. Où me conduisoit-on ?

La maudite voiture alloit toujours & nous n'arrivions pas. Depuis j'ai calculé que nous avions fait route pendant trente-fix heures à-peu-près : trente-fix siecles ne paroïtroient pas plus longs ! Que d'affreuses inquiétudes m'agitoient ! à quelles réflexions j'étois livré ! Je me voyois environné de juges , j'entendois prononcer l'arrêt terrible , j'ap-

4 VIE DU CHEVALIER

percevois le fatal échafaud ! quelle situation !..... La belle occasion de faire des phrases !.... Vous qui chérissiez le deuil des tentures , la pompe des funérailles , la solitude des tombeaux ; vous qui aimez tant à peindre , & qui peignez si bien les douleurs d'une agonie longue , les horreurs d'un trépas funeste , venez , pathétique d'Ar*** , venez , profitez du moment. Asseyez-vous dans mon fauteuil , accoudez-vous sur mon secrétaire , & prenez votre plume. Bon ! son œil se mouille , sa figure s'allonge , sa poitrine se gonfle , il vient de tirer son mouchoir ! Commencez , mon cher confrere , & ne vous gênez pas. Pleurez beaucoup , pleurez long-temps ; gémissiez , gémissiez encore ; lamentez-vous , lamentez-vous bien. Mais si les lecteurs impatientés s'ennuient de tant de jérémiades , permettez-moi de reprendre ma place , & d'essayer de leur rendre un moment de belle humeur. Chacun sa maniere , & chacun son goût.

Pardon de la petite digression , ma

belle Dame, elle étoit, plus que vous ne pensez, nécessaire. Je reviens à mon sujet.... J'entendois prononcer l'arrêt terrible, j'appercevois le fatal échafaud ! Ce n'étoit pas pour moi seul que je frémissais de mes dangers ; non, mon pere, je songeois à cette lettre que j'avois laissée pour vous sur ma table, & dans laquelle je vous promettois de revenir bientôt. Hélas ! peut-être votre fils ne devoit plus vous embrasser.

Ce n'étoit pas pour moi seul que je regrettois la vie, non, ma jeune épouse, non. Je songeois à tes appas encore naissans, à notre hyménée si court, à nos doux liens sitôt rompus. En supposant que ma déplorable fin n'entraînât pas ta fin prématurée, du moins, j'en étois sûr, tu resterois fidelle à ma mémoire ; jamais personne n'auroit à se glorifier du bonheur d'avoir épousé la veuve de Faublas. O ! ma Sophie, je m'attendrissais sur le sort d'un enfant de quinze ans, condamnée aux ennuis d'une viduité qui pouvoit durer plus d'un demi-siècle, & réduite à regretter

si long-temps les rapides plaisirs de deux nuits.

Enfin nous arrivâmes. On me descendit, on me porta, je ne pouvois deviner où. Je ne pouvois, à travers la toile dont mon visage étoit couvert, & dans les ténèbres de la nuit, examiner les lieux. Au défaut de mes yeux j'exerçois mes oreilles, j'écoutois avec autant de curiosité que d'inquiétude. J'entendois le fracas des portes, le bruit des verroux, le cri des grilles, la marche prompte de plusieurs personnes accourues de divers côtés. L'endroit où l'on me déposa me parut humide & froid; je fus assis dans un immense fauteuil de bois; assez loin de moi l'on murmuroit quelques mots qu'il m'étoit impossible d'entendre; mes oreilles étoient seulement frappées de cette espèce de gémissement sourd & prolongé que produit dans un lieu vaste, ordinairement solitaire, le bourdonnement inaccoutumé de plusieurs voix réunies.

Quelqu'un s'étant approché, se pencha à mon oreille, & d'un ton fort

doux m'adressa ces paroles en même-temps consolantes & terribles : grand Dieu ! qu'allez-vous devenir ? Ha ! pourrai-je vous sauver ?

L'instant d'après , j'entendis le son d'une cloche funebre ; il me sembla que beaucoup de gens entroient ensemble & m'environnoient. Au tumultueux brouhaha d'une grande assemblée , succéda tout-à-coup un profond silence qui dura quelque temps. Mon ame s'en émut , mon imagination travailla , je ne fais quel sentiment jusqu'alors inconnu.... Allons, chevalier de Faublas, point de détour gascon, tu avois peur. Pourquoi ne pas l'avouer bonnement ? De grands philosophes, Cumberland & Puffendorff entr'autres, ont assuré que l'homme étoit naturellement timide ; & M. ton colonel, quoiqu'il ne soit pas philosophe de son métier, & qu'il ait pris, comme toi, l'engagement tacite de n'éprouver de sa vie un mouvement de frayeur, M. ton colonel t'excusera pourtant ; car il fait bien que le plus brave homme n'est pas

8 VIE DU CHEVALIER

brave tous les jours, & qu'une terreur, fût-elle panique, se pardonne même à un héros d'histoire. Témoin le Grand Fred***. qui s'enfuit, dit-on, à la première bataille qu'il livra. Au reste, mon ami, je ne cite pas ce fait pour le garantir, mais pour te justifier.

Hé bien soit, je l'avoue, j'eus peur. Une voix grêle rompit enfin l'effrayant silence, & m'ordonna de dire un *Ave Maria*. Un *Ave Maria* ! trois fois je me fis répéter cet étrange commandement, & trois fois ma langue embarrassée refusa d'obéir : je ne pus dans mon trouble extrême me rappeler une syllabe de l'oraison demandée. Quelqu'un l'entonna, qui me la fit répéter mot pour mot. Ensuite commença le court interrogatoire, dont voici l'exact procès-verbal.

D'où venez-vous ? — Que fais-je ?
Demandez-le à ceux qui m'ont amené.
— Qu'avez-vous fait depuis que vous êtes sorti d'ici ? — Ici ! je n'y suis peut-être jamais venu ! où suis-je ? — N'avez-vous pas séduit Mlle. de Pontis ? —

Mlle. de Pontis ! O ! Sophie ! ... —
Oui, Sophie de Pontis : vous la con-
noissez ? — J'ai entendu parler d'elle.
Si je l'avois connue , je l'aurois adorée
& non séduite. — Connoissez - vous le
chevalier de Faublas ? — Ce nom-là est
venu jusqu'à moi. — Derneval , le con-
noissez-vous ? — Non.

Ce non , répété par plusieurs voix ,
circula dans l'assemblée. Ne vous appe-
lez-vous pas Dorothee ? — Non.

Celui-ci fit encore plus d'effet que
l'autre. La voix qui m'interrogeoit re-
prit : qu'on lui ôte cette serviette, &
qu'on leve son voile.

L'ordre aussitôt s'exécute , & quel
spectacle vient m'étonner ! Devant un
autel , sur un banc circulaire qui m'en-
veloppe en son vaste contour , sont ran-
gées à la file plus de cinquante. ...
Mes yeux ne me trompent-ils pas ?
Non, ce n'est point un rêve de mon
imagination égarée. Plus je regarde &
plus je vois que cinquante religieuses
sont-là qui m'examinent ; je les en-

tends même s'écrier en chœur : ce n'est pas elle !

Ce n'est pas elle, répéta celle qui paroissoit présider l'assemblée. L'affaire est embarrassante, continua-t-elle après un moment de réflexion, il faut en écrire dès ce soir à nos supérieurs. Demain nous recevrons leur réponse ; en attendant, qu'on la mette au cachot, & que l'une de nos sœurs veille auprès d'elle.

Quatre jeunes professes me saisirent & m'emportèrent. Je n'avois garde de résister : j'étois lié, d'abord, & puis je trouvois la voiture assez douce. D'ailleurs toutes ces femmes me suivoient ; moi, je prenois plaisir à les regarder. Dans le grand nombre de ces visages féminins, j'en voyois de très-respectables par leur forme, & de très-précieux par leur antiquité. Il s'en trouvoit de toutes les couleurs, blanc, gris, jaune, verd, plus ou moins foncé ; celui-ci étoit commun, celui-là singulier, cet autre ridicule ; mais aussi du coin de l'œil j'en lorgnois de si nouveaux, de

si jolis ! cette vue achevoit d'éloigner les idées funestes qui tout - à - l'heure portoient l'épouvante au fond de mon ame ; & quoique ma situation fut encore inquiétante , ma foi je n'y songeois plus. Que voulez - vous , ma belle Dame , je suis ainsi fait. Dans aucune circonstance de ma vie , quelqu'embarrassante que vous l'imaginiez , je n'ai pu voir de près plusieurs femmes ensemble sans avoir de longues distractions.

Cependant on me promenoit à la clarté des flambeaux , dans un long souterrain , au bout duquel je vis une chapelle. Tout auprès on ouvrit une chambre qui n'avoit d'un cachot que le nom. C'étoit une espece de cellule où se trouvoit un lit sur lequel on me posa. Une lampe fut allumée ; on fit donner une chaise à la sœur Ursule , à qui les vénérables , en s'en allant , recommanderent de prier religieusement près de moi jusqu'au lendemain matin.

O ! mon étoile , grâces te soient rendues ! De tous les jolis visages que j'avois distingués , celui d'Ursule étoit

le plus charmant. Quel teint ! quel éclat ! quelle fraîcheur ! que de douceur dans son regard timide ! que d'innocence sur son front ingénu ! à moins qu'on n'y rencontre ma Sophie , on ne voit pas de ces figures-là dans le monde ; & du jour que , dans les bras de son heureux amant , Mlle. de Pontis devint la plus belle des femmes , Ursule dut être proclamée la plus jolie des filles.

Quoique prisonnier , je n'eus plus d'autre inquiétude que celle dont il falloit ressentir le vif attrait près de cette beauté si touchante. Quoique très-fatigué , je n'éprouvai plus le besoin du sommeil ; & puis il s'agissoit bien de dormir ! Allons , Faublas , galant compagnon de Rosambert , docile élève de Mde. de B*** , c'est ici qu'il faut te montrer digne de tes maîtres. Le triomphe peut te paroître difficile ; mais enfin la carrière est ouverte , & vois comme il est digne de toi , le prix que le hasard propose en ce moment à l'éloquence : une fille charmante , & la liberté ! Si jamais séduction fut excusable , assurément voici le cas,

Prélat curieux , qui , seul au coin du feu , parcourez dévotement ce méchant livre , si vous êtes aussi étourdi que son jeune auteur , composez de quoi remplir les six pages suivantes ; mais prenez garde à la censure , elle ne permet pas de tout imprimer.

.
.

Je venois de lier ensemble les deux jolis pieds d'Ursule ; je venois de charger ses mains des liens dont elle avoit débarrassé les miennes ; je préparois à regret le mouchoir qui devoit lui couvrir la bouche : un moment , dit - elle , un moment encore. Je veux vous répéter vos dernières instructions qu'il faut bien retenir. Guidé par la foible lueur de cette bougie , vous entrerez dans le souterrain que nous venons de parcourir ensemble. A quelques pas d'ici , comme je vous l'ai fait voir , vous détournerez à gauche , bientôt vous arriverez à cette trape que nous avons eu tant de peine à lever ; tout près de là , sous le hangard de la petite cour ,

vous prendrez l'échelle du jardinier ; enfin avec cette clef-ci vous ouvrirez la grille du jardin que vous connoissez , & veuille le ciel vous préserver de tout accident ! Ha ! j'oublois encore une précaution nécessaire , je l'oublois parce qu'elle ne regarde que moi. Pour qu'il paroisse moins douteux qu'on a employé la force afin de vous arracher d'ici , ayez soin , en sortant , de jeter à l'entrée du cachot l'un des deux pistolets que la maréchaussée vous a si heureusement laissés. Partez , mon ange , sauvez-vous , il est déjà tard. Adieu , divin jeune homme , l'abeille n'a pas de miel plus doux que tes paroles , le feu de ton regard brûle mon cœur , mon ame repose dans la tienne. Couvre - moi le visage , & hâte - toi de sortir d'ici.

J'eus quelque peine à ne pas lui désobéir ; il fallut bien m'y décider pourtant. Je cachai sa belle bouche sous un mouchoir , que j'arrangeai de manière à faire croire qu'on avoit ainsi enveloppé le visage de la pauvre nonne , pour que ses cris ne fussent pas enten-

dus. Ensuite , au lieu de perdre le temps
 en remerciemens inutiles , je quittai ma
 libératrice , à-peu-près tranquille sur
 son sort , quoiqu'il pût arriver , mais
 encore fort inquiet pour mon propre
 compte. Jugez quelle fut ma joie , lors-
 qu'après avoir heureusement parcouru
 le souterrain , franchi la trape , traversé
 la petite cour , ouvert la grille , je me
 vis dans un jardin que je reconnus ,
 & que sans doute vous reconnoissez
 aussi , ma belle Dame ? — Moi ! Mon-
 sieur , point du tout. — Comment !
 point du tout , Madame ? Comment
 depuis une demi-heure vous me lisez
 sans m'entendre ? Quoi ! vous ne com-
 prenez pas qu'on a de près suivi les
 traces d'une religieuse enlevée depuis
 plus d'un mois ; que Faublas , revêtu
 de l'habit fatal , & rentrant en France
 par la route que Dorothée avoit suivie
 pour en sortir , a été pris pour elle ;
 que la maréchaussée charmée d'avoir
 arrêté cette religieuse vivement recom-
 mandée par ses supérieures & par ses
 parens , s'est hâtée de la reconduire à

son couvent de Paris, que — Ha ! bien , fort bien , Monsieur. Maintenant je suis au fait , tout le reste s'explique. — A la bonne heure , Madame ; mais convenez que vous auriez dû ne pas me forcer à ces détails soporifiques. Oh ! je vous le demande en grâce , donnez-moi une attention plus suivie , aidez-moi quelquefois de votre pénétration. Vous ne savez pas combien il est désagréable pour un conteur d'être obligé de tout dire.

Je vous dirai pourtant qu'il ne tient qu'à vous , ma belle Dame , d'entrer avec moi dans ce jardin ; venez , je ne vous y garderai qu'un moment. N'ayez pas peur de l'échelle que je porte , elle est légère , & je ne suis pas mal-adroit. Tenez , c'est ici que je la place : cette partie du mur est celle que Derneval & moi nous avons si souvent escaladée ensemble ; derrière est la rue *** , c'est par là que je compte m'en aller. Avançons un peu , vous connoissez ce pavillon ? Saluez le de la main. Entrons sous l'allée couverte ;

votre cœur n'est-il pas ému ? Le mien palpite , & mes yeux se remplissent de larmes. Je la revois cette promenade chérie. où soupiroit ma jolie cousine. Quels sentimens j'éprouve ! un trouble religieux ! un saint respect mêlé d'attendrissement ! ces lieux sont pleins de sa présence & des monumens de nos amours. Elle révoit ici le jour que je lui chantai ma romance ; ce fut là qu'elle se trouva mal , ce fut là-bas que je la portai. Sur ce banc que je touche elle venoit s'asseoir dans les heures de récréation , pour que nous pussions nous voir à travers la jalousie de mon pavillon. Voici la place où je la joignois presque tous les soirs ; ici , dans un mutuel épanchement , nous confondions souvent nos soupirs & nos pleurs. . . . Plus loin. . . . Oui , le voilà , c'est lui ! . . . Je l'ai salué d'un cri de reconnoissance & de joie , ne le voyez-vous pas ? Le *maronier propice* ! cet arbre consacré par ses derniers combats & par mon triomphe ! Vite , Madame , protestez-vous ! Moi , je vais

baïser ses rameaux tutélaires ; je vais sur son tronc protecteur graver mon chiffre & celui de ma femme. . . De ma femme ! ha ! nous étions amans , & nous vivions réunis ! nous sommes époux , & nous languissons séparés ! Adieu , Madame. . . Je vole vers elle. . . Grand Dieu ! le jour va bientôt paroître , & si l'on me découvre ici , je suis perdu.

Je courus à mon échelle , sur laquelle je ne montai que difficilement à cause de la longue robe dont Ursule avoit voulu que je restasse affublé. Déjà cependant je touchois au chaperon du mur , lorsque me penchant du côté de la rue , je vis une escouade du guet qui s'y promenoit. Je redescendis précipitamment , fort embarrassé de savoir par où je sortirois. Il ne falloit pas songer à m'le sauver chez M. Fremont où j'étois trop connu , & je ne savois par qui étoit habitée la maison que je voyois à côté de la fienne ; mais quel qu'en fut le propriétaire , aucun séjour ne pouvoit être plus dangereux pour

moi que celui du couvent : je me déterminai donc à planter mon échelle le long du mur mitoyen.

Pour faire avec moins de difficulté ma périlleuse incursion , je songe à quitter l'ample vêtement qui gêne tous mes mouvemens ; mais un léger bruit se fait entendre & m'effraye ; au lieu de perdre du temps à me déshabiller , je grimpe le plus vîte qu'il m'est possible , & me mettant promptement à califourchon sur le chaperon , j'enleve l'échelle que je veux planter de l'autre côté. A l'instant où je la tiens en l'air , je crois appercevoir quelqu'un près de la grille du jardin que je quitte. Mon effroi s'augmente , ma main tremble , l'échelle m'échappe & tombe ; me voilà , dans un équipage très-incommode , à cheval sur un mur. Heureusement un saut de dix pieds n'est pas fait pour m'épouvanter , le temps presse , il n'y a pas à délibérer , je me précipite.

Au bruit de la double chute de mon échelle & de mon individu , une jeune fille , en joli caraco , est sortie de der-

rière une charmille où elle se tenoit cachée. D'abord elle venoit à moi, soudain elle s'arrête, comme si elle étoit aussi épouvantée que surprise, & elle se couvre le visage de ses deux mains avant que je sois assez près d'elle pour distinguer ses traits. Moi, je la joins, je la rassure, & tout en implorant son secours, je baise l'une après l'autre les deux petites mains, que je voudrois écarter, pour voir la figure apparemment jolie qu'elles me cachent.

Une religieuse ! dit alors une voix, c'est lui qui se déguise ainsi. Ha ! saquin, je vous apprendrai à venir en conter à ma maîtresse.

Comme je me retourne pour regarder d'où part la voix menaçante, je sens mes épaules rudement compromises. Sans respect pour ma robe, on me régaloit de coups de bâton. Il est vrai, mon colonel, que j'en reçus plusieurs avant d'avoir eu le temps de tirer mon pistolet de ma poche ; mais vous allez décider si mon honneur, involontairement outragé, fut suffisamment vengé

par la réparation à laquelle je forçai mes brusques agresseurs.

Ils étoient trois. Chacun d'eux suspendit ses coups, dès qu'après avoir reculé quelques pas, j'eus montré le redoutable instrument dont je venois de m'armer. Celui de mes adversaires que je regardai le premier, avoit à peine quatorze ou quinze ans. Je le reconnus pour un de ces petits enfans de jolie figure, un de ces jockeys élégans, qui, majestueusement courbés sur le faîte menaçant d'un cabriolet collossal, font de gentilles grimaces aux passans que leur maître éclabouffe, ou d'une voix douce & flûtée crient *gare* à ceux qu'il écrase. Je ne donnai qu'un coup d'œil au second, c'étoit un de ces grands coquins insolens & lâches, que le luxe enleve à l'agriculture, que nous autres gens comme il faut, payons pour jouer aux cartes ou pour dormir sur des chaises renversées près des fournaïses de nos anti-chambres; pour jurer, boire & se moquer de nous dans nos offices; pour manger

au cabaret l'argent de *Monfieur* ; pour caresser dans les mansardes les femmes de-chambre de *Madame*. Le troisieme s'attira toute mon attention ; sa mise étoit en même temps simple & recherchée , indécente & jolie ; il avoit dans son maintien quelque noblesse & beaucoup de grâces ; son air conservoit quelque chose d'imposant jusques dans sa frayeur. Je jugeai qu'il étoit le maître des deux autres : *Monfieur* , si vous osez faire un pas , si vous vous permettez seulement un signe , si vos gens tentent la moindre résistance , je vous tue. Faites - moi la grâce de me répondre. Etes - vous gentilhomme ? — Oui , *Monfieur*. — Votre nom ? — Le vicomte de Valbrun. — *Monfieur* le vicomte , je ne vous dirai point comment on m'appelle ; vous saurez seulement que je vous vaudrai bien. Cette aventure , dont le commencement m'a été si désagréable , finira - t - elle heureusement pour vous ? Il est vraisemblable que ce n'est point à moi que vous en vouliez ; mais enfin c'est moi que

vous avez indignement outragé : Monsieur, vous ne l'ignorez pas sans doute, l'honneur offensé veut du sang. Malheureusement l'heure me presse, & je n'ai qu'un pistolet ; cependant nous pourrons, si bon vous semble, vider notre différend sans sortir d'ici. D'abo d je vous prie de vouloir bien renvoyer votre domestique & votre jockey.

M. de Valbrun fit un signe, & les deux valets s'éloignèrent. Soudain je fus au maître, & lui présentant un de mes poings fermé : il y a là dedans, Monsieur, quelques pieces de monnoie : *pair ou non*. Si vous devinez, je vous remets le pistolet, vous tirerez à bout portant. Si vous ne devinez pas, vicomte, je vous déclare que vous êtes mort. Pair, dit-il. J'ouvris la main, il avoit rencontré juste. . . . Adieu, mon pere ! ô ma Sophie, adieu pour jamais ! M. de Valbrun, en prenant le pistolet que je lui présentois, s'écria : non, Monsieur, non ; vous reverrez votre pere & Sophie. Il tira son coup en l'air, & tombant à mes genoux : étonnant

jeune homme , continua-t-il , qui donc êtes-vous ? Que de noblesse & d'intrépidité ! je serois trop inexcusable si j'avois pu vous outrager volontairement. Songez que ce fut le hafard qui me rendit coupable , & daignez m'accorder mon pardon. Je m'efforçois de le relever ; Monsieur , reprit-il , je ne quitterai point cette posture que vous ne m'ayez pleinement rassuré sur vos dispositions. — Vicomte , vous me demandez grâce quand vous m'avez laissé la vie. Croyez que je ne conserve aucun ressentiment , & que je ferai chatmé d'obtenir votre amitié. — A qui ai-je le bonheur de parler ? — Je ne puis vous le dire ; je me ferai connoître dans un temps plus heureux , souffrez que je me retire. — Comment ! avec cette robe de religieuse ? Entrez chez moi , je vous ferai donner un habit ; ce sera l'affaire d'un moment.

En effet , il étoit impossible que je sortisse dans l'équipage où je me trouvois , j'acceptai les offres du vicomte.

Pendant la jeune fille qui avoit
causé

causé tout le désordre , étoit demeurée à quelque distance & ne disoit pas un mot. M. de Valbrun l'appella ; elle vint en se cachant toujours le visage avec ses mains. Quelle pudeur , lui dit le vicomte , comme cela est intéressant ! Vous concevez , ma mie , que je ne suis pas la dupe de cet air-là ! Je voulois bien , comme cela se pratique dans une petite maison , vous céder quelquefois à d'honnêtes gens qui sont mes amis ; mais nous étions convenus que vous ne vous donneriez jamais sans mon ordre , & vous sentez que votre maître ne se soucie point d'être le rival de votre coëf-feur... Puisque c'est ce beau Monsieur qui vous plaît , hé bien , que ce soit lui qui vous paie. Dès ce soir nous nous séparons , Mlle. Justine.

A ce nom , qui sonnoit si doucement à mon oreille , j'interrompis M. de Valbrun : elle s'appelle Justine ? Il seroit bien singulier M. le vicomte , me permettez-vous d'éclaircir un doute ? Il m'assura que je lui ferois plaisir. Je m'approchai de la jeune fille , j'écartai

j'écartai des mains trop discrettes , & comme il faisoit assez clair pour qu'on pût bien distinguer les visages, je reconnus cette jolie petite figure chiffonnée , dont le piquant souvenir m'avoit quelquefois donné du souci.

F A U B L A S.

Quoi ! vraiment , c'est toi ma petite ?

J - U S T I N E.

Oui, M. de Faublas, c'est moi.

Le Vicomte de V A L B R U N.

M. de Faublas !... il est joli , noble , vaillant & généreux. Il croyoit toucher à son heure suprême , & nommoit Sophie ! Cent fois j'aurois dû le reconnaître. (Il vint à moi & me prit la main.) Brave & gentil chevalier , vous justifiez de toutes les manieres votre réputation brillante : je ne suis point étonné qu'une charmante femme se soit fait un grand nom pour vous. Mais , dites - moi , comment êtes - vous ici ? Comment , après l'éclat du plus fâcheux duel , osez-vous paroître dans la capitale ? Il faut qu'un grand intérêt vous y entraîne.... M. le chevalier , don-

nez-moi votre confiance , & regardez le vicomte de Valbrun comme le plus dévoué de vos amis. D'abord , où allez-vous ?

FAUBLAS.

A l'hôtel de l'Empereur , rue de Grenelle.

LE VICOMTE.

Un hôtel garni ! & dans le quartier de Paris le plus habité ! gardez-vous en bien. Dans celui-ci d'ailleurs vous êtes connu ; vous oseriez-vous y montrer pendant le jour ? Hé ! vous n'y feriez point vingt pas sans être arrêté.

Le vicomte avoit raison peut-être ; mais je ne sentoie que le vif desir de hâter le moment qui me rapprocheroit de Sophie ; j'insistai donc ; hé bien soit , me dit-il ; mais au moins souffrez que j'aille à la découverte pendant que vous allez mettre un habit. Justine , conduisez Monsieur dans le cabinet de toilette , ouvrez-lui ma garde-robe , ayez soin qu'il ne manque de rien.

Dès que le vicomte fut sorti , je demandai à Justine quel étoit précisé-

28 VIE DU CHEVALIER

ment son emploi dans le lieu où je la rencontrais. C'est ici, me dit-elle en bégayant, la petite maison de M. de Valbrun. — J'entends ! tu es dans ce temple de la volupté, l'idole qu'on encense ? Mademoiselle, vous êtes assez jolie pour cela. — M. de Faublas, vous me faites des compliments. — Comment ta fortune a-t-elle si fort changé en si peu de temps ? — Ha ! l'aventure de Mde. la marquise m'a fait une espèce de réputation ; c'étoit à qui m'auroit, il y a trois semaines. De tous les prétendants, M. de Valbrun m'a paru le plus aimable. — Le plus aimable ! & déjà tu lui fais de mauvais tours ? — Moi, point du tout, je vous assure, c'est qu'il est très-jaloux. M. le vicomte ! — Mais ce coëffeur ? — Fi donc ! l'horreur ! est-il seulement croyable que je m'occupe d'un être comme celui-là ! — Comment donc, Justine, de la fierté ! Mais que diable allois-tu faire de si bonne heure dans ce jardin ? — Prendre l'air, uniquement prendre l'air. Au reste, si M. le vicomte se fâche, tant

pis pour lui , je ne suis pas embarrassée de trouver des places. . . . — Oui , des places , dans des petites maisons ? — Dame , je veux faire une fin. Voudriez-vous que je restasse servante toute ma vie ? J'aime bien mieux être la maîtresse de quelque seigneur , qui me fera un fort honnête , & . . . — Voilà qui s'appelle solidement penser , Justine. Avec vos beaux calculs pourtant vous trahissiez lâchement nos amours , perfide ! Tu m'oubliois totalement , petite ingrate. Ho ! non , répondit-elle d'un ton caressant , je suis charmée de votre retour & de cette rencontre. M. de Faublas , vous ferez bien sûr d'être aimé chaque fois que vous voudrez plaire , & ce ne sera point avec vous qu'on se montrera jamais intéressée. — Voilà , mon enfant , un discours bien tendre & un procédé bien noble ; il me reste pourtant quelque doute. Tiens , ce *la Jeunesse*. . . . — N'en parlons point. — Si fait , parlons-en , & ne mens pas. Mon enfant , il devoit se marier avec toi. As-tu inhumainement sacrifié ton

prétendu ? Surement, dit-elle en riant, je n'épouse plus que des gens de qualité, moi !

J'allois répondre quand M. de Valbrun rentra. Ne vous avisez pas de sortir, me dit-il, la rue est certainement gardée. J'ai vu plusieurs escouades de guet se promener dans le quartier ; j'ai vu rôder dans les environs beaucoup de gens de fort mauvaise mine. Passez la journée ici ; je vais aller rassembler quelques amis, au milieu de la nuit prochaine je reviendrai vous chercher en bonne compagnie, & si vous voulez me rendre un véritable service, vous accepterez dans mon hôtel un asile qui ne sera pas violé. Vous, Justine, faites en mon absence les honneurs de ma petite maison, je vous ordonne de traiter Monsieur comme vous me traiteriez moi-même, & je vous pardonne à sa considération vos promenades du matin. Justine, je laisse, pour faire le service, mon jockey & la Jeunesse. — Ha ! ha ! M. le vicomte, ce grand coquin dont vous

étiez accompagné au jardin , c'est la Jeunesse ? — Le connoissez-vous ? — Oui , si c'est celui qui appartenait au marquis de B***. Parle donc , Justine , n'est-ce pas le même ? — Oui..... M. de Faublas.... Un bon sujet..... Un excellent domestique. — C'est toi qui l'as donné à M. le vicomte ? — Oui , M. de Faublas. — Bien , mon enfant , très-bien. Tu lui as fait là un véritable cadeau.

Le vicomte , en me disant adieu , me prévint qu'avant de sortir il alloit soigneusement faire barricader toutes les portes , & me recommanda de n'ouvrir à qui que ce fût.

Dès que nous fûmes seuls , Justine me demanda timidement par quelle espece d'amusement je comptois remplir ma matinée. Mon enfant , je déjeûnerois volontiers si je n'avois pas une grande envie de dormir. Fais-moi donner un bon lit , & seulement aie soin qu'en me réveillant je trouve à dîner. Elle pâlit , soupira , pleura presque , & me dit d'un ton dolent ; vous êtes donc

fâché contre moi ? — Non , ma petite , je ne suis pas fâché ; mais j'ai grand besoin de repos. Elle soupira plus fort , me prit par la main & me conduisit dans une chambre à coucher commode , recherchée , galante plus que le galant boudoir de Mde. de B***. Et moi aussi , je soupirai dans ce moment ; mais ce fut de réminiscence. Justine restée là paroissoit réfléchir , & m'examinoit attentivement. Je la priai de se retirer , elle se le fit répéter deux fois , & m'obéit enfin en me lançant un regard qui disoit plus que bien des reproches.

Il n'y avoit pas long - temps que j'étois couché , quand on m'apporta une tasse de chocolat. Sensible à cette attention de la maîtresse du logis , je me proposois de lui faire mes remerciemens , quand je la vis entrer seulement vêtue d'une gaze légère. Déjà voluptueuse comme une grande Dame , non moins délicate dans ses plaisirs raffinés , la petite créature faisoit fermer les volets , de maniere que le plus foible jour ne pût pénétrer. Les rideaux de taffetas

jaune furent tirés, on plaça les bougies devant les glaces, l'encens brûla dans la cassiolette. Tout cela se faisoit sans qu'on daignât répondre un mot à mes fréquentes questions; mais dès que le jockey fut retiré, Justine me dit que son premier devoir étoit d'obéir à M. le vicomte, & sa plus douce envie de faire la paix avec M. le chevalier. A ces mots, plus prompte que l'éclair, elle s'élança près de moi : plus caressante que le zéphire, en moins d'une seconde elle me fit oublier le coëffeur & la Jeunesse, &.... Ne crains rien, ma charmante femme, près d'un aussi méprisable nom je ne placerai pas ton nom réverré.

M. l'abbé, je vous entends murmurer, je crois? je vous entends détailler la foule des motifs que j'avois de résister; mais des moyens, vous n'en parlez pas. A vos cent mille raisons je n'en oppose qu'une, moi : l'entreprenante Justine me tenoit dans son lit. S'il est vrai que vous sachiez ne pas succomber à des tentations aussi prochaines

aussi pressantes , dites-moi donc comment vous faites.

Peut-être comme je fis , hélas ! vous laissez échapper l'occasion , après avoir multiplié d'inutiles efforts pour la saisir. Quelle injure je fis à tes appas qui le méritoient moins que jamais , jolie petite Justine ; & assurément ce ne fut pas ta faute. Tu te montras complaisante , patiente , empressée , autant que tu me trouvas foible , languissant & malheureux. Pour se voir réduit à cet excès d'abattement qui faisoit alors ma honte & le désespoir de Justine , il faudroit avoir comme moi couru la poste pendant trente-six heures , cahoté dans une méchante voiture , tourmenté de mille inquiétudes , nourri seulement de bouillon. Il faudroit sur-tout avoir soutenu , durant toute la nuit suivante , un entretien très-vif avec une nonne charmante..... & bavarde , bavarde comme on l'est au cloître en pareil cas !

Ha ! dit enfin la pauvre enfant d'un ton qui marquoit sa confusion & sa surprise : *ha ! Monsieur de Faublas , que*

je vous trouve changé ! il me parut que si cette exclamation, échappée à la tendre véracité de Justine , renfermoit l'amere critique du présent , elle offroit aussi , dans son double sens , l'obligeant éloge du passé ; mais , comme je me sentoïis aussi peu capable de mériter le compliment que de me justifier du reproche , je pris le sage parti de m'endormir sans observations préparatoires.

Justine me laissa tranquillement reposer , bien convaincue apparemment que si elle prenoit la peine de me réveiller , ce seroit très - gratuitement pour elle. Cependant elle demeura constamment près de moi , puisqu'en me réveillant je la sentis à mes côtés : je ne la vis pas , car les bougies étoient éteintes ; il y avoit vraisemblablement longtemps que je dormois. Il me sembla qu'il étoit temps de dîner , je sentoïis le vif aiguillon d'une faim gloutonne ; mon premier mot exprima mon premier desir , je priai Justine de me faire apporter à manger. Elle se préparoit à me quitter , quand je me surpris quelque

velleité de réparer mes torts envers elle ; je crus même qu'il falloit commencer par-là, & je lui fis part de cette seconde réflexion, qui me parut lui être plus agréable que la première. Elle accueillit ma proposition avec une pétulance qui ne lui étoit pas ordinaire ; ce qui me fit présumer que sans doute elle imaginoit qu'il n'y avoit pas de temps à perdre. Quelque diligence qu'elle fit pourtant, elle ne se pressa pas encore assez ; il étoit décidé qu'après avoir essentiellement manqué à tout le beau sexe *des petites-maisons*, dans la personne d'une des plus gentilles créatures qui jamais s'y fût trouvée, je me verrois contraint de quitter ma désolée compagne, avant d'avoir pu rétablir sa réputation & la mienne à la fois compromises. Au moment où cette fille si attentive, si digne de récompense, alloit peut-être recevoir le prix de ses soins généreux, il se fit à la porte de la rue un grand bruit qui m'effraya : on frappoit à coups redoublés ; la Jeunesse accourut, qui d'une voix altérée nous dit qu'on demandoit à entrer au nom du roi.

Va, ma petite Justine, cours, ne souffre pas qu'on ouvre tout de suite, donne-moi le temps de me sauver. — Vous sauver ! où ? — Je n'en fais rien ; mais qu'on n'ouvre pas. — Tenez, dans le jardin. Je vais vous faire porter une échelle, escaladez le mur à droite ; & si notre voisine la *dévot*e, Mde. Desglins, est tentée de vous recevoir aussi-bien que moi, efforcez-vous de la récompenser mieux. — Justine, écoute donc. — Eh bien ? — Tâche de faire passer de mes nouvelles à Mde. de B***. J'ignore ce que je vais devenir, mais c'est égal, mande lui toujours que je suis à Paris, que tu m'as vu.

Pendant ce court dialogue, on vient de m'apporter de la lumière, je me suis promptement emparé de la pièce la plus essentielle de l'habillement masculin, pièce dont l'exakte bienséance m'ordonne de vous laisser deviner le nom, ma belle Dame, & que j'appellerai, si vous voulez bien le permettre, le *vêtement nécessaire* : comme je me prépare à m'en couvrir, j'entends le

fracas redoubler, il me semble qu'on enfonce les portes.

Je n'ai plus le temps de mettre les habits que Justine m'a fait préparer, je ne prends que l'épée de M. de Valbrun; en une seconde ma main droite est armée du glaive protecteur, & ma main gauche, au lieu d'un bouclier, porte le vêtement nécessaire. Je m'élançe sur l'escalier, je me précipite dans la cour, je vôle au bout du jardin.

La *Jeunesse* me suit avec une échelle, il la plante, je monte. A la vue de plusieurs hommes qui viennent d'entrer avec des flambeaux dans la cour du vicomte, je sens que je n'ai pas un instant à perdre; & sans m'amuser à considérer le terrain que, d'ailleurs je ne pourrois reconnoître, parce que la nuit est noire, je me jette hardiment de l'autre côté du mur. O! ma Sophie, en ferai-je quitte pour la petite contusion que je viens de me faire à la jambe?

Il est vrai que je marche sur un sable fin; mais j'estime qu'il est au moins

dix heures du soir ; je suis environné d'épaisses ténèbres dans un jardin que je ne connois pas ; la seule chemise dont je me trouve couvert ne me garantit point du vent de bise qui souffle avec violence ; je suis tourmenté de mille inquiétudes & je meurs de froid !

Cependant pourquoi perdre courage ? A Paris comme ailleurs , il n'y a pas de si mauvais pas dont un malotru ne se tire avec de l'argent ; à plus forte raison un enfant de famille quand il a sa bourse pleine d'or & l'épée à la main. Va donc, Faublas , va donc examiner un peu la maison que tu entrais à quelques pas de ce bassin dans lequel tu as été bien près de tomber.

J'avance à pas comptés, sans bruit j'arrive, & doucement je tâtonne. Comment donc se fait-il qu'on m'ait entendu ? Je ne le conçois pas ; mais enfin la porte m'est ouverte, & comme je ne vois point de lumière , j'entre avec confiance.

C'est vous, M. le chevalier, me dit-

elle alors tout bas ? Aussitôt je déguise ma voix en l'adoucissant beaucoup , & d'un ton aussi mystérieux que le sien je réponds : oui , c'est moi. Elle avance au hasard sa main , qui rencontre la garde de mon épée ; vous avez l'épée à la main ! — Oui. — Est-ce qu'on vous poursuit ? — Oui. — Est-ce qu'on vous a vu passer par la brèche ? — Oui. — Ne le dites pas à ma maîtresse , elle auroit peur. — Où est-elle ? — Qui ? Ma maîtresse ? — Oui. — Vous le savez bien ; dans son lit. Vous pourrez passer toute la nuit ensemble , Monsieur est allé à Versailles accoucher une grande Dame , il ne reviendra que demain. — Bon. Mene-moi chez ta maîtresse. — Ne savez-vous pas les êtres ? — Oui , mais j'ai eu peur , ma tête n'y est plus ; conduis-moi. . . Là , bien , par la main.

A peine avons-nous fait quatre pas , que la femme-de-chambre , en ouvrant une seconde porte , dit : Madame , c'est lui.

La Dame du logis m'adresse la parole :

Tu viens bien tard ce soir mon cher Flourvac. — Impossible plutôt. — Ils t'ont retenu ? — Oui. — Hé bien, où donc es-tu ? — Je viens. — Qui t'arrête. — Je me deshabille.

Vous savez que je n'avois pas besoin de me deshabiller, vous à qui j'ai conté que ma main gauche portoit mon unique vêtement, mais vous concevez que je ne devois marcher qu'avec beaucoup de précaution & de lenteur dans une chambre pour moi nouvelle, où très-heureusement il n'y avoit plus ni feu ni lumière. Enfin parvenu jusqu'au pied du lit, je dépose doucement par terre le vêtement nécessaire & mon épée, puis soulevant une molle couverture dont l'édredon propice va me réchauffer, je tombe dans les bras d'une inconnue qui commence par me donner le baiser le plus tendre.

Ho ! que tu as froid, me dit-elle. — Il gele si fort ! — Mon cher chevalier ! — Ma douce amie. — La rigueur de la saison ne t'empêchera pas de venir ? — Surement non. — Toutes les

fois que M. Desglins découchera ? —
Oui. — Batille , pour t'avertir , fera
toujours comme aujourd'hui. — Bien.
— N'est - ce pas ingénieusement ima-
giné , ce petit lampion allumé sur sa
fenêtre ? — Oui. — Et ce pan de mur
que j'ai fait abattre ? — Oui , j'ai passé
par la brèche. — Et tu y passeras plus
d'une fois , car nos voisins les *magné-
tiseurs* ne la feront pas réparer de l'hi-
ver. — Sans doute. — N'es-tu pas con-
tent d'être venu loger chez eux ? —
Très-content. — Tu fais , mon cher
Flourvac , que mon mari est allé. . .
— A Versailles , oui. — Nous pouvons
passer ensemble la nuit entière. — Tant
mieux. — Ha ! j'étois sûr qu'il en seroit
bien aise , mon chevalier ! — O ! mon
amie ! — Tu m'aimes toujours , Flour-
vac ? — Tendrement. — Je t'avouerai
pourtant que j'ai eu du chagrin cette
après-dînée , mon ange. — Pourquoi ? —
Tu n'es pas venu me joindre au ser-
mon. — Impossible. — Mais ce matin
j'étois bien contente ; & toi ? — Ravi.
— La messe ne t'a pas paru longue ? —

Ho ! non. — Que j'avois de plaisir à te regarder ! — Et moi ! Que tu as bien fait de mettre ta chaise à côté de la mienne ! — N'est-il pas vrai ? — Mais tu as mal fait de me parler. — La raison ? — Toutes ces Dames qui me connoissent & qui m'estiment, qu'auront-elles dit de me voir causer dans l'église avec un jeune officier ? — Je conçois. — Tiens, mon cœur, ne viens plus m'y trouver à l'église. — Parce que ? — Parce que dans le fond cela n'est pas bien. — Oh ! — Vraiment, ma conscience n'est pas tranquille. — Bon ! — Faire l'amour jusques dans la maison du Seigneur ! — Il est vrai que.... — Préférer la créature au Créateur ! — Vraiment. . . — Et un militaire encore ! — Comment ? — Si du moins c'étoit un abbé ! — Mais.... — à propos d'abbé, mon ange, as-tu fait ma commission ? — Laquelle ? — Tu l'as oubliée ? — Laquelle ? — Tu fais que le maigre m'incommode. — Hé bien ! — Quoi, Flourvac, vous ne vous souvenez pas que je vous avois prié d'aller

consulter..... — Ha! oui, un médecin. — Point du tout, un prêtre. — Oui, oui, je me rappelle.... — Un prêtre pour lui demander la permission.... — Il te l'accorde. — A moi? — A qui donc? — Vous m'avez nommée, moi? — Non, une parente. — Ah! bon..... Ainsi, mon cœur, je puis donc faire gras le vendredi & le samedi? — Oui. — Ha! que je suis aise! ha! que je te remercie!

Le baiser qu'alors la dévote me donna me parut le plus vif de tous. J'en avois reçu beaucoup d'autres pendant qu'occupé du soin de soutenir une conversation difficile, je m'étois efforcé de ne répondre que par de courts monosyllabes aux questions que multiplioit l'inconnue trompée. Cependant ses appas, quoique toujours défendus par une toile modeste, agissoient sur moi plus efficacement que l'édredon le plus chaud; & mon sang s'étant ranimé, je me retrouvois ces dispositions heureuses dont quelques minutes auparavant Justine eût profité, si des gens ennemis

de son bonheur n'étoient venus méchamment nous interrompre. Aussitôt j'essayai de prouver ma reconnoissance à l'hospitaliere beauté qui me faisoit si complètement les honneurs de chez elle ; mais qui de vous à ma place s'y feroit attendu, Messieurs ? on m'opposa la plus sérieuse résistance.

Finissez, me disoit-on, finissez, Flourvac. . . . Vous savez nos conventions. . . . Ce n'est pas ainsi. . . . Non... non. . . . je ne le souffrirai point. . . . je ne le veux pas.

Très-surpris de l'étrange caprice de cette femme inconcevable qui, dans l'hiver & par un temps affreux, fait escalader des murs à son amant, pour qu'il vienne paisiblement sommeiller auprès d'elle, je me mets à ses côtés sans dire un mot, & bientôt je vais m'endormir. Bientôt aussi je l'entends qui sanglote, & toujours à voix basse je lui demande ce qu'elle a. Ce que j'ai, répond-elle, ingrat, vous ne m'aimez plus, vous oubliez nos conditions.... Près de moi vous restez immobile...

Mes embrassemens ne vous paroissent plus desirables , s'ils ne sont comme ceux des femmes vulgaires , impudiques & criminels.

Elle me tint plusieurs autres discours dont je ne pouvois pénétrer le sens obscur ; mais enfin elle s'expliqua si clairement du geste & de la voix , qu'elle m'enseigna ce que peut-être , Messieurs , vous serez étonnés d'apprendre. Mes desirs avoient été repoussés d'abord , parce que j'avois malhonnêtement exprimé mes desirs , parce que d'une main profane j'avois voulu soulever l'unique voile dont les pudiques traits de cette beauté toujours modeste devoient rester enveloppés. Il falloit , Messieurs , sans écarter , sans déranger la fine toile artistement ouverte ; Messieurs , il falloit , le moins indécemment & le mieux possible , embrasser de toutes les femmes la plus vive & la plus chaste en même temps.

Et vous , que la nature n'a favorisée qu'à demi ; vous , Madame , qui portez une superbe tête sur un corps

très-ordinaire, ne vous moquez pas de ma Janséniste. Si vous aviez prudemment employé le moyen dont elle usoit, peut-être que votre époux ne vous eût pas si vite abandonnée, peut-être que vos amans vous seroient demeurés plus longtemps fidelles.

J'avoue pourtant qu'une malheureuse femme ne doit s'aviser de ce moyen-là que lorsqu'il ne lui en reste aucun autre; j'avoue que pour mon compte je ne l'aime pas. En vain la dévote, d'une voix entrecoupée, bégayoit entre mes bras ces mots inutiles quoiqu'expressifs : divins transports ! bonheur des élus ! joies du paradis ! je ne partageois que médiocrement cette joie, ce bonheur, ces transports si vantés.

Peu curieux de rechercher encore une demi félicité, je reprends à côté de Mde. Desglins une place que je suis presque fâché d'avoir quittée, & je ne songe plus qu'à l'adroit mensonge qu'il faut que je lui fasse pour que, sans allumer ses bougies, sans

appeler sa femme-de-chambre, elle veuille bien me donner elle-même de quoi chasser l'appétit dévorant dont je me sens atteint. Mais j'aurois pu me dispenser de mettre mon esprit à la torture, il étoit décidé que j'irois souper ailleurs.

On fait du bruit, dit-elle, mais qu'est-ce donc ? . . . Quoi ! . . . C'est la voix Cela ne se peut pas . . . Mais pourtant . . . Bon dieu, oui, c'est la voix du chevalier ! . . . de mon amant ? . . . Comment cela se fait-il . . . un inconnu ! ha ! l'horreur . . . je suis perdue !

Au premier bruit que j'ai entendu, aux premiers mots qu'elle a prononcés, je me suis jeté hors du lit. Tandis qu'elle flotte incertaine, je mets précipitamment le *vêtement nécessaire*, non pas à mon bras gauche comme tout-à-l'heure, mais en son véritable lieu. Je Prends mon épée, j'avance à tâtons, je Pousse une porte entrebâillée ; & si je Calcule bien, je dois être maintenant dans la première pièce où m'a d'abord reçu la femme-de-chambre qui faisoit

sentinelle. Ce qui confirme ma conjecture , c'est que non loin de moi j'entends un homme qui dehors grelotte, s'impatiente , & tout bas , mais très-distinctement , répète sans cesse : Bathile , ouvre-moi donc ?

Cependant Mde. Desglins vient de prendre un parti. Sortie de sa chambre à coucher , elle s'avance dans la piece où je suis ; d'une voix étouffée elle appelle celui qu'elle a cru son amant. Au lieu de lui répondre je m'arrête , & le bruit de sa marche me fait juger que , sans me toucher , elle a passé tout-à-l'heure auprès de moi. Qu'il que vous soyez , dit-elle alors , veuillez au moins m'entendre : ne me perdez pas tout-à-fait , fuyez sans que le chevalier vous voie , fuyez & je vous pardonne si vous me gardez le secret.

C'étoit mon intention ; je comptois m'élancer dehors dès que la porte seroit ouverte , mais l'infortunée dévota l'ouvre trop tard. Après que Mde. Desglins a tourné deux fois la clé dans la serrure , à l'instant même où M. de Flour-

vac pousse l'un des deux battans, Bathile, qui n'est point encore couchée, Bathile attirée par le bruit qu'elle entend, paroît avec de la lumière. Quel spectacle pour chacun de nous !

La scène est dans une espece de salle à manger. Dans le fond, sur ma gauche, la malencontreuse femme-de-chambre nous fixe les uns après les autres en roulant de grands yeux ébahis ; en face de moi, sur le seuil de la porte qui communique au jardin, je vois un jeune officier immobile d'étonnement ; dans l'espace intermédiaire, Mde. Desglins consternée tombe sur une chaise & se cache le visage ; cependant elle ne l'a pas fait si vite que je n'aye pu distinguer ses traits, & toujours entierement occupé de l'objet qui me touche le plus, toujours incapable de dissimuler l'impression que me fait la vue d'une jeune femme, je m'écrie : elle est ma foi gentille ! La perfide ! répond l'officier furieux, scrupuleuse dévote, il vous en faut plusieurs !

Je veux parler, je veux justifier Mde.

Desglins ; mais le jeune homme peut-être trop vif ne m'écoute pas & tire son épée que rencontre aussi-tôt la mienne. Aux premières bottes je sens que le jeune Flourvac n'est pas fait pour lutter avec moi ; bientôt ferré de près , il se voit forcé de faire plusieurs pas en arrière ; le jardin devient le théâtre du combat. Comme je veux sur-tout gagner du terrain pour m'assurer une prompte retraite , je ne cesse d'avancer sur mon adversaire qui , surpris d'être si vigoureusement poussé , recule toujours. Nous arrivons à l'entrée d'une allée qui me paroît spacieuse , là je romps brusquement la mesure & je m'échappe. Mon adversaire aussi courageux que peu redoutable , me poursuit ; & l'obscurité ne me permettant pas de courir vite , il va bientôt m'atteindre. Je me retourne , le fer se croise de nouveau , celui de l'ennemi , gouverné par un poignet trop foible saute à dix pas : les deux femmes sont accourues qui saisissent & retiennent le vaincu ; le vainqueur se jette derrière une charmille & fuit.

Je vais le long du mur , cherchant la breche dont je me souviens que Mde. Desglins m'a parlé ; je la trouve enfin , je grimpe , & me voilà dans l'enclos *des voisins les magnétiseurs*.

Puisqu'il s'agit de vous intéresser , Lectrices compâtissantes , je ne dois pas omettre une circonstance qui augmentoit alors le danger de ma position. Vous vous rappelez sans doute ce vent de bise dont je me plaignois il n'y a pas plus d'un quart-d'heure ? Maintenant il pique davantage encore , & par un malheur plus grand , des nuages épais qui se choquent pour se dissoudre , versent des flocons de neige sur ma chemise , hélas trop fine. Plaignez , belles Dames , plaignez un jeune homme à qui l'on ne peut reprocher que son excessif amour pour vous : par quel temps & dans quel costume il est réduit à faire , de jardins en jardins , la plus pénible des promenades !

Celle-ci dura plus long-temps que je ne l'aurois voulu , car je me vois au bout du vaste enclos des *magnétiseurs* , arrêté

par une grille qui le fermoit. Aussitôt je pris mon parti, j'empoignai joyeusement mon épée, & d'estoc & de taille je me mis à espadonner contre les barreaux, de maniere à tout renverser s'il étoit possible.

Au vacarme que je faisois un matin aboya. O! bon chien, mon sauveur! sans ton énorme gueule où résomboit une pleine basse-taille, dont les échos circonvoisins multiplioient les formidables accens, malgré mon espadon peut-être je serois demeuré dans ma prison jusqu'au jour, & Dieu sait ce qu'alors on eût fait de moi, supposé qu'on m'y eût encore trouvé vivant. Un homme accourut qui m'ouvrit la grille. En voilà encore un, s'écria-t-il, comme il est fagotté! queu vêtement pour l'hiver! & pis c'te fine lame! ne diroit-on pas qu'il veut tuer des mouches dans le mois de Novembre! Mais queu rage les pousse tretous de vouloir dormir debout! comme si nos ancêtres qu'avoient cent fois pus d'idées que nous, n'avoient pas inventorié les

lits pour qu'on se couchisse dedans. Allez , Monsieur le *préambule* , remon-
tez-vous dans le dortoir , & laissez tout
du moins le repos de la nuit à un
pauvre portier que vous persécutifiez
tout le temps que dure la sainte jour-
née du bon Dieu. Je vous le demande
de votre grâce , Monsieur le *sozambule* ,
allez vous coucher avec tous ces au-
tres. . . . Non , pas par-là. . . . Tenez
donc , par ici. . . .

Je ne savois si je devois répondre ,
quand une femme furieuse vint à nous ,
Elle saisit mon conducteur , & l'entraî-
nant avec elle : Parguiéne , lui dit-
elle , t'es ben de ton pays , toi ! n'as-tu
pas peur qu'il ne trouve pas l'escalier
sans chandelle ? Hain ! quai bêtise ! que
de balivernes ! . . . gni en a pat un , va
de ces chiens de *cornambules* qui nous
fera jamais le cadiau de se rompre
les ios.

Elle avoit raison la femme ! Sans me
casser le col je trouvois l'escalier , je
cherchois le dortoir ; bien impatient de
découvrir quelque coin solitaire & com-

mode où je pusse me sécher & me réchauffer. J'allai toujours furetant jusqu'au second étage, où, dans une immense salle éclairée par des lanternes, une porte entrebaillée me laissa voir beaucoup de lits rangés à la file, & dont aucun ne paroissoit vide. Cependant j'en découvris un qui l'étoit; tant de besoins si pressans me faisoient la loi de l'aller occuper, que je me glissai doucement jusqu'à lui. Là, je me dépouillai promptement du *vêtement nécessaire*; il étoit tout mouillé; mais comme je n'oubliois pas qu'il renfermoit mon trésor, je pris la sage précaution de le cacher sous mon chevet près duquel je mis mon épée. Ensuite j'ôtai vîte & je posai sur une chaise ma chemise imprégnée de neige fondue: avec un des coins du drap j'essuyai mon individu déjà presqu'inondé, & tout nu que j'étois je m'étendis délicieusement sur deux mauvais matelas; plus content que quand j'entrai dans le superbe lit du vicomte de Valbrun, tant est vrai le vulgaire adage qui tous les

jours nous dit : le plaisir vient de la douleur.

Oui : mais souvent quand le moment de la plus vive douleur est passé , la foule des douleurs plus petites ne tarde pas à vous assiéger , & le plaisir est promptement détruit. Dès qu'une chaleur progressive eut ranimé mon sang , dès que je pus remuer sans angoisse mes membres un peu dégourdis , les inquiétudes de l'esprit succéderent aux fatigues du corps , je considérai avec effroi la foule des dangers qui m'environnoient ; sans doute poursuivi au dehors , peut-être menacé au dedans , qu'allois-je devenir ? Je n'ignorois pas dans quelle espece de maison mon destin m'avoit conduit , & quels gens extraordinaires la peuploient : mais comment y rester ? Comment en sortir ? Sur-tout comment satisfaire ce vif appétit , un moment oublié pendant mes plus grandes anxiétés , mais à présent revenu pour me crier sans relâche : qu'après les fatigues d'un long voyage & d'une courte nuit , je n'ai pris dans la jour-

née qu'une tasse de chocolat.... O ! ma Sophie ! sans doute je dois des larmes à ton sort ! tu gémis séparée de l'objet de ta tendresse ; mais au moins elle t'est connue , la prison dans laquelle tu languis ! mais au moins tu ne manques , en m'attendant , ni de vivres , ni de vêtemens. Il est bien plus à plaindre , ton malheureux époux ! le moyen que sans nourriture il se conserve pour toi ? le moyen qu'il aille te rejoindre sans linge , sans habits & sans souliers ?

Je demeurois livré à ces réflexions désolantes , lorsque plusieurs personnes étant brusquement entrées , s'approchèrent de mon lit , qui fut aussitôt environné. Que faire en ce péril extrême ? Puisqu'il n'y avoit pas moyen de fuir , je pris le parti de fermer les yeux & de paroître plongé dans un profond sommeil , dont les douceurs étoient bien loin de moi. Figurez-vous quelle peur je dus avoir , quand pour m'examiner de plus près , on me mit une lumière devant les yeux. Figurez-vous quel fut mon étonnement , quand j'entendis mes

quatre ou cinq observateurs tranquillement dialoguer ainsi :

Je ne le connois pas. — Ni moi. — Ni moi. — Ni moi. — Ni moi, dit-elle ; mais attendez donc..... si fait, si fait..... je. . . je fais qui c'est, un nouveau venu. — De ce soir ? — Oui. — Ha ! tant mieux. — Il n'a pas mauvaise mine. — Pas du tout. — Bien ! très-bien ! un peu fatigué pourtant — Ha ! cela n'est pas étonnant, vous l'avez mis au baquet, Madame ? Oui, répondit-elle. — C'est cela ; le baquet, la diete !..... — Sans doute, sans doute. Son sommeil est-il bien naturel ? — Il n'y a qu'à lui demander. — Oui, s'il veut le dire. — Essayons. — Soit ; parlez-lui.

Mon cher enfant, dit-elle, dormez-vous bien ? Il ne répond pas. — Faites-lui une autre question, Madame. Jeune homme, reprit-elle, pourquoi êtes-vous venu ici ? Allons, il ne dira mot. — Hé bien ! faisons-lui l'opération, Madame. — C'est mon avis. — Et le mien. — Et le mien. — Et le mien.

A ce mot *opération* je frissonnai, une

sueur froide me prit , quand je sentis qu'on levoit ma couverture. Hé ! bon Dieu , s'écria-t-elle en la rejetant aussitôt , il est tout nu. Il est tout nu , répéteraient-ils. — Tenez , sur cette chaise sa chemise ! — Toute mouillée ! Trem-pée comme si on l'avoit mise dans l'eau ! — Oui , ma foi ! — Tant mieux , c'est qu'il a transpiré. — C'est qu'il a transpiré. — C'est qu'il a transpiré. — Oh ! mais sentez donc ? — Une odeur très-forte ! — Oui. — Oui. — Parbleu , Messieurs , voilà une prodigieuse transpiration ! — Hom ! pas excessive ; j'en ai vu..... — De plus étonnantes ? — Oui. — Et moi aussi ; mais ce n'est pas l'ancienne médecine qui en produiroit de pareilles ! — Assurément , non... C'est que je n'en reviens pas ! Flairez donc , Messieurs , flairez donc. — Une humeur âcre ? — Très-âcre. — Fétide. — Effets d'une crise. — Crise très-heureuse ! — Sans nous il avoit une fièvre inflammatoire. — Putride. — Ou une apoplexie. — Ou une catalepsie. — Ou une paralysie de poitrine. — Ou une sciati-

que dans la tête. — Et il couroit grand danger! — Et il étoit perdu! — Et il feroit mort! — Oh! oui, il feroit mort. — Il feroit mort.

Pendant plus d'une minute, tandis que je commençois à me rassurer, ils répéterent en chœur que je serois mort.

L'un d'eux interrompit le funebre chorus pour dire : C'est pourtant à vous, Madame, qu'appartient l'honneur de cette cure. En vérité, je le crois, répondit-elle. Puisque cela va si bien, que ne recommencez-vous, repliqua-t-il? Elle lui répondit : Très-volontiers; mais faites-lui donc donner une chemise.

Après qu'on m'eut passé la chemise aussitôt apportée, on me posa sur mon lit de manière que mes deux pieds, qui restoiient pendans, furent ensuite supportés par le premier bâton d'une chaise, sur laquelle il me parut que s'étoit assise la Dame que l'on venoit de prier de se mettre en *rappor*t. (1) Elle le fit à l'instant même; elle serra

(1) Mot technique.

mes deux jambes dans les deux fientes, promena doucement sur plusieurs parties de mon corps la main que je trouvois familiere; & d'une façon tout-à-fait gentille frotta avec ses deux pouces les deux miens. Trop prudent pour témoigner combien cette *opération* de nouvelle espece étoit de mon goût, je feignois toujours de dormir. Voilà, dit quelqu'un, un sommeil bien opiniâtre. — Oui, qui tient de la léthargie. — Tant mieux, il produira plus sûrement le *somnambulisme*. — Sachons donc s'il parleroit maintenant. — Madame, voulez-vous bien l'interroger?

Beau jeune homme, me dit-il, le magnétisme agit-il sur vous? Je ne répondis pas un mot; mais je trouvai la question presqu'impertinente. Lecteur, qui me connoissez & m'honorez de quelque estime, vous me rendez, je pense, la justice de convenir que, précédée d'une nuit au couvent, & suivie d'une séance dans le lit de Mde. Desglins, ma courte mésaventure avec Justine ne prouve rien; d'ailleurs je vous ai dit,

& vous me croyez , puisqu'à chaque instant je vous prouve ma franchise extrême , je vous ai dit que je fus dérangé au moment où j'allois faire à cette fille offensée , la réparation la plus satisfaisante ; jugez donc combien je dus être piqué des doutes injurieux qu'on affectoit sur mon compte. Me demander si le magnétisme agissoit sur moi , sur moi dont l'imagination si promptement s'allume , dont le sang s'enflamme si aisément. ... Espiegle femelle , qui me faisiez cette interpellation maligne , sûrement vous ne l'ignoriez pas qu'il agissoit sur moi , le magnétisme ! sûrement du coin de l'œil vous apperceviez son effet le moins équivoque ; car tout d'un coup vous cessâtes vos chatouilleux attouchemens , & d'un ton triomphant vous dites à ceux qui vous entouraient : Messieurs , sous huit jours au plus tard je vous garantis ce jeune homme-là radicalement guéri ; il y a plus , je reviendrai le questionner dans un quart-d'heure , & je vous certifie qu'il sera déjà somnambule & qu'il me répondra.

Dès que les médecins se furent éloignés de mon lit, je me hâtai d'ouvrir les yeux pour examiner la jeune dame qui, tout-à-l'heure avant de me quitter, m'avoit ce me semble un peu serré la main; sa voix ne m'étoit pas inconnue; mais je ne pouvois me dire où j'avois été frappé de ses doux accens. Malheureusement la dame me tournoit déjà le dos quand je la regardai; mais il me sembla que j'avois vu quelque part cette taille élégante & svelte qui déjà m'enchantoit.

Je la suivois toujours des yeux, quand on vint lui annoncer que Mde. Robin demandoit à la voir. Elle ordonna qu'on la fît monter, & puis elle dit à ceux qui l'entouroient : Messieurs, Mde. Robin est une brave femme, il y a tout lieu de croire que c'est elle qui nous a envoyé ce soir cette belle dinde aux truffes, dont nous nous regalerons demain.

Une dinde aux truffes ! Hélas ! j'entendois parler d'une dinde aux truffes, tandis qu'avec tant de plaisir je me

ferois accommodé d'un bon morceau de pain sec.

Bon soir , Mde. Robin , lui dit-elle. L'autre répondit : votre très - humble servante , Mde. Leblanc. — Vous venez Mde. Robin , pour voir la fille chérie ? — Oui , Madame. — Hé bien , passons dans ce cabinet.

Ce cabinet étoit en face de mon lit ; on en laissa la porte ouverte , j'écoutai & j'entendis : jeune Robin , dormez-vous ? Elle répondit d'une voix basse & d'un ton mystérieux : oui. — Cependant vous parlez ? — Parce que je suis somnambule. — Qui vous a initiée ? — La prophétesse Mde. Leblanc , & le docteur d'Avo. — Quel est votre mal ? — L'hydropisie. — Le remède ? — Un mari. Un mari pour l'hydropisie , dit la mere Robin. — Oui , Madame , un mari , la somnambule a raison. Un mari avant quinze jours , reprit Mlle. Robin ; car si je reste fille plus long - temps , je suis perdue. Un mari qui soit capable de l'être , j'en connois qui n'en auroient que le nom. Point de ces vieux garçons

maigres , secs , décharnés , édentés ,
 rabougris , vilains , crasseux , infirmes ,
 grondeurs , sots & boîteux. Boîteux ,
 interrompit Mde. Robin , ha ; cepen-
 dant il boîte ce brave M. Riffart qui la
 demande. Paix donc , Mde. Robin ,
 s'écria quelqu'un , tant que la somnam-
 bule parle , il faut écouter sans rien
 dire. Fi de ces gens-là , reprit Mlle.
 Robin , ils n'ont d'autre mérite que de
 prendre une fille sans dot ; ils font
 trembler une pauvre vierge dès qu'ils
 parlent de l'épouser. — Ha ! pourtant....
 — Paix donc , Madame. — Mais un
 jeune homme de vingt-sept ans tout
 au plus , cheveux bruns , peau blanche ,
 œil noir , bouche vermeille , barbe
 bleue , visage rond , figure pleine , cinq
 pieds sept pouces , bien taillé , bien
 portant , alerte & gai. Ha ! dit Mde.
 Robin , c'est tout le portrait du fils de
 notre voisin M. Tubeuf , un pauvre
 diable. . . . Ha ! mon enfant que n'ai je
 de la fortune pour t'établir ! Tout d'un
 coup au bruit de plusieurs *chut* , *chut*
 prolongés , il se fit un profond silence.

Silence , dit Mde. Leblanc , le dieu du magnétisme m'a saisie , il me brûle , il m'inspire ! Je lis dans le passé , dans le présent , dans l'avenir ! Silence. Je vois dans le passé que la mere Robin nous a envoyé ce soir une dinde aux truffes. Cela est vrai , répondit-elle ; paix donc , Madame , lui dit quelqu'un..... Je vois qu'il y a quinze jours elle vouloit marier sa fille au vieux garçon Riffart , qui est infirme , grondeur & boîteux....

— Un bien aimable homme cependant..

— Paix donc , Mde. Robin , — je vois que la fille Robin a distingué le jeune Tubeuf , cinq pieds sept pouces , bien taillé , bien portant , alerte & gai....

— Oui ; mais si pauvre , si pauvre ! — Paix donc , Mde. Robin , — je vois dans le présent , que la mere Robin tient cachés au fond de l'un des tiroirs de sa grande armoire cinq cens doubles.....

— Ho ! mon dieu ! — cinq cens doubles. . . — N'achevez pas. — Cinq cens doubles louis en vingt rouleaux. — Ha ! pourquoi l'avoir dit ? . . — Mais paix donc , Mde. Robin , — je vois dans l'ave-

nir que , si la mere Robin ne dispose pas sous quinze jours de huit rouleaux.... — Huit rouleaux ! — Paix donc , Mde. Robin , — de huit rouleaux au moins pour l'établissement de sa fille avec le fils du voisin Tubeuf. Je vois ! L'avenir m'épouvante.... Ha ! pauvres Robin fille & mere ! couple infortuné , que je vous plains ! On ouvrira l'armoire de la mere , le cœur de la fille se fera ouvert ; on ravira l'argent de la mere , on aura ravi l'honneur de la fille ; la mere mourra de chagrin d'avoir été volée ; la fille désespérée ira dans un pays étranger accoucher d'un garçon ! Ha ! s'écria Mde. Robin , saisie d'épouvante : ha ! je la marierai ! je la marierai la semaine prochaine ! oui , la semaine prochaine elle épousera ce coquin de Tubeuf. Mde. Robin ainsi déterminée s'en alla , & l'un des docteurs la conduisit poliment.

Ce que j'écris là , je le croyois à peine , quoique je l'eusse entendu. Un rêve imposteur me berçoit-il de ses chimères , ou n'y avoit-il plus un grain

de raison dans mon cerveau totalement vide ? De quelle scène le hasard venoit de me rendre témoin ! D'une part , quel mélange d'effronterie , d'extravagance & de charlatanisme ; que d'ignorance & d'imbécillité de l'autre ! O ! hommes , il est donc vrai que vous êtes de grands enfans ! Il est donc vrai qu'avec sa gibeciere le premier joueur de gobelets..... Je méditois sur cette éternelle vérité , dans un de ces momens courts & rares , où la sagesse paroissoit vouloir se rapprocher de moi : mais la sagesse ne trouvant pas à loger dans ma folle tête , s'éloigna promptement ; & comme son brusque départ ne me permit point alors d'achever la réflexion solide & profonde , je ne puis aujourd'hui finir la phrase philosophique , épigrammatique & morale.

On va voir que mes idées prirent un cours tout différent ; je me fis des reproches peu délicats , mais naturels dans la circonstance ; un homme affamé n'est pas rigoureux casuiste : pourquoi , M. le chevalier , ne pas vous être mêlé de

la forfanterie pour en tirer profit ? Pourquoi n'avoir point répondu quand on vous interrogeoit ? Avec toute votre sagacité vous ne savez rien deviner d'abord ; avec votre belle prudence vous vous conduisez toujours comme un poltron ! c'étoit bien la peine d'échapper à la fureur des élémens conjurés , pour venir sur ce misérable grabat , mourir de peur & de faim ! vous mériteriez que la faute fût irréparable..... Allons , Faublas , elle ne l'est pas ; allons , mon ami , de la tête & du coeur un peu d'adresse & beaucoup d'audace ! il s'agit de te procurer un bon repas bien nécessaire , & peut-être d'obtenir encore une douce nuit.

Il faut convenir que l'obligeante prophétesse m'aida merveilleusement dans l'exécution de ce projet louable. Je suis sûr que Mde. Robin étoit à peine au bas de l'escalier , quand Mde. Leblanc dit aux docteurs de retourner à mon lit. A leur approche je me hâtai comme la première fois de fermer les yeux. Bientôt la prophétesse accourut , commanda

le silence , & d'une voix renforcée rendit l'oracle effrayant : quelle puissance supérieure me transporte au dessus des nuages , je plane dans l'immensité des cieux , mon regard parcourt l'univers , ma vaste science embrasse les siècles écoulés , le moment qui passe & l'éternité. Je vois dans le passé , que l'adolescent ici couché fut toujours un petit libertin de bonne compagnie ; que non content d'avoir en même temps une belle Dame & une jolie Demoiselle , il a encore osé , dans une rencontre assez singulière , souffler une aimable nymphe à M. le baron , son très-honoré pere. Je vois dans le présent que cet enfant gâté s'appelle *de Blasfau*. Je vois dans l'avenir qu'il ne fera pas long-temps malade , & que tout-à-l'heure , il va me répondre & somnâmbuliser.

A mon véritable nom que disoit la prophétesse , en le déguisant par la simple transposition des deux syllabes qui le composent ; à l'histoire de mes amours qu'elle me faisoit en abrégé ;

sur-tout à l'anecdote secrète qu'elle me rappelloit malignement, je reconnus enfin.... belle Dame, savez-vous qui ? Non ; hé bien, je ne veux pas vous le dire encore. Il me plaît qu'auparavant vous écoutiez les réponses que je vais faire aux questions de Mde. Leblanc.

Beau jeune homme, dormez-vous ?

— Oui ; mais je parle, parce que je suis somnambule. — Qui vous a initié ?

— La plus aimable des femmes, celle dont je tiens la jolie main, la prophétesse. — Quelle est votre maladie ? —

Ce matin c'étoit épuisement & dégoût excessif ; ce soir au contraire il y a pléthore & faim dévorante. — Que faut-il faire à celà ? — Me donner, le plutôt possible, une bouteille de Perpignan & un morceau de dinde aux truffes. —

Ha ! ha ! — & cela dans l'appartement de la prophétesse, qui voudra bien m'accorder un entretien particulier. —

Ha ! ha ! je lui révélerai maintes choses essentielles à la propagation..... Du magnétisme. — Ha ! ha !

O ! Vénus, Vénus, tu voulais pour

l'amusement du beau sexe & de ma longue adolescence, tu voulus qu'on vît dans Faublas, âgé de dix-sept ans, la réunion de plusieurs qualités ordinairement incompatibles. Avec la jolie figure d'une jeune fille, tu me donnas la vigueur d'un homme fait. Tu me donnas la gentillesse & la vivacité, l'enjouement & les grâces, l'esprit du jour & l'éloquence du moment, l'adresse qui fait naître l'occasion, la patience qui l'épie, l'audace qui la brusque, mille agrémens divers dont un plus fat s'enorgueilliroit davantage, & peut-être useroit moins : tu fais comment ma conduite t'a toujours prouvé ma reconnoissance, combien ton culte m'est cher, comme sur tes autels adorés j'ai prodigué les sacrifices. Cependant, si tu m'as réservé à des travaux plus qu'humains, si prenant plaisir à multiplier sur ma route les obstacles & les tentations, tu veux que, depuis le couvent du fauxbourg Saint-Marceau, jusqu'au couvent du fauxbourg Saint-Germain, je sois arrêté de

de maison en maison , & sans relâche forcé d'y choisir entre une infidélité passagere , ou une éternelle séparation ; Déesse , je te déclare que suis prêt , que rien ne m'étonne ; que dussé - je périr , je tenterai d'aller jusqu'à Sophie. Mais toi , sois juste autant que tu es belle , proportionne les moyens aux difficultés , vois la peine extrême de ton favori , tu ne l'as pas encore assez doué : Vénus , vous le savez , il ne s'agit ici ni des charmes périssables de votre efféminé chasseur (1) , ni des efforts conjugaux de votre boiteux forgeron (2) ; il faut , à qui doit courir ma brillante carrière , la force prodigieuse de votre immortel amant (3) , ou les talens fabuleux de l'époux des cinquante Sœurs (4).

Mais non , ce n'est pas cela que Faublas vous demande. O ! Divinité bienfaisante , vous n'êtes pas seulement la

(1) Adonis.

(2) Vulcain.

(3) Mars.

(4) Hercule.

reine des plaisirs, on vous dit aussi la mère de l'amour ! Deux époux, quand ils sont encore amans, peuvent donc ne pas vous paroître indignes de votre protection. Du haut de l'empirée, contemplez sans jalousie une mortelle aussi belle que vous, elle soupire, elle vous implore, elle m'attend. Honorez son chevalier d'un regard favorable, venez à mon secours, prévenez mes périls, écartez mes ennemis, conduisez-moi jusqu'à l'asile désiré ; daignez me réunir à la plus chère moitié de moi-même. Alors, sera brûlé sous vos auspices un encens délectable & pur ; alors vous sera fait, en actions de grâces, un délicieux sacrifice également digne du ministre, de la victime & de l'idole.

Pendant que je fais cette poétique invocation, la prophétesse achève sa tournée dans le dortoir ; bientôt elle descend chez elle, & m'envoie chercher ; il est inutile de dire que je mets le *vêtement nécessaire*, & que je laisse mon épée.

Eh ! bon soir, mon aimable beau-

filz! — Eh ! bon soir ma charmante *belle-mère* — Faublas , dis-moi donc quelle aventure ? ... — Conte moi , Coralie , par quelle métamorphose ? ... — Monsieur , je suis mariée. — Je suis marié , Madame. — Mais cet événement-ci me fait trembler pour l'honneur de M. Le Blanc ! — Mais , ô ! ma Sophie , je crains bien de succomber encore à l'occasion. — Tiens , mon joli garçon , franchement tu arrives à propos , car un époux est une sotte chose , & j'ai besoin d'un amoureux. — Tiens , Coralie , je te retrouve fort heureusement , car la rencontre d'une jolie femme ne peut jamais me déplaire , & puis j'ai besoin d'un asile , d'un habit & d'un souper.

Madame Le Blanc me fit donner une robe de chambre , & commanda qu'on me servît ; on m'apporta la bouteille si nécessaire & la volaille tant désirée. Je bus avec l'empressement du musicien le plus sobre , qui , depuis trois heures d'horloge , concertant sans relâche en bonne maison , n'a pas trouvé le moment de se rafraîchir. Je mangeai

avec la constante avidité de tel maigre auteur , qui , tous les lundis sans faute , admis à la table de tel gras libraire , y dîne périodiquement pour le reste de la semaine. Pendant que j'employois ainsi mon temps de la maniere la plus utile , Coralie me contoit en peu de mots son histoire.

Quelques jours après la comique catastrophe (1) qui me ravit en même temps le pere & le fils , un grave docteur est amené chez moi ; M. Le Blanc me fait la cour , tombe sérieusement amoureux , & m'offre sa foi , que je ne puis refuser , puisqu'il est riche. Je l'épouse donc. . . . — Tu l'épouses ! — Oui , je l'épouse ! à l'église ! & je te dirai même quelque chose de plus fort ; c'est que depuis trois mois je suis fidelle ; mais cela commençoit à m'incommoder , ho ! je l'avoue , je ne suis pas faite pour être réduite au calendrier des vieillards. — Madame , en ce cas je crains bien de n'être pas arrivé chez vous aussi à propos que vous me fai-

(1) Voyez la page 207 du second Volume.

tes l'honneur de le croire. — Bon ! est-ce que tu veux des complimens ? Ne fois donc pas si modeste.... chevalier ; pour venir à M. Le Blanc, je l'épouse donc. Il m'amène dans cette maison, que je trouve pleine de malades imaginaires & de prétendus docteurs. Mon mari, que chaque jour le magnétisme enrichit davantage, m'enseigne la *fameuse doctrine*, que je pratique vraiment fort bien, parce qu'elle m'amuse. Tu fais, mon ami, que je suis née rieuse, & que toujours je me suis divertie aux dépens de ceux que j'attrapois. D'ailleurs, on m'éleva pour les tréteaux, & le somnambulisme est presque une comédie publique : d'honneur, au mariage près, ma nouvelle condition ne me déplaît pas. Coralie ne danse plus, mais elle magnétise ; elle prophétise au lieu de déclamer ; tu vois qu'il me reste toujours un rôle à jouer, & que dans le fonds je n'ai fait que changer de théâtre. — Fort bien, Coralie, mais à présent que j'ai soupé, parlons sérieusement : tu ne veux pas me renvoyer

au dortoir? — Assurément, non. — Tu consens à passer la nuit avec moi, malgré l'hymen? — Malgré l'hymen! dis donc à cause de lui, chevalier; tu as de l'esprit, & je suis obligée de te dire, que celui qui payé & le mari, c'est la même chose; & puis j'ai lu quelque part qu'on avoit toujours du goût pour son premier métier. Je n'ai pas oublié le mien, Faublas, je fais d'ailleurs que depuis long-temps les honnêtes femmes s'en mêlent: je te réponds que jamais aucune ne s'en fera mêlée plus volontiers que moi, & pour un plus aimable gentilhomme que celui que j'embrasse.

Je rendis à Mde. Le Blanc son baiser, & repris ainsi la conversation un moment interrompue.

Ton mari, où est-il? — A Beauvais, pour des affaires de famille. — Et ta femme de chambre ne causera-t-elle pas? — Ha tu as raison, que je suis étourdie, moi! il faut la mettre dans la confidence.

A ces mots, elle sonna; la suivante

accourut , sa maîtresse lui dit : Tenez , voilà un louis que je vous donne , mais ne vous avisez pas de dire à mon mari que Monsieur a couché avec moi ; car je répons que vous en avez menti , je vous arrache les yeux , & je vous chasse ; allez.

Après avoir prononcé du ton le plus majestueux cette harangue vraiment héroïque , Mde. Le Blanc entra dans son lit , où bientôt elle me reçut.

Hélas , ce fut inutilement , le magnétisme toujours trompeur ne tint pas sa promesse , & Vénus apparemment ne m'avoit pas entendu. Envain , pour amener l'heureux moment dont elle avoit conçu l'espérance au dortoir , Coralie épuisa les ressources de son ancien métier & de son art nouveau ; comme Justine , elle finit par m'adresser , dans son désespoir , ce reproche amer à mon cœur : *Ha ! chevalier de Faublas , que je vous trouve changé !* d'honneur , ajouta-t-elle vivement , je n'aurois pas prophétisé celui-là.

Et moi , qui ne me souciois point

d'entrer dans les détails d'une longue justification, je fis avec Mde. Le Blanc ce que j'avois fait auprès de Mlle. de Valbrun : je m'endormis sans répondre un mot.

Vous, censeur scrupuleux, qui reprochez à mon histoire de ne renfermer aucune leçon profitable, voyez comme elle est sublime & profonde, la moralité qui sort ici du fonds même du sujet ! Admirez avec combien de justice, & par quelle inévitable fatalité, les deux plus indignes rivales de Sophie se sont trouvées, l'une après l'autre, & de la même manière, précisément punies par où elles avoient péché.

Cependant, comme le premier devoir d'un historien est d'être fidelle, dût cet ouvrage en paroître un peu moins moral, n'imputons pas à la *famause doctrine*, un tort qu'elle n'eut point. Disons, pour l'honneur de la science, que ce fut surtout par le secours du magnétisme qu'à la pointe du jour la prophétesse obtint de son malade une première preuve de convalescence.

Mais , auffi puisqu'il s'agit d'être rigoureusement exact , ajoutons que le docteur femelle , apparemment retenu par la crainte de compromettre son art , n'osa pas tenter de m'initier une seconde fois.

Il étoit à-peu-près huit heures du matin , quand Mde. Le Blanc me fit endosser un large habit noir , qu'elle venoit de choisir dans la garde robe de son mari. Avant de déterminer le parti qui me restoit à prendre , il étoit bon de faire dire à M. de Valbrun quel afile ma bonne fortune m'avoit offert. La commission étoit délicate , Coralie voulut bien s'en charger ; mais il n'y avoit pas cinq minutes qu'elle étoit partie , quand je la vis revenir. Elle entra brusquement , poussa la porte , mit les verroux , & d'un air effrayé m'apprit que , prête à sortir , elle avoit entendu dans la rue la voix de plusieurs hommes attroupés. L'un deux , en prenant le marteau de la portecochere , avoit dit : cette religieuse ne peut être loin , il faut faire perqui-

sition dans les maisons voisines. Vous ,
 courez chercher le commissaire C*** ;
 toi , Griffart , garde le milieu de la
 rue , & ces Messieurs vont entrer ici
 avec moi : nous n'avons pas besoin de
 permission , parce que c'est une mai-
 son publique. Coralie , en me donnant
 cette fâcheuse nouvelle , m'avoit con-
 duit vers un escalier dérobé. Cheva-
 lier , me dit-elle alors , tu ne peux
 t'en aller par la cour , parce que les
 suppôts de la police y sont déjà. — Ils
 y sont , Coralie ! — Oui , mon ami.
 Tout en donnant ses ordres , l'exempt
 a frappé , mon portier a tiré le cor-
 don ; je n'ai eu que le temps de voler
 ici pour t'avertir du péril. — Mais par
 où donc leur échapperai-je ? — Par là ,
 Faublas. Monte tout au haut de ce
 petit escalier , grimpe sur le toit , &
 je t'en supplie , prend garde de te
 casser le col. — N'aie pas peur.

Aussitôt je m'élançai , je monte , je
 monte , j'arrive aux mansardes , je passe
 par la fenêtre , je saute sur une gou-
 rière , & je marche avec cette précaution

timide que doit m'inspirer la hauteur & l'inégalité du terrain que je parcours. Il y avoit quelques minutes que je me promenois de précipices en précipices, lorsque dans un des jardins sur lesquels ma vue plongoit, je découvris un homme qui m'ayant apperçu donnoit l'alarme. Je me hâtai de chercher un asile au fond d'un taudis, dont l'entrée étoit seulement défendue par un mauvais chassis garni de carreaux de papier. Là, sur quelques brins de paille, gémissoit un jeune homme qui d'une voix foible me dit : que viens-tu faire ici ? que me veux-tu ? Toujours victime de l'injuste mépris des hommes, j'aurai donc vainement espéré pouvoir du moins dérober mes derniers tourmens à leur insultante pitié ! Réponds, indiscret étranger, réponds, pourquoi viens-tu par ta présence augmenter l'horreur de mon heure suprême ? — Infortuné ! que me dites-vous ? je suis loin de vouloir redoubler vos peines. Hé ! que ne puis-je vous offrir quelques consolations ! — Je n'en veux pas, laisse-moi ; je suis

trop heureux de mourir, si je puis mourir sans témoins. — Vous me faites trembler! êtes-vous dévoré d'un mal si honteux que vous ne puissiez l'avouer à personne? — Oui, d'un mal honteux cruel, insupportable! mais mille fois moins que ne le feroit l'humiliant aveu qu'envain tu prétendrais m'arracher. Laisse-moi.

Comme il parloit, un enfant que je n'avois pas apperçu couché près de lui, se réveilla, me tendit les bras & cria : j'ai faim. — Pourquoi donc ne pas lui donner à manger? Pourquoi, répondit le jeune homme, pourquoi! & d'un ton douloureux, de ce ton qui perce le cœur & déchire les entrailles, l'enfant me crioit : j'ai faim! — Ha! pauvres malheureux! quoi! la misère?... la misère, interrompit le jeune homme, la misère! il est donc vrai qu'elle peut tout flétrir, tout! jusqu'à la vertu même! Est-ce ma faute à moi, si, jeté par le hasard de la naissance dans la classe la plus indigente, j'ai vu mon enfance tourmentée de mille besoins,

& condamnée à toutes les privations ! Est-ce ma faute , si , faisant ensuite d'inutiles efforts pour fléchir l'ingrate fortune , je ne me suis livré qu'à des travaux mal payés , parce qu'ils étoient pénibles ; qu'à des entreprises échouées , parce qu'elles étoient honnêtes , qu'à des dangers ignobles , parce qu'ils étoient infructueux ? & lorsque parvenu depuis à m'élever jusqu'au barreau , j'ai cru m'être ouvert une carrière également utile & glorieuse , suis-je coupable pour n'avoir rencontré que des confreres intéressés à nuire au talent qu'ils soupçonnent , que des procureurs incapables d'apprécier un mérite qu'on ne leur vante pas , que des amis hors d'état de me prêter dix louis pour acheter *une grande cause* ? Suis-je coupable pour m'être associé une compagne d'infortune , lorsque j'ai senti le vif aiguillon de cet appétit sensuel , qui est le plaisir des gens riches , & le besoin des pauvres gens ? Me blâmera-t-on de ce que , docile à la voix de la nature , & ne pratiquant pas cet art destructeur ,

par lequel vos belles Dames trompent le premier de ses vœux, mon honnête femme m'a donné cet enfant, par qui notre misère s'est augmentée? M'accusera-t-on d'avoir trop dépensé pour la maladie de mon épouse, bien morte de son mal, puisqu'elle n'a pas eu de médecins! Hélas! si ma vie fut, dans son misérable cours, traversée de mille accidens, agitée de chagrins sans nombre, vouée à des tourmens de toute espece, qui osera dire que la faute en est à moi? Cependant je me suis vu l'objet de leur dérision, le ridicule m'a poursuivi, les humiliations m'ont été prodiguées, il m'a fallu supporter la menace & dévorer les affronts, on m'a chargé de malédictions & d'opprobre; tous enfin se sont éloignés de moi, tous ont fui mon approche, comme si mon approche les souilloit, comme si je portois sur mon front détesté le signe de la réprobation publique. Grand Dieu! qui m'avez tant éprouvé, Dieu puissant qui lisez dans les cœurs, vous savez si jamais ma conduite a justifié le mépris

des hommes, vous savez si je n'ai pas fait tout ce que j'ai pu pour que ma pauvreté fût du moins respectable! — Quoi! personne ne vous a secouru? — Une fois seulement, pressé de ma détresse extrême, déterminé par les dangers de cet enfant, je me fis cette violence d'aller implorer l'assistance d'un homme qui se disoit mon protecteur. Si vous saviez de quel ton le cruel me plaignit, avec quelle barbarie il éleva la voix, comme il me jeta son aumône devant un monde de valets! . . . Sans doute j'ai mérité qu'on me traitât de cette manière; j'ai souffert que quelqu'un m'osât protéger! j'ai été chercher la bienfaisance dans le palais d'un riche; on n'y trouve jamais que la charité! j'ai souillé par une bassesse ma vie jusqu'alors irréprochable. . . . Toi, qui m'écoutes, si la nature t'a doué d'une ame forte, si tu as conservé cette fierté de caractère que donne & justifie la conscience d'une vie pure, tu sens que je ne pouvois, quelque pressant que fût mon besoin, recevoir sans ignominie un secours

88 VIE DU CHEVALIER

accordé de la sorte, tu sens que de tous mes affronts le plus insupportable devoit être le dernier, que la mort devoit mon unique ressource. . . . Non... généreux inconnu, non, garde ton or, il n'est plus temps pour moi... Je revins ici désespéré... depuis trente-six heures trois pommes de terre ont nourri mon enfant. . . . Non, généreux inconnu, je vous dis de garder votre or, je vous dis qu'il n'est plus temps. . . mais je l'avoue, votre douleur me console, vos pleurs m'attendrissent. . . ô ! mon enfant, si comme moi tu étois réservé aux plus pénibles épreuves, si comme moi tu devois sans cesse combattre entre l'opprobre & la faim, sans doute il vaudroit mieux que tu tombasses entraîné dans ma tombe; mais le ciel t'envoie un libérateur. O ! mon fils, je me sens plus tranquille, je te laisse à ton pere adoptif; il est, je le vois, sensible & bienfaisant. . . Monsieur, veillez sur son enfance, & laissez-moi mourir. — Pourquoi mourir ? quel aveugle délire précipite votre

jeunesse au tombeau ? aigri par le ressentiment de l'injure que vous fit un homme impitoyable , votre cœur se feroit-il ouvert à cette vanité condamnable & petite , qui refuse avec dédain tout secours étranger , qui rejette orgueilleusement celui que présente une main inconnue ? ou , me soupçonneriez-vous d'insulter intérieurement aux douleurs sur lesquelles je verse tant de larmes ? — Non. Le plus tendre intérêt regne dans vos discours & sur votre figure , je crois qu'il est encore sur la terre un homme capable de quelque sentiment d'humanité. — Hé bien , vivez pour la société , que son injustice envers vous n'a point privée du droit de réclamer vos talens , dont l'exercice lui peut devenir utile , vivez pour votre fils qu'une mort prématurée livreroit sans défense aux coups du sort qui vous outragea trop long-temps , vivez pour moi , oui , sûrement votre enfant sera le mien , oui , je le reverrai , mais je veux vous revoir tous deux . . . Mon ami , ne vous obstinez point à gar-

der une résolution funeste ne me refusez pas , . . . écoutez-moi . . . Depuis plus d'un an , jetté dans un monde nouveau , continuellement distrait par les plaisirs d'une vie très - dissipée , j'ai négligé des devoirs que rien ne pouvoit me dispenser de remplir. Je vous l'avoue , uniquement occupé de moi , j'ai tout - à - fait oublié ceux de mes freres , à qui j'aurois dû songer tous les jours. Et que de familles honnêtes , maintenant ruinées sans ressource , j'aurois peut-être soutenues avec une partie de l'argent prodigué dans mes vains amusemens ! & que de malheureux sont peut-être périss , que j'aurois pu sauver de leur désespoir ! Mon ami , daignez m'aider à réparer cette faute que je ne me pardonnerai point Je ne prétends pas vous offrir un foible secours , qui ne vous arracheroit que pour un moment à l'horreur de votre situation déplorable : deux cents louis sont dans cette bourse , empruntez-m'en la moitié . . . — La moitié ! . . . — Empruntez , je vous en supplie. Cent louis

pourvoient à vos besoins les plus urgens , vous mettront à portée de perfectionner vos talens , vous donneront le temps d'attendre l'occasion de vous montrer , de vous faire connoître enfin. Cent louis commenceront peut-être votre fortune ! Hé bien , mon ami , quand vous serez à votre aise , vous irez aussi chercher quelques douleurs à consoler ; & la première fois qu'un malheureux vous aura dû la vie , vous aurez acquitté votre dette envers moi. — O ! bienfaisance ! ô générosité ! — Allons , mon ami , reçois cet argent , reprends courage , embrassons-nous , console-toi. Va , je le fais bien , la misère n'est honteuse que lorsqu'elle est le fruit de l'inconduite , & presque toujours un bienfait , quand il honore celui qui le donne , fait l'éloge de celui qui le reçoit. — O ! mon ange libérateur ! . . . C'est la providence Oui , c'est Dieu . . . C'est Dieu lui-même qui t'envoya pour nous sauver . . . Va , chaque jour j'irai aux pieds de ses autels , j'irai remercier l'Eternel . . . ,

J'irai. . . j'appellerai sur toi les bénédictions du Ciel.

Sa voix étoit entrecoupée par des sanglots, & l'enfant promenoit sa petite main caressante sur mon visage baigné des larmes de son pere. O moment plein de charmes, comment exprimer vos délices !

Monfieur, reprit le jeune homme, dont la voix s'étoit ranimée, daignez m'apprendre à qui je dois la vie ? — Je ne puis. — Vous refusez de me le dire !... Monfieur, reprenez votre or. — Mais... — Vous voulez vous dérober à ma reconnoissance ! Monfieur, je n'accepte pas votre argent. — Mais auparavant sachez les raisons. . . — Monfieur, je n'accepte pas. — Hé bien ; je vais vous prouver une confiance fans bornes : je m'appelle le chevalier de Faublas. — Le chevalier de Faublas ! *où tant de vertus va-t-elle se nicher !* (1). — Comment !... — O mon bienfaiteur, pardon, mille fois pardon, je vous offense en vérité

(1) On fait que ce mot de Moliere est devenu proverbe.

bien involontairement. — Mes premières aventures ont fait quelque bruit dans la capitale & vous me condamnez d'abord ; peut-être êtes vous un peu trop prompt, un peu trop sévère. O ! mon ami, excusez les folies de l'adolescence, plaignez les passions de la jeunesse, & pour me juger attendez quelque temps (1) ; vous ne me connoissez pas encore. — Ha ! pardonnez vous-même une exclamation sans doute indiscrete. Ha ! je vous connois & vous dois toute mon estime. Vous vous corrigerez, j'en suis sûr, avec un excellent cœur on ne peut s'égarer longtemps.

Il prit ma main qu'il baïsa plusieurs fois. En l'embrassant, je lui demandai son nom. Florval, me dit-il.

Florval, j'aime votre noble franchise ; êtes-vous sincèrement disposé à m'honorer de votre amitié ? — Quelle question ! — Je vous reverrai donc dans un temps plus heureux ? — Quoi ! — Florval, il faut que je me cache, je

(1) Avis au lecteur.

ne fais ce que je vais devenir, on me poursuit. — On vous poursuit ! Puissent vos ennemis se consumer en recherches vaines ? puisse leur rage être confondue ! Mais pourquoi cet habit ? On vous l'a déjà vu peut-être ? Que n'en prenez-vous un autre ! — Lequel ? — Tenez, dans ce coin ces guenilles noires. C'est ma robe, c'est le meuble qu'il m'a fallu toujours conserver. Ce matin je comptois l'aller vendre ; mais je n'ai pas eu la force de gagner l'escalier. Et puis qu'auroit-on voulu m'en donner ? elle est si mauvaise ! Prenez-la toujours, elle peut vous déguiser parfaitement bien ; cachez votre habit dessous, & par dessus laissez tomber vos cheveux flottans dans toute leur longueur, ils sont encore assez poudrés.

Tout en m'occupant de mon travestissement nouveau, je me permis de faire à Florval plusieurs questions auxquelles il s'empressa de répondre.

Ainsi vous êtes avocat, Florval ? — Hélas ! oui, Monsieur. — J'avois

toujours cru cette profession aussi lucrative qu'honnête. — Ha ! Monsieur , quel métier ! forcer un pauvre diable à vous payer d'avance pour n'être pas obligé de le faire assigner ! grossoyer pour un procureur , des requêtes à deux sols la page ! tous les matins mentir aux petites audiences pour un écu ! Ha ! Monsieur , quel métier , quel métier ! — Cependant il y a tant d'affaires au palais , que vous devriez être occupés tous ? — On le croiroit ; mais d'abord *l'ordre* , *l'ordre fameux* est composé de cinq à six cents membres avides d'argent plus que de renommée. J'ai vu tel confrere en vogue , caressant la fortune qui lui sourioit , mais négligeant la gloire qu'il pouvoit espérer , dans la même journée griffonner des requêtes , compiler des consultations , brocher des factums , entasser des mémoires , plaider à toutes les chambres , & par cette activité meurtrière , sucer le sang de cinquante cliens amaigris , dévorer la substance de cinquante confreres affamés ! Ha ! Monsieur , quel métier !

— Allons, Florval, tâchez de vous faire connoître, &.... — Et le moyen, Monsieur? si vous saviez que de dégoûts ils me donneront, par combien de *remises* ils fatigueront ma patience, avec quelle adresse ils environneront mes débuts de difficultés presque insurmontables! — Florval, une meilleure fortune vous attend sans doute. Songez aux orateurs célèbres, ils eurent comme vous des obstacles à vaincre... — Que me dites-vous, Monsieur? Tout rebute un talent naissant : la sublimité des grands modèles fait son désespoir, moins pourtant que ne le dégoûtent les inconcevables succès de certaines gens si petits, si petits! croyez-vous qu'il n'y ait qu'en littérature des réputations usurpées? Au barreau comme ailleurs, Monsieur, le mérite timide rougit & se cache, tandis que l'audacieuse médiocrité se produit, sollicite, manœuvre, se prône, parvient & brille d'un éclat qui n'est pas toujours éphémère. Pourquoi, lorsqu'avant-hier, la rage dans le cœur, je regagnois mon grenier

grenier pour y expirer de faim, pourquoi mon confrere E... , toujours enivré de succès pendant sa vie, mourroit-il d'une indigestion, sous ses lambris dorés ? Ha ! Monsieur, quel métier ! quel métier ! — N'en est-il donc aucun parmi vous qui mérite sa réputation ? — On peut en compter plusieurs, dont les talens vraiment recommandables honorent le barreau ; veuille le destin que le barreau les honore toujours, que jamais les haines secrètes enfantées par les rivalités journalieres, & la basse envie ennemie née de tous les succès, ne s'attachent à leurs pas pour opérer leur ruine & flétrir leur gloire ! Ha ! Monsieur, quel métier ! quel métier ! je l'ai vu de trop près. Hé, qui voudroit le faire, si par hasard il ne se rencontroit de loin en loin quelque malheureux à défendre, au risque d'être rayé du tableau. — Florval, mon ami Florval, le malheur vous aigrit. Il est vrai, me répondit-il presqu'en souriant, il est vrai qu'on n'envisage pas les choses du côté le plus beau, quand

98 VIE DU CHEVALIER

on a faim depuis deux jours..... M. le chevalier , vous voilà bientôt prêt.... je ne puis descendre dans la rue..... vous n'avez rien fait pour moi , si vous ne prenez encore la peine de m'envoyer quelque nourriture. — Mon ami , j'y cours.

Pendant qu'il me parloit , j'arrangeois la robe de maniere que sa vétusté fût un peu moins remarquable. Chacun des côtés étoit déchiré par en-bas , j'eus soin de retrousser élégamment chacun des côtés comme si j'avois eu peur des crottes , je fourrai l'un des pans dans mon gousset , je tins l'autre sous mon bras. Un long & large accroc laissoit ma poitrine à découvert ; je fis un grand rempli & mis artistement des épingles. Quant au dos , les trous se trouvoient cachés sous les plis , ainsi tout alloit au mieux , le petit avocat venoit de disparoître , j'avois l'air d'un procureur - syndic : Adieu , Florval , si par hasard on vous questionne.... — Plutôt souffrir le dernier supplice que de vous exposer au moindre péril !

Mais serai-je long-temps sans vous revoir ? — Je n'en fais rien , Florval. — Ho ! je chercherai ! je m'informerai ! vous , M. de Faublas , daignez ne pas oublier celui qui vous doit tout. — Florval , je n'oublierai pas mon ami. — Adieu , mon bienfaiteur ; ange libérateur , adieu.

Et comme j'étois au bout du long corridor , l'enfant forçant sa petite voix claire me cria : adieu , mon papa.

Son papa ! & le pere m'appelle son ange libérateur ! & j'arrache à la mort deux victimes ! & mes yeux sont encore mouillés des plus douces larmes qu'ils aient jamais versées ! & mon cœur est plein d'un sentiment délicieux ! ô ! plaisirs ineffables que l'on goûte à faire une bonne action ! ô ! bonheur suprême dont je n'avois qu'une foible idée ! mais ! qu'est-ce que donner de l'argent à un homme de confiance pour qu'il le distribue ? ... Il faut aller soi-même. . . O ! ma Sophie , un jour nous monterons ensemble dans les greniers , nous pénétrerons dans les réduits du pauvre. Là ,

nous saurons découvrir la misère qui se cache , prévenir ses pénibles aveux , proportionner les secours aux besoins , calmer les douleurs par les consolations. Là , ma charmante femme , vingt malheureux , nourris de tes bienfaits , te rendront un hommage selon ton cœur. Ho ! que tu me paroîtras plus belle , quand je t'aurai vue t'attendrir sur leurs peines secretes , quand tu reviendras fiere de leurs bénédictions. A peine m'appercevront - ils , ils ne verront que toi ! ce sera ta main qu'ils oseront baiser , ce sera toi qu'ils pourront appeler un ange libérateur !.... Tu en as la figure céleste , chacun de tes traits atteste une ame divine.... O ! ma Sophie , tu soutiendras les peres de famille , les orphelins , les pauvres veuves , les filles délaissées. les veuves ! les filles ! ... Faublas , loin de vous cette horrible idée ! ... Respectez la beauté malheureuse que vous aurez secourue , ou renoncez à tout sentiment d'honneur , & demeurez à jamais chargé de la juste exécration des hommes.

Je m'en allai réfléchissant ainsi jusqu'à la porte de la rue , où les périls qui m'environnoient fixerent mes idées sur des objets tout différens. Je quittois à peine le seuil hospitalier , que plusieurs hommes me suivoient déjà. L'un d'entr'eux surtout m'épouvanta d'abord d'un coup - d'œil scrutateur ; puis , d'un air tantôt irrésolu , tantôt décidé , reportant alternativement son louche regard sur ma figure pâlie , & sur les basses figures de ses vils compagnons , il sembla plusieurs fois les consulter , & plusieurs fois aussi leur dire : c'est lui ! je vis le moment où j'étois pris. Persuadé que je ne pouvois échapper au danger qu'en payant d'audace , j'assurai promptement mon maintien , & ma mémoire m'ayant à propos servi , je répétai à haute voix le nom que m'avoit dit Mde. Le Blanc. Griffart , m'écriai - je. Le vilain Monsieur qui m'inquiétoit , c'étoit justement ce M. Griffart ! *Qu'est que ya ?* me dit-il. — Comment ! tu ne me reconnois pas ? — *Je ne sait pat encore.* — Et vous , Mes-

seurs ? *Pis qui n'sait pat*, lui, répondit l'un d'eux, *nous n'savons pat itou*. Alors je pris noblement un air dédaigneux, par dessus mon épaule je passai toute la troupe en revue, je toisai le chef de la tête aux pieds, enfin je laissai tomber de ma bouche ces mots : quoi ! mes beaux Messieurs, vous ne connoissez pas le fils du commissaire C*** ? A ce nom révééré, vous eussiez vu tous mes coquins saisis de respect, soudain mettre bas chapeaux de laine ou bonnets de coton, d'une façon gentille empoigner leurs toupets, subtilement rejeter leurs pieds droits en arriere & me faire ainsi, avec de très humbles excuses, la révérence de cérémonie. D'un signe de tête je témoignai que j'étois content, & m'adressant à Grif-fart : Hé bien, mon brave, y a-t-il quelque chose de nouveau ? — *Pat encore, note maîte, mais y a gros que ça n'tardera pas. Je crois que nous l'avons reluquée sur le toit, la bonne fille ! faudra ben qu'elle en dégringole. Elle a pris les habits de mon sesque ; mais c'est z'egal,*

je dis quoique ça qu'elle n'gourera pas Griffart.— Et si elle se présente au bout de la rue ? — *Ha ! je dis , on la gobe. Bras-de-fer l'allume (1) z'avec les enfans perdus.*— Et de ce côté là ? — *Tout de même pour changer. Trouve tout bas l'antif avec les lurons.*— Avec les lurons ! Tenez , mes enfans , allez déjeûner au cabaret ; toi , Griffart je te charge de porter tout de suite un bon morceau de pain , une piece de rôti , & une bouteille de vin à un sieur Florval qui demeure là. . . . dans cette allée , au cinquieme étage. Ce qui restera de mes six francs , tu reviendras au cabaret le boire avec tes camarades.

Tous ces gens - là s'épuiserent en remerciemens plus grossiers qu'énergiques , & je trouvois leurs gestes aussi dégoûtans que ridicules , & leur joie m'attrissoit , elle étoit ignoble comme eux. Dès qu'ils m'eurent quitté , je

(1) En termes d'argot , *allumer* signifie guêper. *Battre l'antif* veut dire rôder dans les environs. Lecteur , dites que mon livre n'est pas instructif !

m'interrogeai moi-même : d'un côté, Bras-de-fer avec les enfans perdus ! de l'autre Trouve-tout avec les lurons.... oserai-je y aller.... m'exposerai-je à un second examen ? ... j'ai peur... cette prétendue religieuse qu'ils poursuivent, a, disent-ils, pris des habits d'homme, si je pouvois me déguiser en femme ? Je ne fais, mais Bras-de-fer & Trouve-tout m'épouvantent ! Ha ! ha ! qu'est-ce donc que cette engageante Demoiselle qui, de sa fenêtre du second étage, appelle poliment tous ceux qui passent ? allons y.... peut-être qu'avec de l'argent... allons-y, nous verrons ; toujours serai-je le maître, si je ne puis faire mieux, d'aller au bout de la rue présenter aux lurons le fils du commissaire.... allons, montons.... c'est mauvaise compagnie, Faublas ; mais ma foi sauve qui peut.

J'entrai de plein saut chez la pauvre fille, qui avoit laissé sa porte entrebâillée. Elle vit ma robe noire & crut voir le diable. Le cri perçant qu'elle poussa dut être entendu de toutes les

Pratiques qu'elle avoit dans le voisinage. Moi, qui ne me souciois point de me mettre sur les bras la foule des amans de cette moderne Aspasie, je me hâtai, pour la rassurer, de me dépouiller de la robe ennemie. Sa crainte mortelle se dissipa, dès qu'elle m'entendit protester que je n'étois pas M. le commissaire. Ce fut bien autre chose quand elle me vit tirer de ma bourse un double louis; le plus doux espoir brilla sur sa figure entierement rassérénée. Par un mouvement machinal, son bras gauche fut porté en l'air, où il se posa..... Que ne suis-je *Tristrant Shandi*, ma belle Dame! je vous dirois à quelle hauteur, sur quelle ligne & dans quelle situation. Quant à la main droite, je l'ai bien remarquée: tout-à-l'heure partie de la tabatiere de la Demoiselle, elle n'avoit plus qu'un petit espace à parcourir pour arriver au lieu de sa destination; cependant elle ne put achever le court trajet, & s'arrêta fixée à la hauteur du menton. Là, j'eus quelque regret de m'aperce-

voir que , les doigts s'étant écartés , la bonne prise de tabac auparavant ferrée entre le pouce & l'index , venoit de s'échapper. Un économe zéphyre qui ne vouloit pas que toute la denrée fût perdue , en souffla quelques parcelles sur ma membrane pituitaire , & comme je ne prends jamais de cette vilaine poudre , j'éternuai. Cependant l'aimable fille , la bouche encore entr'ouverte , le front toujours radieux , les yeux invariablement fixés sur le brillant métal , ne m'adressa pas le plus petit mot de politesse ; mais dans son maintien à la fois compatissant & gracieux , j'eus tout lieu d'observer qu'elle mouroit d'envie de me dire : Dieu vous bénisse.

Mademoiselle , ces deux louis sont à toi. . . . je le veux bien , interrompit-elle ; & plus prompte que l'éclair elle courut à sa porte , qu'elle ferma ; à sa fenêtre , sur laquelle elle étendit une toile vermoulue , que des gens moins difficiles appelleroient un rideau ; à son alcove. . . Venez , venez donc : fille

trop complaisante & trop vive, si vous aviez voulu m'entendre jusqu'à la fin, vous vous seriez épargné d'inutiles démonstrations, qui doivent coûter à votre amour propre autant qu'à votre pudeur. . . . En vérité, mon enfant, tu as mal interprété mes intentions. Pour les deux louis que je t'offre, je demande seulement que tu me fournisses des vêtemens de femme, & que tu m'aides à m'habiller. Je le veux bien, répondit-elle. — Cela est charmant! Tu veux tout ce qu'on veut, toi! — Dame! faut bien faire son état. — Que me donnes-tu là? Un jupon prétendu blanc, plein de crottes du haut en bas! — C'est que l'autre jour je suis revenue de chez *Nicôlet* par un mauvais temps. — Et ce caraco tout déchiré? — Je l'ai arrangé comme ça lundi dernier, en rossant un clerc de procureur qui ne vouloit pas me payer. — Et ce fichu tout sale? — C'est un vieux moine qui me l'a chiffonné. — Et cette baigneuse toute rouffie? — C'est que mon amoureux, dans un

accès de jalousie , l'avoit jettée dans le feu. — Allons , Mademoiselle , prenez vos guenilles , je n'en veux pas . . . Tiens , mon enfant , donne - moi tes meilleures nippes , je les payerai ce que tu les estimeras ; les deux louis sont pour le secret. — Voilà qui est parler ! foi d'honnête fille , *Fanchette* va vous donner ce qu'elle a de plus brillant , son ajustement du Panthéon ; tenez. — Diable ! mais ceci est élégant , un habit de bal superbe ! — Je crois bien ! ça appartenoit à une grande Dame ! C'est une belle marquise qui a porté ça. Elle en a fait présent à sa femme-de-chambre qui me l'a vendu. — Cette robe est fort belle. Quelqu'un de ma connoissance en avoit une . . . elle est fort belle. — Si belle , que je n'ose presque jamais la mettre ! d'ailleurs elle m'est trop longue , je vous la céderai au prix coûtant : quatre louis. Et par-dessus le marché vous aurez encore ce grand chapeau noir avec son panache , & puis les preuves de mon amitié , si vous voulez , parce que vous êtes bien

bien gentil. — Pour la robe & le chapeau, volontiers; bien obligé du reste.

Il me manquoit encore une chemise. Fanchette eut beaucoup de peine à me la fournir médiocrement bonne, elle eut beaucoup de peine à ne pas outrager ma timide pudeur, en me la passant. La robe qu'elle me mit ensuite m'alloit aussi-bien que si on l'eût faite pour moi. Comme cet habit vous sied, disoit Fanchette. — Parfaitement... & plus je le regarde... dis-moi donc qui te l'a vendu? — Une femme-de-chambre. — Sais-tu son nom? — Oui. Justine. — Justine! c'est Justine qui t'a vendu cet habit de bal? — Oui. Vous la connoissez Justine? — Non. Il appartenoit, dis-tu, à une marquise? — Oui. Vous la connoissez, la marquise? — Non... cet habit... en effet... sûrement... c'est lui... (1) c'est lui-même! — Vous le connoissez, l'habit? — Non.... qui m'eût dit, il

(1) Voyez, si cela vous amuse pourtant, la page 70 du Tome I.

y a un an, qu'une seconde fois je me déguiserois avec, & cela dans un lieu! ... Ce que c'est que le monde pourtant! comme on se rencontre! ... — Qu'est-ce donc que vous marmottez dans vos dents? — Je me rappelle que dans le temps je le remis à Justine qui l'auroit dû rendre à Mde. de B***; mais la friponne l'a jugé de bonne prise. Comme tout se découvre! — Parlez tout haut, mon petit cœur. — Le voilà donc, cet habit, qui sans doute a quelquefois dignement figuré parmi les plus élégans! cet habit qui parut avec honneur dans les plus brillans de nos cercles, le voilà! — Comment dites-vous! — Dans quel endroit je le trouve, & possédé par qui! ... — Plaît-il? — Quelle ignominie a souillé les jours de sa gloire si vite éclipée! ... — Parlez donc plus haut, mon chou; que je vous entende. — Etrange vicissitude des choses humaines. ... — Ha! bien ça! mais quoi que ça veut dire? — Vous, mes belles Dames, qui dormez en paix sur la foi du respect qu'on

porte à vos vertus , & dans la fécurité que vous inspire la discrete fidélité de vos domestiques ; osez donc , après un tel exemple , osez nous soutenir avec assurance que rien de ce qui vous appartient ne se verra jamais prostitué dans des lieux de honte ! — Voilà que je ne vous entends plus ! pourquoi parler si bas ! — Charmant habit que me prêta ma charmante maîtresse , habit galant dont une fois je me suis paré , qu'elle a paré plus d'une fois , pourrai - je te restituer aujourd'hui quelque foible partie de ton éclat passé ? ... — Je n'ai pu attraper que le dernier mot : mon éclat passé ? — Que de doux souvenirs tu me rends ! — Bah ! — Que de plaisirs tu me rappelles ! — Moi ? — Permits qu'un baiser.... un seul baiser....

Pourquoi pas plusieurs , interrompit-elle encore , je ne demande pas mieux , car tu es le plus joli homme que j'aie jamais vu des deux yeux. Et elle m'embrassa tendrement , à l'instant où j'allois embrasser l'habit.

Femme toute aimable , cet habit est

encore plein de toi! . . . — Tiens! il me fait des complimens! — Oui, ce corsage a conservé l’empreinte de tes charmes. . . . — Dame! c’est que j’en ai. . . . — Mon imagination s’exalte! mon sang bouillonne! . . . Quoi! rien qu’un baiser te met dans cet état-là? — Un feu dévorant me consume! . . . — Faut prendre garde à ça. — Ainsi, dit-on, brûla le vaillant Hercule, dès qu’il eut endossé la robe fatale de Déjanire.

Ça, mon petit roi, c’est peut-être beau, mais je n’y comprends rien. Au reste, c’est égal. . . — Que me voulez-vous donc? Que faites-vous, Mademoiselle? Hé! non, non, laissez-moi, je ne veux pas. . . Tiens, Fanchette, voilà les six louis que je te dois. Fais-moi le plaisir d’aller chercher un fiacre & de me l’amener; tu m’accompagneras dedans jusqu’à la porte du Luxembourg. En te quittant là, je te donnerai encore quelques petits écus pour ta course; mais dépêche-toi surtout, & garde-toi bien de dire un mot à per-

sonne. — Je vous le promets. Je vous aime , parce que vous êtes généreux , & je dis : vous avez de l'esprit , car vous me parlez , comme dans les livres , de tout plein de belles choses que je ne comprends pas. — Va , Fanchette , va vite.

Il n'y avoit pas cinq minutes qu'elle étoit partie quand j'entendis la clef tourner dans la serrure. Jugez de ma surprise & de mon effroi , lorsque la porte s'étant ouverte , je vis entrer un inconnu qui , non moins familier que s'il eût été chez lui , me dit bon jour sans me regarder , & jeta sur le lit sa canne & son chapeau. Je m'aperçus que ses jambes chancelantes le portoient de travers , qu'il faisoit fréquemment des tours sur lui-même , qu'il accrochoit les meubles & battoit les murs. Sa bouche s'ouvroit avec effort , sa langue articuloit à peine , ses dents étoient mêlées ; il prit une chaise & s'assit à côté , puis en se relevant il se fit à lui-même , après quelques juremens préparatoires , cette judicieuse

remarque : je me suis trompé. Il ajouta : Fanchette , je suis sûr que tu as été inquiète de ce que je ne suis pas revenu sse nuit avant ce matin..... t'a enragé de ça comme d'juste.... Ha ! c'est qu'y avoit z'un monde à st'hôtel d'Angueletterre... un monde ! & du beau monde , da , vante-t'en-z'en... tiens ! note voisin le pâtissier y étoit... & pis le maîte d'hôtel de ce Monsieur... tu fais ben ? ... c'aiti... c'aiti des petites gens , ça ! enfin n'y a pat u z'une querelle , juge ! ... excepté z'un qui en a tué s'un autre , mais v'la tout. au bout d'un quart-d'heure il n'en étoit pu question... Ha ! c'est z'un plaisir d'être s'en bonne société... c'est z'un plaisir à l'hôtel d'Angueletterre.... y a des personnes qui s'y ruinent... avec z'un agrément... c'est charmant d'les voir... quand on gagne surtout... j'ai gagné moi ! ... En revenant... c'n'est pas que j'ai beaucoup bu s'en revenant.... mais le vin ne valoit rien.... tous ces cabarets sont des coquins.... & pis faut tout dire , l'vin

n'est pas de garde c'tannée. . . . est-ce que j'suis gris , moi ? . . . qu'en dis-tu , Fanchette ? . . . quand un queuquez'un s'est gris , il va de côté. . . .

A ces mots il se leva pour venir droit à moi ; mais sans le vouloir il prit à gauche , & se jetta sur la croisée dont il brisa quelques vitres. Après bien des détours , il parvint pourtant jusqu'à moi , & pendant quelques secondes , il me regarda sous le nez d'un air qui m'auroit beaucoup amusé , si j'avois eu moins d'inquiétude : c'est moi , reprit-il enfin , c'est toi. . . voilà ben ta chambre , z'et ta belle robe. . . . mais j'suis gris. . . ho ! ça j'suis gris. . . . t'a les yeux noirs & j'les vois bleus ! . . . t'es blonde & tu me semble brune ! . . . t'es petite & j'te trouve grande ! . . . Ho ! ça j'suis dedans , c'est clair. . . . mais quoique ça , je te veux persuader que t'es gentille , & que j'suis ton z'amoureux.

Il s'approcha , je reculai ; il me suivit , je le repoussai ; il me retint , je fis un geste menaçant ; il me donna un

coup de poing , je lui en rendis deux ; il se jeta sur mon panache , je le saisis par les cheveux. Sa chute entraîna la mienne ; le chevalier de Faublas étendu sur le plancher , roula dans la poussière avec le vil amant d'une fille publique ! Ce qui faillit à rétablir en faveur de mon adversaire l'inégalité de cet indigne combat , c'est que je n'étois pas commodément vêtu pour faire le coup de poing. Cependant la victoire n'auroit pu long-temps balancer incertaine , parce qu'il y avoit dans notre maniere d'escrimer , cette différence toute avantageuse pour moi que , sans dire un seul mot , je tâchois de parer avant de riposter , au lieu que le vilain , jurant comme un cocher , négligeoit la parade & ne cherchoit qu'à me frapper & à me retenir : on juge donc que le plus braillard n'étoit pas le moins maltraité ; mais avant que je fusse parvenu à me dégager , les voisins accoururent au bruit qu'il faisoit. Charmés de trouver cette occasion de se débarrasser de leurs odieux loca-

taïres , ils commencerent par nous charger d'imprécations & de coups ; ensuite ils nous séparèrent , nous descendirent , & nous livrerent à la garde que l'un d'entr'eux avoit été chercher.

Deux soldats mirent les menottes à mon camarade , deux soldats me donnerent la main , le peuple me hua , les enfans me suivirent. Au bout de la rue , je passai triomphante au milieu des *lurons* , qui n'attendoient pas , sous ces pompeux habits & dans cette honorable cortége , leur prétendue religieuse en homme travestie. Mais combien de rues nous courûmes à pied ! que de boue , en chemin ramassée , souilla l'habit charmant auquel j'avois espéré pouvoir rendre sa splendeur première ! que de grossiers propos j'entendis sur ma route ! avec quelle brutalité me traînerent mes incivils conducteurs ! Ha ! pauvres filles , Dieu vous préserve de la garde de Paris !

Dieu vous préserve aussi du commissaire ! Un juge de paix trancher du magistrat ! se donner les airs de con-

damner sans entendre ! . . . Un pesant caporal conta le fait qu'il ignoroit , ses soldats attesterent ce qu'ils n'avoient point vu , plusieurs témoins crièrent que j'étois femme publique & que je rossois mes amis ; le cleric expéditif , comprenant peu de chose mais écrivant tout , ferma le procès-verbal avant même qu'on eût daigné s'informer si nous n'avions pas quelques moyens de défense ; & tout-à-coup du tribunal despotique de l'orgueilleux bourgeois émana cet arrêt sans appel : le garnement à l'hôtel de la Force ! la fille , à Saint-Martin !

A Saint-Martin ! Il est donc vrai que j'y fus conduit ! Il est donc vrai que de tous les adolescens le plus précocce , celui qui plusieurs fois en certains cas s'étoit montré si supérieur à tant d'hommes faits , celui dont les succès galans occupoient encore la capitale étonnée , le chevalier de Faublas enfin , proclamé fille par un jugement public , se vit enfermé dans une succursale de l'hôpital , pour y attendre

apparemment le grand jour où le chef de la police le feroit, avec cent compagnes prostituées, transférer à la métropole.

Aussi pourquoi m'étois-je laissé traîner dans cette affreuse prison ? Pourquoi ! l'aveu de mon sexe chez ce commissaire ne m'eût-il pas attiré une foule de questions, auxquelles je me ferois vu très-embarrassé de répondre ? dans tous les cas, ce moyen extrême ne me restoit-il pas toujours ? & ne devois-je point me flatter que mille autres presque aussi faciles m'épargneroient le danger de celui-là ? Avec de l'adresse & de l'or je forcerois les portes de Saint - Martin, plus aisément que celles de la Bastille ? mais je devois sur-tout me hâter ! un instant pouvoit me perdre ! Dans le fauxbourg Saint-Marceau, devenu pour la seconde fois le théâtre de ma gloire & de mes infortunes, mille accidens pouvoient découvrir les traces, que le chevalier de Faublas venoit de laisser sur son passage. Allons, vite, appellons à mon

secours quelques amis. . . . des amis, je n'ai plus à Paris que des connoissances. . . . Rosambert. . . . il m'a fait un vilain tour, Rosambert ! & puis il est loin. Derneval est plus loin encore. . . Mde. de B*** n'est peut-être pas arrivée. . . . D'ailleurs comment lui donner de mes nouvelles sans la compromettre ? . . . Mais mon amie, mon amante, ma femme ? . . . c'est à elle ! hé ! oui, c'est à elle qu'il faut mander ! . . . non. Duportail est là qui sans doute a les yeux ouverts. Il peut intercepter les dépêches, & m'enlever encore. . . . Non ! je ne veux pas d'un moyen qui m'expose à me priver de ma Sophie. . . . Reste le vicomte de Valbrun. Ce n'est pas à sa petite maison qu'il faut envoyer ; je ne sais où est son hôtel ; le commissionnaire s'informerá ; écrivons au vicomte.

Ce que je vous dis là, en trente lignes, ma belle Dame, j'aurois pu tout comme un autre le délayer en trente pages, puisque ce fut le résultat de deux heures de réflexions ; mais parce

que je me suis ennuyé, faut-il que je vous ennuie ? Je n'ignore pas qu'en littérature ou en librairie, ce qui est assez souvent la même chose, l'usage presque général est de barbouiller beaucoup de papier dans l'unique vue de multiplier les feuilles; mais ce calcul purement mercantile est trop au-dessous d'un homme de ma qualité. Un *noble littérateur* calculeroit comme un bel esprit roturier ! Cela seroit sans exemple (1).

Mais revenons à Saint-Martin ; il y avoit donc à peu-près deux heures que j'y réfléchissois sur ma situation difficile, dont j'allois informer le vicomte, quand on appela Fanchette. Saïsi d'effroi, je ne me décidai qu'avec peine à gagner le premier guichet. Là, je vis une élégante qui m'ayant jeté deux ou trois coups d'œil dédaigneux, m'ordonna, d'un ton sec, de la suivre. Les portes de la prison s'ouvrirent, ma fiere protectrice monta gravement dans sa

(1) On soupçonne qu'il regne un peu d'ironie dans tout ce morceau, *Note de l'éditeur.*

voiture, & d'un signe de tête m'annonça que j'y pouvois prendre place sur le devant. J'obéis, nous partîmes ; alors m'adressant à l'inconnue : Madame, que de remerciemens ? Vous ne m'en devez pas , interrompit-elle , il est vrai que je vous ai tirée de ce bel endroit où vous n'étiez pas trop déplacée , je pense ; mais ce n'a pas été pour vous obliger personnellement , je vous assure. — Cependant, Madame. . . . — Cependant, Mademoiselle, je vous prie de me croire. — Pourquoi refuseriez-vous le juste hommage ? . . . — Bon Dieu ! cela fait des phrases ! je ne les aime pas , Mademoiselle. Ne causons pas ensemble , je vous en prie.

Il y eut un moment de silence , pendant lequel je me demandai tout bas quelle étoit cette incivile libératrice , qui me rendoit un si grand service & me traitoit si mal , où m'engageroit cette nouvelle aventure , & ce que j'allois devenir.

La belle Dame qui m'avoit ordonné de me taire , m'ordonna bientôt de

parler : savez-vous lire ? me demanda-t-elle. — Un peu , Madame. — Et écrire aussi ! — Tout de même. — Vous coiffez ? — Les femmes ? — Hé ! mais sans doute. — Assez passablement , Madame. Est-ce là tout ce que ? ... — En voilà assez , Mademoiselle , vous oubliez qu'il ne vous appartient pas de me questionner.

Bientôt la voiture s'arrêta devant un très-bel hôtel ; l'inconnue me fit entrer dans un superbe appartement où je trouvai M. de Valbrun. Bon jour , mon cher Faublas , me dit-il en m'embrassant , n'êtes-vous pas content du zèle que Mde. la baronne de Fonrose a mis à vous servir. Ha ! je l'ai bien inquiété , votre cher Faublas , s'écria-t-elle en riant , demandez-lui ce qu'il en pense , demandez - lui si je n'ai pas déjà commencé la vengeance de mon sexe. Allons , gentil chevalier , ajouta-t-elle , point de rancune , ne voyez en moi qu'une fée secourable qui vient de vous enlever à des enchanteurs , & pour me prouver votre reconnoissance ,

venez respectueusement me baiser la main. J'obéis à la baronne en la remerciant, & puis m'adressant au vicomte : M. de Valbrun, partons. — Pour aller où ? — Voir Sophie. — Sophie est-elle à Paris ? — Dans ce faubourg même, au couvent de *** rue ***. — Tant mieux ; mais pour un instant modérez votre impatience, écoutez-moi : je dois vous dire ce que j'ai fait, & prendre avec vous des mesures pour ce qui me reste à faire. — Vous devez, M. le vicomte ! moi, j'aurois dû commencer par vous assurer de toute ma reconnaissance. — Etes-vous jaloux de me la prouver ? — N'en doutez pas. — Hé bien, faites-moi le plaisir de m'entendre. — De tout mon cœur, mais partons. — Quelle pétulance ! de grâce, écoutez-moi. — Ma Sophie. — Nous en parlerons tout-à-l'heure. Chevalier, au milieu de la nuit dernière, je suis revenu à ma petite maison, comme je vous l'avois promis. Justine, en me racontant ce qui s'étoit passé, m'a donné de grandes inquiétudes pour vous.

Ne sachant ce que vous alliez devenir, & voulant demeurer à portée de vous donner quelques secours si l'occasion s'en présentoit, j'ai pris le parti de rester avec Justine. Cette petite, qui paroît vous aimer beaucoup, étoit continuellement à la fenêtre de la rue. Deux fois dans la matinée elle a cru vous voir sous deux habits différens. Il y a deux heures, enfin, elle m'a crié que la garde vous emmenoit; qu'elle vous reconnoissoit d'autant mieux sous votre nouveau travestissement, que la robe dont vous étiez vêtu avoit très-certainement appartenu jadis à Mde. la marquise de B***. Aussitôt s'est mêlé dans la cohue qui vous suivoit un fidelle émissaire chargé de revenir le plutôt possible m'apprendre ce que vous seriez devenu. A son retour, je n'ai pas été moins enchanté que surpris de savoir qu'un jugement *ténébreux* venoit d'envoyer la prétendue Fanchette à Saint - Martin. Aussitôt j'ai volé chez Mde. de Fonrose.... moi d'abord, interrompit-elle, je ne pou-

vois que m'intéresser beaucoup au sort d'un jeune homme tel que vous. J'ai couru sur le champ vous réclamer à l'hôtel de la police, & vous savez quel prompt usage j'ai fait du mandat qui ordonnoit votre liberté. — Madame, recevez tous mes remerciemens. . . . M. de Faublas, reprit le vicomte, écoutez-moi jusqu'à la fin. — Sophie m'attend. — Bientôt nous parlerons d'elle, écoutez-moi jusqu'à la fin. Pendant que Mde. la baronne alloit à la police, je retournois au fauxbourg Saint-Marceau, pour y prendre des informations : il n'y est plus question de Dorothée, on ne parle partout que du chevalier de Faublas. — Comment ! déjà ! — Pouvez-vous en être étonné ? la déclaration de je ne fais quelle sœur Ursule, qui a, dit-elle, été maltraitée par les ravisseurs de la religieuse, ne prouvoit rien contre vous ; mais ce qui a tout découvert, c'est la plainte qu'a rendue certain M. de Flourvac, qui dit avoir été attaqué dans l'enclos des *Magnétiseurs*, par un jeune homme

qui se fauvoit en chemise, & l'épée à la main ; c'est la résistance qu'a faite aux officiers de la police, Mde. Le Blanc, qui a mieux aimé laisser enfoncer la porte de son appartement que de l'ouvrir ; c'est enfin la déposition que s'est vue forcée de faire la vraie Fanchette, qui revenue dans son taudis, y a été *interrogée sur faits & articles*. Le concours de tant d'événemens extraordinaires vous a trahi, les plus étonnantes aventures ont été mises sur le compte du plus étonnant jeune homme. Dans deux heures, peut-être, on ira vous chercher à Saint-Martin pour vous transférer à la Bastille. Madame sera sans doute inquiétée ; mais elle est bien avec le ministre. Qu'on ne vous trouve pas, je suis tranquille sur tout le reste. Les amis du comte de la G***, que l'un de vos seconds a tué, sollicitoit vivement sa vengeance ; mais j'ai des amis aussi, je jouis de quelque crédit, nous pourrions assoupir cette affaire. En attendant..... — En attendant, je veux

voir ma Sophie, duffe-je me perdre!
— Vous vous perdriez fans la voir.
— Sans la voir ! — Si vous osez faire
un pas dehors, vous êtes arrêté. Il
ne faut pas douter que tout ce que
la police a de plus vigilans fuppôts
ne foit aujourd'hui fur pied : de grâce ,
attendez quelques jours. — Quelques
jours, les jours font des fiecles ! — Les
trouveriez vous moins longs dans une
prifon d'Etat, & lorsqu'on vous auroit
enlevé jufqu'à l'efpérance de revoir
votre maîtrefle ? — Elle eft ma femme,
M. le vicomte. La baronne nous inter-
rompit : Chevalier, fi tout ce qu'on
dit d'elle, eft vrai, je vous en féli-
cite. — Très-vrai, Madame, on cher-
cheroit long-temps, avant d'en trou-
ver une qui méritât d'être adorée comme
elle ! . . . — Je vous crois. — Une qui
fût plus digne de la tendrefle & des
refpects de fon heureux époux ! . . .
Chevalier, reprit le vicomte, per-
mettez... — Une qui... — De grâce
le temps eft cher, prenons un parti.
Promettez-moi de ne pas vous exposer,

— Hélas ! je ne la verrai donc pas aujourd'hui ! Songez que votre affaire peut maintenant s'arranger ; mais que si vous étiez une fois prisonnier , je ne répondrais plus de rien. Chevalier , vous réfléchissez ; hé bien ? — Vicomte , vous me voyez pénétré de reconnoissance ; dans un temps plus heureux je n'en aurai pas moins , & je saurai l'exprimer mieux , c'est dès-à-jour'd'hui vous en donner une preuve que de me rendre à vos conseils : M. de Valbrun , réglez ma conduite & j'obéirai. — Chevalier , je ne puis maintenant vous offrir un asile chez moi , parce qu'on viendra sûrement vous y chercher. Pourquoi Monsieur ne resteroit-il pas ici ? dit aussitôt la baronne. — Parce qu'il n'y seroit gueres plus en sureté , Madame. — Vous croyez , vicomte ? — Mais , je vous le demande à vous-même , qu'en pensez-vous ? — Moi , je ne vois pas trop. . . . — Quoi , Madame , après la démarche que vous venez de faire ! — Ho ! mais vicomte. . . Vous m'étonnez , Madame , répliqua-

t-il encore avec un peu d'humeur; au reste, si vous voulez absolument garder le chevalier, je ne m'y opposerai dans ce moment-ci que par intérêt pour lui; vous savez que je ne suis point jaloux. J'aime cependant, lui répondit-elle, le petit ton piqué dont vous le dites, il prouve que vous avez pour moi plus d'attachement que vous n'en voudriez laisser paroître. Messieurs, ajouta-t-elle, il est tard, commençons par faire habiller & coiffer cette pauvre Fanchette, dont la parure est dans un grand désordre. Ensuite nous passerons dans la salle à manger, où nous ne resterons pas long-temps, & pendant le dîner, chacun de nous trois voudra bien rêver aux moyens de sauver cet aimable cavalier, l'ami de toutes les femmes, & l'amant de la sienne.

Au premier coup de sonnette, vint une femme-de-chambre qu'on renvoya dès que je fus coiffé. La baronne alors, aidée du vicomte de Valbrun, qui ne nous quittoit pas, voulut bien me

p
c
b
to
m
vi
al
ne
m
ter
le
Le
cet
plic
en
cett
app
tois
dîne
Je
fille
conv
les
vicon
Feme
pagni

passer elle-même un de ses plus jolis caracos , auquel il fallut sacrifier l'*habit de bal* à jamais flétri. Quand ma toilette fut achevée , Mde. de Fonrose me présenta sa main , dont s'empara le vicomte plus prompt que moi ; nous allâmes nous mettre à table. La baronne qui n'étoit sortie de son recueillement profond que pour me fixer de temps en temps , la baronne rompit le silence par un grand éclat de rire. Le vicomte lui demanda la cause de cette gaieté subite. Je vais vous l'expliquer dans le salon , répondit-elle , en se levant. Je fus presque affligé de cette brusque incartade ; car au vif appétit qui me restoit encore , je sentois que j'aurois fort bien achevé mon dîner.

Je viens de trouver pour cette jeune fille , nous dit-elle , une place qui lui convient merveilleusement de toutes les manieres. Une place , s'écria le vicomte ! — Une place , oui , Factotum Femelle , elle sera Demoiselle de compagnie , secrétaire & lectrice chez

Mde. de Lignolle. — La petite comtesse ? — Oui. — Une Demoiselle de compagnie à la petite comtesse ! On en rira. — Qu'importe ? vicomte, elle en veut une ; celle que je vais lui donner en vaut bien une autre, je crois. — Mais à cause de M. de Lignolle. . . . — M. de Lignolle ! M. de Lignolle est un fort vilain homme à qui j'en veux depuis long - temps. Une de mes intimes amies lui reproche des torts. . . . de ces torts qu'une femme ne pardonne point. Mlle. Duportail, ajouta la baronne en se tournant vers moi, je vous recommande la petite comtesse, elle est jeune & jolie, un peu étourdie, très-vive, impérieuse à l'excès, capricieuse aussi ; je lui connois une fantaisie qu'elle affectionne : souvent il lui arrive de vouloir être prude pendant un quart-d'heure. Alors jouant la profonde ignorance de la vierge la plus inepte, elle se refuse aux plaisanteries les plus ordinaires, & l'instant d'après vous l'entendez vous tenir, d'un air très-indifférent, un propos

propos très-lestes. Au reste, elle a des travers qui la perdront si elle n'y prend garde. A son âge elle fuit le monde : personne ne la rencontre nulle part, & peu de gens ont le bonheur de la trouver chez elle. Je crois bien que son vilain mari n'est pas fâché de cette économique retraite ; mais ce n'est pas lui qui l'exige, car c'est elle qui commande. M. de Faublas, je vous charge de former cette enfant ; songez que c'est un effet qu'il faut mettre dans la société. — Ha ! ma Sophie ! Mde. la baronne, ma Sophie ! — Oui, oui, votre Sophie ! fripon non moins fortuné, que dangereux, si le bruit public ne m'a pas trompé sur votre caractère & sur vos talens, Sophie, puisqu'elle est absente, ne sauvera pas la comtesse. Je ne vous dirai que deux mots de son sot époux. C'est un homme épais, mal-fait dans sa grande taille, & dont la grosse figure fut peut-être belle dans son temps, mais n'eut jamais d'expression. On assure que plusieurs femmes ont tenté de lui plaire ; mais on

n'en peut citer une qu'il ait aimée. Ce Monsieur a consacré sa vie aux muses; il est du nombre de ces petits beaux esprits de qualité dont Paris fourmille, de ces nobles littérateurs qui croient aller au temple de mémoire par des quatrains périodiquement imprimés dans les papiers publics. Il raffollera de vous, si vous prenez la peine de déclamer contre la philosophie moderne & de deviner des énigmes. Voilà, Madame, dit M. de Valbrun, un portrait fait de main de maître, je reconnois le pinceau d'une femme offensée. Vicomte, répondit-elle, je ne vous ai pas dit que ce fût moi qui eusse à se plaindre de lui. Maintenant, je le jurerois, repliqua-t-il, mais aussi de quoi vous avisez-vous ?

Je les interrompis tous deux pour leur faire cette observation : au lieu d'être femme chez la comtesse, ne puis-je pas être femme ailleurs ? Seroit-il impossible qu'avec ces habits je pénétrasse dans le couvent de ma Sophie ? aujourd'hui, répondit le vicomte, le

péril seroit extrême ! & puis le moyen de rester ? La baronne l'interrompit : attendez , car je m'intéresse à sa jeune femme. Chevalier , vous me donnez l'idée d'un projet dont le succès est infaillible. Demain , oui demain , je vous le promets , j'irai moi-même au couvent de Sophie , m'informer s'il n'y auroit pas une chambre.... — Pour une jeune veuve de vos amies que vous vous chargeriez d'amener après-demain Mde. la baronne ? — Après-demain , non. Mais à la fin de la semaine. — O ! ma Sophie ! Ne sautez donc pas ! me dit Mde. de Fonrose , vous allez vous décoiffer. Elle ajouta : j'admire ce stratagème autant que je l'approuve , on ne croira jamais que ce fût un mari qui s'en avisât. Madame , dit le vicomte , nous pouvons partir , il fait nuit ; mais croyez-vous que Mde. de Lignolle prenne sa Demoiselle de compagnie , dès ce soir ? — Oui , Monsieur , j'en fais mon affaire. — Et M. de Lignolle ne s'opposera point à cette fantaisie de sa femme ? — Vous savez

bien que Monsieur n'a pas de volonté quand Madame parle, vous savez bien que quand la comtesse a prononcé le fatal *je veux*, il faut que le comte veuille. Partons, chevalier, ajouta-t-elle, vous vous nommerez Mlle. de Brumont.

Nous descendîmes ; comme je montois dans la voiture, je vis qu'on plaçoit une malle derriere : elle renferme votre trousseau, me dit la baronne. Je priai le vicomte de me venir voir chez Mde. de Lignolle le lendemain ; il me promit qu'il s'y rendroit à l'entrée de la nuit pour m'informer de ce que Mde. de Fonrose auroit fait. Alors je me penchai à son oreille, pour lui faire cette confidence : je crois Mde. de B*** revenue chez elle. . . . Justine ne pourroit-elle pas lui faire passer de mes nouvelles & me donner des siennes ? Soit, je l'en chargerai. C'est-à-dire que Mde. de B*** vous intéresse encore ? — Non, de la maniere dont vous l'entendez ; non, parole d'honneur ; mais je suis très - impatient de

savoir comment le marquis l'aura reçue. Je m'arrangerai de maniere à pouvoir vous le dire demain.

M. de Valbrun , quoiqu'il prétendit n'être pas jaloux , ne nous quitta qu'à la porte de l'hôtel du comte.

M. de Lignolle étoit chez Madame quand on nous annonça. La baronne en me présentant à la comtesse , lui dit : je vous amene cette jeune personne , en qui vous trouverez toutes les qualités nécessaires aux fonctions de la triple charge dont vous l'honorerez. Elle lit , écrit , & caute bien. On la loue d'avoir fait d'excellentes études , mais c'est-là son moindre mérite. Je lui connois des inclinations honnêtes , des goûts tout-à-fait louables , & surtout des talens solides qu'on a rarement dans un âge encore si tendre , & avec une aussi jolie figure Ne croyez pas que j'exagere , comtesse , bientôt vous deviendrez l'intime amie de votre aimable lectrice , & vous découvrirez en elle un vrai trésor de l'acquisition duquel vous me remercirez. Je vous

en remercie d'avance , répondit la comtesse , sur votre recommandation je n'hésite pas. Plusieurs de mes amies voudroient bien avoir des Demoiselles de compagnie comme celle-là , reprit la baronne ; mais j'ai senti que je vous devois la préférence ; & puis il faut tout dire , c'est un présent que j'ai voulu faire à M. de Lignolle.

La comtesse renouvela ses remerciemens à la baronne , & lui dit que dès ce soir. dès ce soir , interrompit le comte , attendez donc. — Monsieur , je n'attends pas. — Mais. — Point de mais , Monsieur. Il y a trois jours que je demande une Demoiselle de compagnie , & s'il falloit que j'attendisse encore , je tomberoïis malade. — Si dans le monde on trouve ridicule. — Que m'importe , Monsieur ? — On vous blâmera , Madame , car. — Je savois bien qu'il nous arriveroit encore un de ces *car* dont vous me fatiguez sans cesse , & qui me sont insupportables , sur-tout quand vous me contrariez. Monsieur , dès ce soir ,

Mademoiselle. . . . — Mais, Madame, je vous observe. . . — Ho! que je suis malheureuse! — Je vous observe que si. . . .

La comtesse irritée prit une attitude fiere, regarda M. de Lignolle avec majesté & du ton le plus impérieux, lui dit : je le veux. Puisque vous le prenez ainsi, Madame, répondit le comte, il faut bien que cela soit; que ne vous expliquiez-vous tout d'un coup? M^{de}. la baronne permettra seulement que j'examine un peu sa protégée, car souvent on parle de bonnes études, & Dieu fait ce qu'on entend par là. J'en ai vu de ces petits Messieurs qu'on me vantoit comme des prodiges! ils avoient remporté tous les prix de l'université, & ne savoient seulement pas trouver le mot d'une énigme. Jugez donc ce que c'eût été, si on les avoit priés d'en faire une! . . . Mademoiselle, je ne doute pas que vous ne soyez plus instruite, car. . . votre figure. . . vos manieres. . . comment vous nommez-vous, Mademoiselle?

— De Brumont, Monsieur. — Vous n'êtes pas philosophe, j'espère ? — Non, Monsieur, je suis honnête fille. — Belle réponse, Mademoiselle, superbe ! superbe ! ha, c'est que si vous aviez été une fille philosophique, nous n'aurions pas pu demeurer ensemble, nous n'aurions pas pu, Mademoiselle, vous êtes de bonne famille apparemment ? — Monsieur, je suis noble. — Bon ! encore cela ! bon. Tenez, je suis observateur, & j'ai remarqué que dans la noblesse il y avoit en général des inclinations plus distinguées, des talens plus recommandables.... — Oui, Monsieur le comte, & une *sensibilité* plus exquise, & des mœurs moins corrompues. — Vous raisonnez très-bien, Mademoiselle, je vois que nous sympathiserons merveilleusement. Je vous avouerai que vous êtes arrivée ici dans un moment précieux ; quand on vous a annoncée, je limois le dernier vers d'une charade.... Ho ! c'est que c'est une vraie charade celle-là ! allez ! je vous certifie qu'on n'en lit pas sou-

vent de meilleures dans le *Mercur*.
Mademoiselle, jusqu'à présent je suis
infiniment content de vous; mais per-
mettez que je voie jusqu'à la fin. Ecou-
tez, je vous prie, ma charade, & cher-
chez le mot :

Mon premier qu'anime le vent
A la chasse se voit souvent ;
Mon second en tout temps est propre.
Et mon tout est toujours mal-propre.

Devinez, Mademoiselle, devinez.

Pendant que M. de Lignolle, tout
droit planté vis - à - vis de moi, se frot-
toit les mains d'un air de satisfaction,
la baronne & la comtesse parloient
modes nouvelles; & moi, le corps
immobile, le regard fixe, la tête un
peu renversée, je cherchois au plafond
le mot de l'inimitable charade: mon
premier... est - ce bien cela? ...
oui... cependant... si fait... mais
non. Se voit! on auroit mis s'entend.
Non pas, répondit vivement le comte,
je m'en suis bien gardé. L'oreille,
Mademoiselle, l'oreille! *s'entend sou-*
vent, quelle cacophonie cela eut fait!

& voilà justement à quoi ne prennent jamais garde vos rimeurs à la toise, qui ne se doutent pas de l'harmonie. *S'entend souvent* auroit déchiré le timpan, au lieu qu'à *la chasse* se produit un petit sifflement qui ne ressemble pas mal au bruit du cor.... d'un cor dans le lointain.... d'un cor mourant. — Oui, M. le comte. — Hé bien, Mademoiselle, le mot de mon premier ? — Est cor, Monsieur. — Justement ! cor ! cor ! n'est-il pas vrai que la définition.... — paroîtra fort ingénieuse, Monsieur. — *Qu'anime le vent*, comment trouvez-vous ? — Joli, Monsieur, parfaitement joli. — Et juste ? — Juste ? très-juste ! en effet, le souffle est l'ame de cet instrument, & qu'est-ce qu'un cor sans ame ? — Charmant calembourg, Mademoiselle, charmant celui-là ? — Voyons, M. le comte, le second membre de la charade. — Le second membre me paroît trivial, j'appelle cela le second chant. — Chant est effectivement plus noble, M. le comte : *mon second en tout temps est*

propre, & mon tout est toujours mal-propre.

Tandis que j'épuisais toute ma sagacité dans l'inutile recherche du mot désiré, Mde. de Fonrose me lançoit quelques regards à la dérobée ; & M. de Lignolle , tantôt marchant à grands pas , tantôt s'arrêtant devant moi pour mieux jouir de mon incertitude & de mes efforts , M. de Lignolle de temps en temps s'écrioit : comme elle cherche ! comme elle cherche ! Ha , Messieurs du Caveau , nous verrons , nous verrons si vous devinez facilement celle-là. — Je vous avoue , Monsieur , que mon tout & le second chant m'embarraissent. . . . *& mon tout est toujours mal-propre* , toujours ? — Oui toujours ; en-dedans , bien attendu , parce que l'encre. . . .

Sa réflexion fut un trait de lumière : M. le comte , je le tiens. — Bon ? — C'est cornet , M. le comte. Elle l'a ma foi devinée , s'écria-t-il. Preuve qu'elle est bien faite , la charade ! Ha ! baronne , vous avez raison , c'est une

fille vraiment étonnante ! Monsieur ,
 je suis fort aise , répliqua Mde. de
 Fonrose , que vous la trouviez telle ;
 mais c'est surtout aux yeux de la com-
 tesse que je veux qu'elle se montre
 ainsi. D'honneur , répéta-t-il , une fille
 étonnante ! elle vient de deviner ma
 plus belle charade. Une charade
 dont le plan seul m'a coûté cinq jours
 de méditation ! . . . Une charade dont
 j'ai travaillé le style pendant neuf
 jours & demi. . . . Enfin j'ai changé
 dix-huit fois le premier vers. . . Oui ,
 dix-huit fois. Je faisois des variantes
 en dormant. — Comme Voltaire , M.
 le comte. — Ha ! Mademoiselle , Vol-
 taire n'a jamais fait de charades , &
 puis c'étoit un philosophe. Revenons à
 mon ouvrage , comment le trouvez-
 vous ? — Très-saillant , Monsieur. —
 Là , vraiment ? — Un chef - d'œuvre
 dans ce genre - là ! — Quoi ! sans compli-
 ment ? — Sans compliment. — Il est vrai
 que le second chant m'a donné bien
 de la peine. — Je le crois. — Ho ! bien
 de la peine ! ce petit mot net n'étoit pas
 facile

facile à définir : *mon second en tout temps est propre.* — Assurément , ce qui est net est propre. — *Et mon tout est toujours mal-propre.* Cette opposition , mademoiselle , heim ! que vous en semble ? — Je trouve l'antithèse. . . — Plaît-il ? — Je trouve l'antithèse... — C'est donc une antithèse , cela ? — Oui , Monsieur. — Ha ! c'est une antithèse ! je savois bien que je faisois des antithèses , moi ! . . je n'ai pourtant pas achevé ma rhétorique ; mais voilà de ces choses que certaines gens n'ont pas besoin d'apprendre. C'est la nature qui donne des antitheses... Mesdames , cela s'appelle une antithèse.

Point du tout , Monsieur , lui répondit la comtesse , entierement occupée de ce que lui disoit la baronne , cela s'appelle des bêtises. — Comment , Madame , des bêtises ? — Oui , Monsieur , ces petits coussins que nous mettons sur nos hanches pour relever & faire bouffer nos jupons , s'appellent des bêtises. Ha ! Madame , s'écria-t-il , quelle réponse ! il revint à moi : tenez ,

Mlle. de Brumont, je ne dis pas cela pour vous, car d'honneur vous m'étonnez; mais les femmes sont bien petites avec leurs chiffons. Quand vous aurez gagné la confiance de la comtesse, ajouta-t-il tout bas, tâchez de lui donner des goûts solides, chargez-vous de son instruction, enseignez-lui le grand art des charades & des antitheses.... — Ha! laissez-moi faire, M. le comte, que j'aie seulement le bonheur de lui plaire.... — Vous lui plairez! — Croyez-vous? — Vous lui plairez, j'en suis sûr. — Hé bien, je lui apprendrai beaucoup de choses dont elle ne se doute pas, je vous en donne ma parole. — Vous me rendrez, Mademoiselle, un véritable service, dont je serai très-reconnoissant. — Vous avez trop de bonté, Monsieur, un autre vous remercieroit, & moi je suis tentée de vous en vouloir. Ailleurs j'ai quelquefois occupé la place que vous m'invitez à prendre chez vous, & jamais mari n'eut besoin de m'exciter à remplir auprès de sa femme des devoirs

que je ne m'imposerois point, si l'exercice m'en paroïssoit désagréable. Mes soins pour Mde. la comtesse, seront quant à vous, toujours déintéressés je vous jure. — Pardon, Mademoiselle, je n'avois pas l'intention de vous mortifier, car déjà vous m'inspirez beaucoup d'estime. Tous vos discours sont ceux d'une fille aimable, savante & point philosophe. — M. le comte, revenons à votre charade; elles sont bien riches, ces deux rimes *propre & mal-propre*. — N'est-ce pas? — Et j'admire encore l'heureux choix des mots, la finesse des définitions..... Monsieur, dites-moi donc comment vous faites? — Volontiers, Mademoiselle, parce que j'aime à raisonner poésie avec quelqu'un qui s'y connoît. Il y a des gens qui, profondément recueillis, tirent à la fois de leur tête la mesure, le repos, la rime & le sens; ils font tout d'un seul jet; leurs vers sont finis quand ils les écrivent. Cette méthode ne vaut rien, Mademoiselle, on se fatigue beaucoup en composant ainsi; & quoi-

qu'on puisse faire , des vers fabriqués de la sorte sentent toujours le travail ; c'est là le grand défaut de nos meilleurs poètes. Moi , d'abord je me suis imposé la loi de ne jamais faire d'alexandrins. Par-là j'évite la regle des repos qui est très-gênante , & qui ne vaut pas la peine qu'on se donne. Mes plus longs vers son de huit syllabes ; pour la mesure je compte sur mes doigts ; la rime je la prends dans le dictionnaire de Richelet ; & la raison , je l'attends pendant quinze jours s'il le faut : aussi mes vers sont très-faciles. — Et vos charades ont le mérite d'être faites en bouts - rimés. — Justement , chaque poète a son faire & voilà le mien. — Vous ne me disiez pas cela ? — Diantre ! c'est mon secret ! — Il est mal gardé , M. le comte , presque tous les beaux esprits du jour le possèdent. Lisez la foule de leurs opuscules que chaque semaine voit naître & mourir , sous le titre orgueilleusement modeste de *mes fantaisies* , *mes souvenirs* , *mes essais* , *mes délassemens* , *mes caprices* ,

mes loisirs, &c. lisez les petites *chansons de société*, dont ils régaler leurs amis aux bons jours de fête, & qu'ensuite ils adressent à la postérité dans ces almanachs prétendus poétiques qu'on achete au jour de l'an, pour les oublier avant la mi-Janvier. Lisez les ariettes de nos grands opéras comiques, de nos petits opéras lamentables; lisez les doux madrigaux de nos comédies à la mode; lisez nos odes *germaniques*, nos épouvantables tragédies; lisez, M. le comte, vous verrez que tout cela se fait à-peu-près à votre manière, & que la poésie moderne a sur l'autre l'avantage d'être toute en bouts-rimés.

Je vis qu'il prenoit un air sérieux, & je lui rendis sa belle humeur en l'accablant d'éloges. Là, sérieusement, reprit-il bientôt, ma charade vous a séduite? — Très-sérieusement. — Vous en êtes enchantée? — Ravie! — Vous n'y trouvez rien à changer? — Rien du tout. — Cependant ne vous gênez pas; si vous avez quelques observations?... — Aucune. — Je n'y mets

pas de prétention d'abord. — Je le vois bien. — Ainsi vous estimez ?... — Que cet ouvrage est accompli, M. le comte. — Hé bien, à vous parler franchement, c'est aussi mon avis, & je crois que sans se compromettre on peut signer cela. — Assurément & comptez, Monsieur, sur la reconnaissance publique.

Il prit une plume & sous le mot *mal-propre* il écrivit : par M. Jean-Baptiste-Emmanuel-Frédéric-Louis-Christophe-Joseph, comte de Lignolle, seigneur des *** & du *** & de ***, lieutenant-colonel du régiment de ***, en garnison à ***, chevalier de l'ordre royal & militaire de Saint-Louis, à Paris, rue ***, hôtel de ***.

Quoi ! Monsieur, vos noms, vos titres & votre demeure ! — Mademoiselle, c'est l'usage..... là!..... vous lirez cela dans le *Mercur*e de la semaine prochaine.

Le comte enivré de mon approbation alla dire à la baronne qu'elle verroit bientôt quelque chose de sa façon

dans les papiers publics ; ensuite il s'adressa à la comtesse : Madame, vous pouvez prendre Mlle. de Brumont, je vous certifie, moi, que vous en ferez très-satisfaite ; je vous la donne pour une fille rare dont on ne connoît pas tout le mérite. Ha ! vous pouvez la prendre, vous le pouvez ! Monsieur, répondit la comtesse, je suis fort aise que vous soyiez de mon avis ; mais déjà c'étoit une affaire arrangée.

M. de Lignolle revint à moi & me tirant un peu à l'écart, il me dit bien bas : Mlle. de Brumont, j'ai une grâce à vous demander. — Monsieur, parlez. — Je ne puis douter que vous n'ayez de bonnes mœurs, puisque vous êtes noble & ennemie des philosophes ; mais tous les jours une jeune fille, quoiqu'elle soit sage, entend conter des aventures galantes & les répète. — Fi donc, Monsieur. — Bon ! vous me comprenez : je desirerai que vous n'ayez jamais de ces sortes de conversations avec la comtesse. — Cela n'est pas facile, Monsieur, car les jeunes fem-

mes. . . . — Oui ! aiment en général à causer de mille fadaïses qui leur gâtent l'esprit , qui leur donnent une idée fausse du monde ! & je vous supplie d'éviter cela , tant que vous le pourrez. — Monsieur , je suis franche , je ne puis vous répondre. . . . — Ha ! tâchez ; j'ai de bonnes raisons pour vous en prier. — Je le crois , Monsieur , — D'ailleurs , vous n'aurez pas infiniment de peine , la comtesse est sur cela d'une grande réserve. — Je n'en suis pas fâchée. — Et puis ses lectures sont choisies. Elles a de bons livres , bien moraux , qui n'amuse pas beaucoup , mais qui instruisent , Point de romans , par exemple , point de romans ! car dans tous ces maudits ouvrages il y a de l'amour. — Oui , ces Messieurs nous affomment ! c'est une chose bien désagréable ! — Mademoiselle , chez moi pas plus d'amour que de philosophie , car tenez ; la philosophie & l'amour. . . .

La baronne qui se levoit pour s'en aller , interrompit le comte , & me fit perdre le très-beau parallele que j'allois

entendre. Mademoiselle, me dit Mde. de Fonrose, d'un ton protecteur, je vous laisse une maison fort agréable, où tous les plaisirs vous attendent. Songez qu'à compter de ce moment-ci vous appartenez à Mde. la comtesse; qu'il s'agit non-seulement d'exécuter ses volontés, mais encore de prévenir ses desirs; & qu'enfin, dussiez vous même en certains points désobliger Monsieur, votre premier devoir est de plaire à Madame. Je crois que ce ne sera pour vous une chose ni désagréable ni difficile; il y va de votre honneur de justifier l'opinion très-avantageuse que j'ai conçue de vous: efforcez-vous donc de mériter le plus promptement possible les bontés d'une aussi charmante maîtresse.

Après m'avoir sermoné de la sorte, mon auguste protectrice me donna un baiser sur le front & s'en alla. Dès qu'elle fut partie, je priai la comtesse de me permettre d'aller me mettre au lit. M. de Lignolle insistoit pour que je restasse, mais un *je le veux* de Ma-

dame lui ferma la bouche. La comtesse elle-même me conduisit au petit appartement qu'elle m'avoit destiné; c'étoit une espece de cabinet pratiqué au fond de sa chambre à coucher. Le comte me souhaita plusieurs fois le bon soir d'un ton très-affectueux, & Mde. de Lignolle, en me donnant un baiser sur le front, me dit avec beaucoup de vivacité : bonne nuit, Mlle. de Brumont, dormez-bien, je le veux, entendez vous ?

Me voilà seul & je respire enfin ; je me trouve dans une maison sûre où probablement mes ennemis ne me viendront pas chercher. Depuis près de quatre jours que de périls m'ont environné ! combien d'aventures, d'inquiétudes & de plaisirs, depuis plus de quarante-huit heures !.... Des plaisirs ? Des plaisirs loin de ma Sophie !... loin d'elle ? Heureusement l'espace qui nous séparoit se trouve beaucoup diminué. Plus de soixante lieues étoient entre nous ; maintenant elle est éloignée de cinq cents pas tout au plus. La même

enceinte nous renferme , nous respirons pour ainsi dire le même air..... hélas ! & je ne puis l'aller joindre tout-à-l'heure , & cette nuit encore dans un songe imposteur , je n'embrasserai que son image , & cette nuit encore elle arrosera de ses pleurs sa couche solitaire ! M. de Valbrun , venez demain , comme vous me l'avez promis ; venez , car si vous me manquez de parole , dès le soir je pars seul ; à tout hasard je vais au couvent , j'y demande ma femme , je m'enivre du plaisir de la voir , du plaisir de récompenser sa tendre sollicitude & de consoler sa douleur ! oui , j'irai , je chercherai le péril , j'affronterai les regards ennemis ! ... oui , trop heureux mille fois de payer de ma liberté quelques instans de volupté suprême , je ne me plaindrai pas de mon sort si l'on ne m'arrête qu'au retour.

Oui , j'irai ; la comtesse ne me retiendra pas.... elle est jolie pourtant , la comtesse ! ... une petite brune , d'une grande blancheur ! toute jeune , de la

vivacité! mais d'un caractère impérieux! Ho! le petit dragon!... a-t-elle de l'esprit? aime-t-elle son mari?... Mais à quelles idées me livre mon imagination toujours prompte! est-ce donc pour m'occuper de ces bagatelles que j'ai demandé à la comtesse la permission de me retirer! Ô! mon pere, applaudissez-vous d'avoir un fils qui vous aime : c'étoit pour s'entretenir avec vous que Faublas quittoit une jolie femme! & Faublas ne sentoît que le plaisir de pouvoir enfin vous donner de ses nouvelles!

Je ne puis me dispenser de rapporter ici toute entiere la lettre tendre & respectueuse :

MON PERE,

“ Peut-être en ce moment m'accu-
 „ sez vous d'ingratitude & de cruauté;
 „ je vous ai délaissé dans cet asile que
 „ vous embellissez pour moi; mais vous
 „ n'ignorez pas quelle passion consume
 „ un cœur que vous avez fait trop
 „ sensible, vous n'ignorez pas de quel

„ coup l'a frappé l'inconcevable atten-
 „ tat d'un homme qui se disoit notre
 „ ami. Mon pere , en vous quittant
 „ je me proposois un prompt retour ,
 „ le chagrin que vous auroit causé
 „ mon absence devoit être bientôt
 „ effacé , ma femme au contraire gémiss-
 „ soit comme moi dans les tourmens
 „ d'une séparation , que pouvoit rendre
 „ éternelle le désespoir de l'un des
 „ deux amans. Mon pere , il est vrai
 „ que loin de vous je n'existe qu'à
 „ demi ; mais je n'aurois pu vivre loin
 „ de ma Sophie.

„ J'ai su qu'elle étoit à Paris ; j'ai
 „ volé. Mon pere n'a point reçu mes
 „ adieux , parce qu'il ne m'eut point
 „ permis de braver les dangers qui
 „ m'attendoient sur la route. Aucun
 „ des malheurs que je craignois ne
 „ m'est arrivé , mais j'ai couru plus
 „ d'un péril que je n'avois pas prévu.
 „ Depuis trois jours que je suis dans
 „ la capitale , voici le premier moment
 „ de ma liberté ; je le consacre à celui
 „ qui seroit ce que j'ai de plus cher

„ au monde , si ma Sophie n'existoit
„ pas.

„ Je comptois retourner vers vous ,
„ mon pere , & je vous supplie de
„ revenir ici. Vous ne pouvez crain-
„ dre à Paris que les dangers qui me
„ menacent , & bientôt il n'y en aura
„ plus pour moi. Je me suis déjà fait
„ des amis puissans qui , réunis aux
„ vôtres , assourdiront , je crois , ma
„ malheureuse affaire. D'ailleurs j'es-
„ pere , sous trois jours au plus tard ,
„ me réfugier dans un lieu sûr. Reve-
„ nez de grâce ; revenez , je vous en
„ conjure. Oh ! qu'il sera beau , le jour
„ où le chevalier de Faublas & sa
„ femme embrasseront leur pere chéri.

„ En attendant que j'aie ce bonheur ,
„ daignez m'écrire un mot pour me
„ tranquilliser. Voici mon adresse : la
„ veuve Grandval , au couvent de *** ,
„ rue *** , fauxbourg Saint-Germain.
„ Mon pere , figurez-vous ma joie ;
„ votre réponse me trouvera près de
„ Sophie. De grâce , écrivez prompte-
„ ment , mon pere , écrivez.

„ Je suis avec un profond respect ,
 „ &c.

P. S. " Il ne m'a pas été possible jus-
 „ qu'à présent de voir ma chere Adé-
 „ laïde ; j'enverrai à son couvent aussi-
 „ tôt que je le pourrai. „

Maintenant que j'ai cacheté cette lettre , & que j'ai mis l'adresse à M. de Belcour , qu'il me soit permis d'examiner un peu mon petit appartement. Cette porte donne dans la chambre à coucher de la comtesse. Cette autre ? sur un escalier dérobé qui descend dans la cour. Elle est commode , ma petite chambre ! si dans la nuit il me prenoit fantaisie d'aller visiter Mde. de Lignolle ? Ho ! je n'en ferai rien ; va , sois tranquille , ma Sophie... couche-t-il avec elle , M. de Lignolle ? Que m'importe ? Quelle idée me vient-là ! ... le grand mal après tout ! je n'y mets pas un vif intérêt... c'est simplement de la curiosité... oui , mais cependant cela me tourmente , je voudrois savoir si les époux font lit à part.... je ne vois qu'un lit dans la

chambre à coucher de Madame ; mais il est grand : & il se pourroit que Monsieur n'eût pas son appartement séparé... comment faire pour m'en instruire?... Parbleu ! guetter le moment & regarder par le trou de ma serrure.... bon ! il n'est que sept heures ; ils ne souperont pas avant dix , ils ne se retireront point avant minuit ! j'attendrois là cinq heures d'horloge ! ... je meurs de fatigue. ... ma foi , non. Ma charmante femme , je ne m'occuperai que de vous , & la preuve , c'est que je vais me coucher.

Je le fis aussitôt , & je m'endormis si bien que le lendemain Mde. de Lignolle fut obligée de me faire appeler pour que j'assistasse à son lever.

Comment avez-vous passé la nuit , Mlle. de Brumont , me demanda-t-elle avec vivacité. — Parfaitement bien , & Madame ? — J'ai mal dormi. — Madame a pourtant le teint vermeil & les yeux brillans. Je vous assure que j'ai mal dormi , répondit-elle en souriant. — C'est peut-être la faute de

M. le comte. — Comment cela ? ...
répondez donc , Mademoiselle , com-
ment cela ? — Madame. . . . — Expli-
quez-vous , je veux savoir. . . . —
Je prie Madame de recevoir mes
excuses ; je lui ai peut-être déplu par
cette plaisanterie , pourtant innocente.
— Point du tout ; mais je ne l'entends
pas , expliquez - la moi & dépêchez-
vous , car je n'aime pas à attendre.
— Madame.... — Mademoiselle , vous
m'impatientez. Parlez , je le veux. —
Madame , je vais vous obéir ; il est
vrai que M. le comte atteindra bientôt
la cinquantaine , mais Mde. la com-
tesse est toute jeune , je crois. — J'ai
seize ans. — Il est vrai que M. le
comte paroît d'une santé bien foible ;
mais Mde. la comtesse est jolie. —
Sans compliment , le trouvez-vous ?
— Je ne fais sûrement que répéter à
Madame ce qu'elle a coutume d'en-
tendre. — Vous êtes tout-à-fait polie ,
Mlle. de Brumont , mais revenons à
ce que vous me disiez d'abord. —
Volontiers. Il est vrai que M. le comte

est le mari de Madame ; mais il n'y a pas long-temps que Mde. la comtesse est sa femme , je pense ? — Il y a deux mois. — J'ai conclu de tout cela que M. de Lignolle encore amoureux de sa charmante épouse , avoit pu. . . — Hé bien , dites donc ce qu'il avoit pu. — Venir cette nuit chez Madame. — Jamais Monsieur ne vient chez moi la nuit. — Ou bien hier au soir , y rester plus tard qu'à l'ordinaire , & tourmenter un peu Mde. la comtesse. — Me tourmenter ! à quoi bon ? — Quand je dis la tourmenter , j'entends lui faire ces caresses qui sont très-permises entre deux époux. — Quoi ! ce n'est que cela ! quoi , vous aussi vous croyez que je ne dormirois pas de la nuit , parce que le soir mon mari m'auroit embrassé cinq ou six fois ! je ne fais par quelle manie tout le monde me tient ce singulier propos !

A ces mots la comtesse passa avec sa femme-de-chambre dans son cabinet de toilette , & me dit qu'elle alloit bientôt revenir. Resté seul , je me mis

à réfléchir sur la conversation que nous venions d'avoir ensemble : cette femme m'étonne ! aurois-je mal joué l'embarras ? s'amusoit-elle à mes dépens ? non , elle parloit très-sérieusement , elle avoit l'air de l'innocence ! c'étoit le ton de la candeur ! Quoi donc ! une jeune personne , après deux mois de mariage , se pique-t-elle de n'être pas plus instruite à certains égards que deux mois auparavant ? Elle étoit si claire , cette phrase : *c'est peut-être la faute de M. le comte*. Pourquoi s'obstiner à ne pas l'entendre ? Est-ce une manière polie qu'elle ait cru devoir employer , pour repousser une plaisanterie qui ne lui plaisoit pas ? J'en doute. Impérieuse & vive comme elle est , elle m'eut simplement dit : cela me déplaît ! & tout au contraire , c'est elle qui exige une explication difficile que j'hésitois à lui donner , dont elle affecte encore de ne pas saisir le véritable sens , & après laquelle , du ton le plus naïf , elle me fait cette équivoque réponse : *Vous croyez que je*

ne dormirois pas de la nuit , parce que le soir mon mari m'auroit embrassée cinq ou six fois. Ma foi ! Mde. la comtesse , comment l'entendez-vous ? J'avoue qu'à mon tour je m'y perds. J'avoue que je ne puis concilier ensemble votre état de nouvelle mariée , vos airs de vierge & vos discours ou trop innocens ou trop libres.

Mde. de Lignolle , prompte à me tenir parole , revint bientôt dans un deshabillé très-simple , passa dans son boudoir où elle me pria de la suivre , & demanda le chocolat. Nous allions déjeûner , quand M. de Lignolle accourut en criant : non , non , non , je ne ferai point de grâce , je serai inexorable. Hé bon Dieu , dit la comtesse , quelle colere ! jamais je ne vous ai vu dans cet état. Qu'y a-t-il donc ? — Ce qu'il y a , Madame , une chose affreuse ! — Comment ! Le plus grand des malheurs ! — Monsieur , dites - moi . . . — J'en suis épouvanté. — Dites - moi donc . . . — Un monstre s'est glissé chez nous & conspire notre ruine !

— Est-il possible? — Sans moi, sans le hasard qui me l'a fait découvrir. . . .

— Hé bien? — Vous étiez peut-être perdue, Madame. — J'étois perdue, Monsieur! — Le malheureux me ravissoit mon bien! — Votre bien? — Le malheureux vous ravissoit l'honneur! — Mon honneur? — Cette nuit vous dormiez tranquille, un séducteur étoit auprès de vous! — Un séducteur! — Fiez-vous désormais à ceux qui se disent vos amis! — Mais je ne comprends rien à ce que vous. . . . — Ce sont de prétendus amis qui vous l'ont donné. — Qui? quoi? qu'est-ce? — Qui vous ont répondu. . . . Monsieur. . . . — De sa sagesse. . . . — Voulez-vous enfin. . . . — De sa conduite. . . . — Vous expliquer. — De son honnêteté. — Ho! je perds patience. — Et qui. . . .

Le comte, dont j'observois tous les mouvemens, loin de m'adresser directement aucune des apostrophes injurieuses que sa colere lui arrachoit, ne me regardoit même pas, & peut-être ignoroit encore que j'étois-là. Cepen-

dant quelques-unes des réflexions mal-honnêtes sembloient tellement applicables à ma situation présente, qu'il s'en falloit beaucoup que je fusse à mon aise. La jeune de Lignolle, bouillante d'impatience, venoit de se lever brusquement, avoit pris au collet son mari tout étonné, & le secouant avec force, elle lui disoit : vous m'avez mise hors de moi, Monsieur, il est inconcevable que depuis une heure vous vous fassiez un jeu de mon inquiétude. — Doucement, Madame, doucement, vous m'étranglez ! — expliquez-vous. — Madame, vous déchirez ma robe-de-chambre ! — Expliquez-vous, Monsieur, je le veux. — Hé bien, Madame, voici le fait : je ne fais par quelle inspiration secrète je me suis avisé d'entrer tout-à-l'heure dans votre anti-chambre ; en la traversant, j'apperçois sur le poêle une brochure ouverte, j'approche, je lis un livre affreux, Madame ! Le plus dangereux, le plus abominable des livres ! Un ouvrage philosophi-

que!... — Ha! nous y voilà. — *Le discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes.*

Déformais rassuré sur mon compte, je me permis d'interrompre M. de Lignolle, & de lui témoigner toute ma surprise : comment! M. le comte, vous appelez le *discours sur l'inégalité*, un livre abominable. — Oui, Mademoiselle, & mal fait. — Mal fait! un des meilleurs ouvrages du plus grand de nos écrivains! — Du plus grand! non, Mademoiselle, Jean-Jacques est *moins pur & moins correct* que M. de Buffon. — Monsieur, pénétrée de respect pour les rares talens de ces deux grands hommes, je me prosterne & je me tais. Mais si jamais orgueilleuse disciple, j'osois prononcer hardiment lequel de mes maîtres on doit admirer le plus, Jean-Jacques emporteroit, je crois, le prix de l'éloquence. — Mademoiselle, le naturaliste écrit mieux, demandez à son *adorable & noble fille*. — Ha! je... je m'en rapporte à vous, Monsieur. — *Et si l'on trouve dans les*

ouvrages de Rousseau tant de disparates & d'inégalités , c'est qu'il imite souvent le style à-la-fois emphatique & trivial de l'auteur des Pensées philosophiques.

— Jean - Jaques imiter Didérot ! Ha Monsieur ! — Vous en doutez , Mademoiselle ? demandez à cette Dame . . .

— Je vous répète , Monsieur , que j'aime encore mieux m'en rapporter à vous.

Tout ce que vous dites - là peut être fort bon , interrompit la comtesse ; mais je voudrois savoir ce qu'il y a de commun entre l'honneur des femmes & ce traité de l'inégalité des hommes ? Vous demandez ce qu'il y a de commun , Madame , répondit le comte avec beaucoup de chaleur , vous ne le sentez pas ? Comment ! un ouvrage philosophique se lira publiquement chez vous ! tous vos laquais deviendront philosophes , & vous ne tremblez pas ? — Que pourroit-il en arriver , Monsieur ? — Des désordres de toute espece , Madame. Un laquais , dès qu'il est philosophe , corrompt tous ses camarades ,
vole

vole son maître & séduit sa maîtresse.
 — Fi donc, Monsieur! — Aussi je viens de faire maison nette dans l'anti-chambre. — Oui, Madame. — Je n'entends pas cela, Monsieur. Si l'un d'eux est vraiment coupable, renvoyez-le, j'y consens. — Je les renverrai tous, Madame. — Non, Monsieur. — Tous sont déjà perdus; il ne faut qu'une demi-heure à un philosophe pour corrompre mille honnêtes gens. Un philosophe...
 — Monsieur.... Un philosophe! c'est un pestiféré dans une grande ville....
 — Je vous dis.... — Un scorbutique dans un hôpital! ... — Que mes gens resteront. — Un écolier galeux dans un collège... — Quelles expressions!
 — Un cheval morveux dans une écurie!
 — La noble comparaison! — Un....
 — Monsieur, finirez-vous de m'étourdir ainsi? — Oui, je l'avoue, quand je vois entre les mains de mes gens les *Pensées philosophiques*, ou le *Dictionnaire philosophique*, ou le *Discours sur la vie heureuse*, ou le *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*,
 Tome IV. K

&c. Je suis très-effrayé , & je ne me crois nullement en sûreté dans ma maison.

Cependant la comtesse , furieuse de ce que pour la première fois sans doute M. de Lignolle osoit lui déso-béir , l'impatiente comtesse venoit de se jeter dans un fauteuil. Là , toute entiere à son impuissante fureur , elle frappoit la terre de ses pieds , se mor-doit les mains , & de temps en temps crioit comme une folle. Insensible à son comique désespoir , le comique anti-philosophe continuoît toujours.

Combien de malheureux de cette classe la philosophie de ce siècle n'a-t-elle pas pervertis ! Elle a produit plus de crimes & de suicides en tout genre , que jamais dans aucun temps l'infortune & la misere n'en ont fait commettre. Je pourrois , en condamnant ses opinions & plaignant ses erreurs , être l'ami d'un homme partisan de la fausse philosophie ; mais rien ne pourra m'engager à garder des laquais philosophes.

Monsieur , s'écria la comtesse avec beaucoup de fierté , vous garderez pour-

tant ceux-là , car je le veux. A ce mot décisif , le bon époux comme altéré perdit sa fureur passagere , & répondit très-modérément : puisque vous le voulez , Madame , il faudra bien que je le veuille ; mais du moins permettez quelques observations.... Faites-m'en grâce , Monsieur , interrompit-elle , & que je ne sois pas obligée de répéter que je le veux. Fort bien , Madame , répliqua-t-il , en secouant la tête & reprenant par degrés sa risible colère , fort bien ! cela sera ; mais vous verrez , vous verrez les suites. Toujours vous repoussez le flambeau de mon expérience ; mais tous vos gens vous donneront des leçons. Il n'y en a pas un , j'en suis sûr , qui ne soit déjà philosophe dans l'ame ; par conséquent vos laquais deviendront ivrognes , mal-propres , insolens , mal-adroits ; votre palefrenier estropiera vos chevaux ; votre cocher écrasera les passans ; votre cuisinier manquera ses sautes ; votre maître-d'hôtel renversera les plats sur la nape & sur vos habits ; votre frotteur brisera

vos meubles ; vos fournisseurs enfleront leurs mémoires ; votre intendant vous volera ; vos femmes-de-chambre trahiront vos secrets , ou vous calomnieront ; votre Demoiselle de compagnie fera un enfant chez vous. Vous même , Madame , vous même vous lirez ces méchans livres ; vous lirez le soir dans votre lit , & quelque nuit vous finirez par mettre le feu à votre hôtel ; & tout cela , parce que ce maudit Jean-Jaques sera entré dans mon anti-chambre. Mais c'est égal , ajouta-t-il d'une voix entrecoupée , je m'en lave les mains. . . . voilà qui est dit. . . . vos laquais vous resteront. . . . mais quand tous les malheurs que je vous prédis seront arrivés... vous viendrez à moi... vous pleurerez... vous pleurerez... vous conviendrez que j'avois raison , & moi je vous dirai : tant mieux ! tant mieux ! tant mieux ! car vous l'avez voulu.

Il partit & fit bien ; j'aurois été fâché de rire aux éclats devant lui.

Plaît-il , Monsieur mon imprimeur ,

que me dites-vous ? — Je vous demande, M. le chevalier pourquoi vous avez exigé que dans cette dernière scène, on mît en caractères italiques cent cinquante trois mots. — Pourquoi, Monsieur, le voici : au printemps de l'année dernière 1787, c'est-à-dire, sept à huit grands mois avant que je reprisse la plume pour raconter au public fort indulgent la suite de mes aventures, parut contre les philosophes un épais volume dans lequel je fus très-surpris de trouver imprimée en toutes lettres la meilleure portion de la terrible diatribe, dont à la fin de 1784 l'impitoyable M. de Lignolle aflaffinoit devant moi Jean-Jaques & la philosophie. — Comment cela se peut-il, M. le chevalier ? vous aviez donc conté... — L'anecdote, peut-être ; & les amis d'un bavard, étant bavards aussi, elle aura couru le monde. L'auteur du gros volume aura retenu les plus mordantes épigrammes, & s'en sera servi pour sa gloire. — Il falloit réclamer. — La propriété de quelques

phrases ? — Cela se fait tous les jours. Ne lisez-vous pas le journal de Paris ? Une chansonnette, un impromptu, le petit plan d'une piece bonne ou mauvaise, tout cela se revendique. Oh ! nos beaux esprits, quoique très-riches, ne souffrent pas qu'on les dépouille. — Je le fais bien, mais j'ai cru que le parti de la tolérance étoit le plus sage. Comme il ne faut jamais se permettre d'altérer la vérité, je me sers aujourd'hui des mêmes expressions dont M. de Lignolle ufoit en 1784, & je les habille de vos caracteres italiques, Monsieur mon imprimeur, pour qu'en aucun cas on ne puisse m'accuser de plagiat.

Lecteur toujours *bénévole*, excusez-vous encore cette digression ? Elle étoit vraiment indispensable, & je tâcherai de n'en plus faire. Rendez-moi toute votre indulgence, je retourne à Mde. de Lignolle.

Tandis que son mari nous montrait dans l'avenir des malheurs imaginaires, un malheur réel venoit de nous

arriver : le chocolat s'étoit refroidi. Ne riez pas, Mde. la duchesse Douai-riere , plaignez moi plutôt : la veille , pour la premiere fois de ma vie peut-être , je m'étois allé coucher sans souper ; & Monsieur votre petit fils , qui fait par expérience ce que c'est qu'un appétit de dix-sept ans , vous dira que le trop court repas interrompu dans la soirée précédente chez la baronne , ne doit m'être compté que pour un très-méchant dîner. O ! Mde. la duchesse , ne riez pas.

La comtesse parloit de renvoyer le déjeuner à l'office ; tremblant qu'il n'en revînt pas , je le reversai proprement dans la chocolatiere , que je fis mettre auprès du feu , dans le boudoir même. A la bonne heure , dit Mde. de Lignolle , & faisons une lettre en attendant qu'il soit réchauffé.

Cette lettre étoit pour une chere tante qui avoit élevé son enfance. Nous fîmes à peu-près trente lignes de complimens respectueux , à quoi nous ajoutâmes vingt lignes de souvenirs ten-

dres , & encore vingt-sept lignes de confiance enfantines ; je crus que cela ne finiroit pas. Désolé de voir qu'il falloit entamer la quatrieme page de l'interminable épître , je me permis d'observer à Mde. la comtesse que le chocolat devoit être chaud. Je le crois , répondit - elle ; mais finissons cela d'abord.

Il est bon de vous faire remarquer, Monsieur le petit fils de la Douai-riere , tout ce qui augmentoit l'embaras de ma situation vraiment douloureuse. Une malheureuse femme-de-chambre, que je ne pouvois me résoudre à regarder en face une seconde fois tant elle étoit laide , rôdoit sans cesse autour de la cheminée. Il y avoit , dans la constitution générale de cet individu, je ne fais quoi de *philosophique* qui me faisoit trembler pour le déjeuner ; un secret pressentiment aussi m'avertissoit de sa mal-adresse , & ses mouvemens continuels me donnoient de continuelles distractions.

Madame de Lignolle , dont la lettre

n'avançoit pas, s'étant apperçue plusieurs fois de mes inquiétudes mal déguisées, finit par me demander avec humeur si quelque chose ne me chagrinait pas. Au moment où l'impatiente maîtresse me faisoit cette question, la fatale chambrière, en frouillant dans l'âtre, couchoit la chocolatière sur la cendre. Je vis le désastre, la plume échappa de mes mains, mes mains & mes yeux se portèrent vers le ciel, ma tête fut jetée en arrière par un mouvement presque convulsif, peu s'en fallut que je ne tombasse à la renverse. Ha' Madame, m'écriai-je, le chocolat ! le chocolat ! & la comtesse, si vive alors qu'il ne falloit pas l'être, trop douce maintenant qu'elle eût dû se fâcher, la comtesse ne jeta qu'un coup-d'œil du côté de la cheminée, ramena sur moi son regard serein, & parodiant un héros (1) dans son imperturbable

(1) Tout le monde connoît ce mot de Charles XII à l'un de ses secrétaires : hé bien, qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte ?

tranquillité , avec un sang - froid de glace , elle m'adressa cette réponse à jamais mémorable : Hé bien , Mademoiselle , qu'a de commun le chocolat avec la lettre que je vous dicte ?

Emporté par mon désespoir , je répondis impétueusement : ma foi , Madame , vous en parlez fort à votre aise : hier vous avez soupé. Cette vivacité sympathique ne me déplait pas trop , répliqua-t-elle ; puis s'adressant à l'indigne servante , elle ajouta : Dites à l'office qu'on en fasse d'autre & qu'on nous l'apporte. Cet ordre généreux porta jusqu'au fond de mon ame le baume de la consolation. Je sentis mes forces renaître , mes idées revenir , mon style se ranimer ; & Mde. de Lignolle m'aidant , je finis par dire une infinité de jolies choses à la chere tante.

La lettre est achevée , je ferme le secrétaire , je vois le déjeûner revenir , On apporte une petite table , deux tasses sont placées l'une vis-à-vis de l'autre , le liquide restaurateur est versé , la comtesse vient de s'asseoir , je vais pren-

dre ma place vis-à-vis d'elle, je touche au moment heureux!..... mais, ô! revers plus insupportable que le premier! un malencontreux laquais apporte une lettre, la comtesse apperçoit le timbre. Besançon! dit-elle. Elle pousse un cri de joie, se leve impétueusement & frappant de ses deux cuisses à la fois la table trop légère, elle me l'envoie sur les deux jambes. Ecoutez le cri que je pousse, & ne croyez pas que ce soit la douleur de ma légère blessure qui me l'arrache! contemplez ma consternation profonde, & ne croyez pas que je regrette ni le petit meuble démantibulé, ni les porcelaines brisées, ni la chocolatiere bossuée, ni mon plus beau jupon gâté. Non, je ne vois que le chocolat coulant à grands flots sur le parquet. Pendant que je reste immobile, la comtesse, le corps à demi-courbé, les yeux fixés sur le papier chéri, les mains tremblantes, la parole entrecoupée, lit :

” Tu conçois, chere petite niece que
„ j'ai eu tant de plaisir à élever, com-

„ bien j'ai souffert de ne pouvoir venir
 „ à ton mariage ; mais enfin le parle-
 „ ment de Befançon m'a jugée , j'ai
 „ gagné mon procès , je pars , j'arrive
 „ aussitôt que ma lettre, j'arrive le 15 ..

Le 15 ! c'est aujourd'hui , s'écrie la comtesse , & tout en baissant le papier précurseur elle continue : ô ! bonne nouvelle ! ô ! ma chère tante ! je vais vous voir & j'en suis charmée ! à l'instant j'apperçois sous un fauteuil un débris précieux , je m'élance , je le saisis , je le baise & je lui dis ; ô ! bon petit pain ! ô ! secourable reste , désormais mon unique espoir , je te tiens & j'en suis ravi ! cependant je vais m'asseoir dans un petit coin où je dévore tristement mon insuffisante proie , tandis que Mde. de Lignolle tour-à-tour relisant & rebaisant sa lettre , fait dans son boudoir maintes & maintes gambades.

Enfin elle sonne un laquais : Saint-Jean , dites au Suisse que je suis aujourd'hui chez moi pour Mde. la marquise d'Armincour seulement. Puis elle se retourne

retourne vers moi : Mlle. de Brumont , je vous ai dérangée de bien bonne heure ; mais vous pouvez maintenant disposer du reste de la matinée. Je fis à la comtesse une profonde révérence qui me fut poliment rendue , & j'allai m'enfermer dans mon petit appartement. Le lecteur sait à-peu-près tout ce que je pus dire à ma chere Adélaïde à qui j'écrivis.

Comme je cachetois la lettre fraternelle , arriva chez moi la laide femme-de-chambre qui venoit me coiffer par ordre de sa maîtresse. Ha ! maudit visage bourgeonné , tu ne vaux pas le déjeûner que tu me coûtes , & dont tu as la couleur ! vous concevez qu'étant naturellement poli , je ne fis pas cette réflexion tout haut. Si vous me connoissez , vous devinez aussi que docile & prudent au même degré , je livrai ma tête & fermai les yeux. Il faut pourtant rendre justice à la pauvre Jeannette : disgraciée de la nature , elle avoit eu recours à l'art ; je lui trouvai la main assez légère & le coup

de peigne moëlleux ; mais combien les talens acquis valent moins que les dons naturels ! Combien dans ce moment je regrettai ma petite Justine !

Jeannette , quand elle eut fini ma coiffure , ne m'offrit pas ses services , & je ne fis aucune tentative pour la retenir. Voyez cependant ; si c'eût été Justine ! Justine seroit restée sans attendre que je l'en priasse : d'abord elle auroit peut-être un peu retardé ma toilette ; mais avec quelle promptitude ensuite nous aurions regagné le temps perdu ! Avec quelle intelligence l'adroite friponne eût présidé à l'arrangement difficile des cinq cens babioles qui composent un accoutrement féminin presque complet. Il fallut me charger seul du pénible soin de m'habiller en femme de la tête aux pieds , trop heureux encore d'en être venu à bout , après y avoir mis plus de temps & de réflexion qu'une petite fille bien paresseuse que l'on force , dans une matinée d'hiver , à s'endimancher , pour aller avec sa bonne maman à l'office paroissial.

Cependant trois heures alloient sonner, la marquise étoit arrivée. M. de Lignolle, apparemment toujours fâché, nous avoit fait dire qu'il dîneroit en ville; un domestique annonça que nous étions servis. A table, la jeune comtesse m'accabla d'attentions, & la vieille tante me prodigua les complimens. Leurs questions quelquefois embarrassantes, mes réponses souvent équivoques, leur crédulité, ma confiance, les louanges dont je payois leurs éloges, tout cela peut-être mériteroit d'être raconté; mais je ne puis, ma belle Dame, me montrer aussi scrupuleux narrateur que vous me paroissez lectrice exigeante, & nous allons, si vous le voulez bien, marcher au dénouement.

O! Muse de l'histoire, étonnante pucelle qu'ils ont si souvent violée, déesse éloquente & véridique qu'ils font mentir avec si peu d'adresse, fille respectable & sage, par laquelle ils nous transmettent tant d'impertinentes folies, auguste Clio, c'est vous que j'invoque. Puisque vous savez tout, je n'ai pas

besoin de vous dire que de toutes les aventures qui ont amusé mon ardente jeunesse, celle que je vais à présent raconter n'est pas la moins folle ; aussi le galant récit que j'en dois faire me cause-t-il une véritable inquiétude. Où trouver la gaze en même-temps légère & décente, à travers laquelle il faut que la vérité se laisse entrevoir presque nue ? Je blesse l'oreille la moins délicate, si je dis le mot propre ; & si j'adoucis l'expression, je la dénature. Comment donc satisfaire la vive curiosité de la belle Dame que voilà, sans outrager sa timide pudeur ? O ! chaste déesse, jetez un regard de pitié sur le plus embarrassé de vos serviteurs ; pour le secourir descendez du ciel, entrez dans sa chambre, & conduisez la plume qu'il vient de tailler.

Fort bien, mon enfant, dit Mde. d'Armincour à Mde. de Lignolle ; mais à présent que nous sommes libres, parlons des choses essentielles. Es-tu contente de ton mari ? Mais, oui, Mde. la marquise, répondit-elle. — Qu'ap-

pelles-tu, Mde. la marquise ! crois-tu
 que je te saluerai d'un Mde. la com-
 tesse ? Bon quand il y a du monde,
 mais entre nous ! va , tu es l'enfant
 que j'ai élevé , mon enfant chéri ; dis :
 ma tante , & je dirai : ma niece.
 Réponds-moi , comptes-tu bientôt me
 donner un petit neveu ? — Je ne fais
 pas , ma tante. — C'est-à-dire , tu n'en
 es pas sûre ? — Je ne fais pas , ma
 tante. — Tu n'apperçois donc pas dans
 ta fanté ces dérangemens ? heim ?
 — Plaît-il , ma tante ? — Tu n'as pas
 eu quelques absences ? — Des absen-
 ces ! est-ce que j'étois sujette à avoir
 des absences ? — Non , pas quand tu
 étois fille. Mais depuis que tu es
 femme ? — Hé bien , les femmes
 deviennent-elles folles ? — Folles ! il
 est bien question de folie ! cela ne porte
 pas au cerveau , dans ce cas-là , ma
 niece. — Que me demandez-vous donc,
 ma tante ? — Je demande je
 demande . . . pourquoi donc affecter ?
 Mlle. de Brumont ne doit pas te
 gêner. Elle est ton aînée ; une fille de

vingt ans, quoiqu'elle soit sage, n'ignore plus certaines choses. — Je ne vous comprends pas, ma tante. — Ma niece, trouvez-vous mes questions indiscrettes? — Non, sûrement. Parlez, ma tante, parlez. — Ecoute, mon enfant, si je m'en mêle, c'est par intérêt pour toi. D'abord, si l'on m'avoit crue, tu n'aurois pas épousé M. de Lignolle. Je le trouvois trop vieux. Un homme de cinquante ans.... je fais bien qu'à cet âge-là M. d'Armincour étoit un pauvre fire..... mais enfin on prétend qu'il y en a..... dis-moi : le comte remplit-il son devoir? — Oh, M. de Lignolle fait tout ce que je veux. — Tout ce que tu veux! & tous les jours! — Tous les jours. — Je t'en félicite, ma niece, tu es fort heureuse..... Ha ça mais, pourtant ma petite, il faut prendre garde.... — A quoi, ma tante? — Il faut ménager ton mari. — Comment! — Comment! ma niece. Il ne faut pas vouloir trop souvent.... — Vouloir quoi, ma tante? — Ce dont il

est question , ma niece. — Mais il me semble qu'il n'est question de rien , ma tante. — De rien ! tu appelles cela rien , toi ! tu ne fais donc pas qu'à l'âge de M. de Lignolle aller ce train-là , c'est s'épuiser. — S'épuiser ! — Sans doute. Il y a des fatigues que les femmes supportent , mais auxquelles les hommes ne résistent pas. — Des fatigues ? — Assurément , & puis vos âges sont très-différens , ma niece. — Mais que fait l'âge ? — Cela fait tout , ma petite , & ne vas pas tuer ton mari. — Tuer mon mari ! — Oui le tuer , mon enfant. Il n'est pas rare de voir des hommes en mourir. — Mourir de quoi , ma tante ? — De cela , ma niece. — De cela ! de faire les volontés de leurs femmes. — Oui , ma niece , quand les volontés de leurs femmes sont infinies. Hé bien , M. de Lignolle ne s'en porte pas plus mal. — Tant mieux , ma niece ; mais je vous le répète , prenez-y garde , parce que cela ne dureroit pas. — Je voudrois bien voir ! . . . Vous riez , ma tante ? — Oui ,

je ris, avec ton *je voudrais bien voir* !
 Que ferois-tu, je t'en prie ? — Ce que
 je ferois ! je lui dirois que je le veux.
 — Ha ! voilà du nouveau ! — Vous
 croyez que je n'oserois pas ! Cela m'est
 arrivé déjà plus d'une fois. — Et cela
 t'a réussi ? — Certainement. Quand M.
 de Lignolle hésite, je me fâche. — Ha,
 ha ! — Quand il refuse, je commande.
 — il obéit ? — Il murmure ; mais il
 s'en va. — Mais ! il s'en va, il ne
 fait donc pas ce que tu veux ? — Par-
 donnez-moi, ma tante. — Il revient
 donc ? — Il revient, ou il ne revient
 pas, que m'importe ? — Comment !...
 — Pourvu qu'il obéisse... — Mais...
 — Et que je sois la maîtresse... —
 Mais... — de faire tout ce qui me
 plaît... — Ha ! ça, ma niece, il y
 a donc une demi-heure que nous nous
 parlons sans nous entendre ? Savez-
 vous bien que cela m'impatiente ? —
 Comment, ma tante ! — Hé oui, ma
 niece, je vous dis blanc, vous répon-
 dez noir ; il semble que je vous parle
 hébreu. — Ce n'est pas ma faute. — Est.

ce la mienne ? Je vous fais la question la plus simple , & vous paroissez ne pas comprendre ! Quand je parle des devoirs de M. de Lignolle , j'entends ses devoirs de mari. — Fort bien , ma tante. — Et quand vous me répondez qu'il fait vos volontés , je crois que vous voulez dire , vos volontés de femme. . . . — Justement , ma tante. — De femme mariée. — Sans doute , ma tante. — D'une femme jeune , vive , & qui aime le plaisir. — Précisément , ma tante. — Ainsi , vous m'entendiez ? — Oui , ma tante. — Et vous répondiez à ce que je vous demandois ? — Oui , ma tante. — Vous répondiez que M. de Lignolle remplissoit son devoir de mari ? — Oui , ma tante. — Tous les jours ? — Oui , ma tante. — Hé bien , ma niece , je trouve cela fort étonnant & fort heureux. Mais , mon enfant , je te le répète , il faut user de ta raison. Ton mari n'est pas jeune , & tu le tueras. — Voilà ce que je n'entends pas , ma tante. — Comment , vous n'entendez pas qu'un homme de cinquante ans

ne peut sans exposer sa vie satisfaire une très-jeune femme dont les appétits sont immodérés. — Il ne s'agit pas d'appétits, ma tante. — Les desirs, si vous voulez. — Et qui vous dit que mes desirs sont immodérés? — Vous-même, ma niece, puisque vous prétendez que vous devez être la maîtresse sur ce point.... — Hé bien, ma tante? — Et que tous les jours vous forcez votre mari à faire une sottise. — En vérité, ma tante, je vous trouve aujourd'hui d'une humeur! — Ha! voilà bien les jeunes femmes, quand on les contrarie sur cet article. — Ma tante, voulez-vous? — Elles ne voient que cela de bon dans le monde! — Voulez-vous, ma tante?

— Cela seul est pour elles le souverain bien! — Voulez-vous me forcer à quitter la place? — Je conviens que c'est une des grandes douceurs de la vie. — Ho! que je m'impatiente! — Oui, oui, ma niece, je n'ignore pas que vous êtes très-vive; mais enfin, je suis votre mere, il faut m'écouter. — Ho! mon

Dieu! — Non pas, non pas; restez & écoutez-moi : je veux que vous me promettiez de ne plus obliger M. de Lignolle à faire tous les jours ce que vous appelez votre volonté. — Hé pourquoi donc, ma tante, me laisserois-je gouverner un jour plutôt qu'un autre? — Le beau raisonnement! ma niece. — Pourquoi ne ferois-je point aujourd'hui ce que j'ai fait hier? — Mais avec cette belle maniere de calculer, ma niece, il n'y auroit pas de raison pour que cela finit jamais. — C'est aussi comme je l'entends; je prétends bien que cela ne finisse pas. — Que répond-elle donc? — Ha! vous direz tout ce que vous voudrez, ma tante, je ne souffrirai pas que mon mari me manque. — Voyez l'écervélée! — Ni qu'il me mene! — Mais quel galimathias! — Non, je ne l'empêche pas de se conduire à sa maniere. — Elle perd la tête! — Mais qu'il me laisse de mon côté faire tout ce qui me plaira. — Comment! de votre côté! cela ne se peut pas! Ce n'est qu'avec son mari

qu'une honnête femme.... — Avec lui, quand cela me convient. Avec un autre, si cela m'arrange mieux. — Fi ! ma niece, quels principes ! — L'essentiel est qu'il ne me gêne en rien.... Ma niece, je ne vous comprends pas. — Et que je fasse en tout ma volonté. — Ma niece, vous voulez donc que je m'en aille ? — Ma tante, vous voulez donc que je quitte la place ? — Cela est insupportable ! — Cela est désespérant ! — Conduisez-vous par mes conseils, ma niece. — Parlez-moi raison, ma tante ; je ne suis plus un enfant.

Toutes deux s'étoient levées, toutes deux se fâchoient. Cependant, aux questions très-claires de la tante, la niece avoit fait avec tant d'innocence & de vérité des réponses si ingénues, si équivoques, si extraordinaires, que je commençai à soupçonner d'étranges choses. J'essayai de calmer Mde. d'Armincour en lui disant ; il y a tout lieu de penser, Madame, que Mde. la comtesse n'est pas infiniment heureuse dans le sens que vous l'entendez, & main-

tenant je gagerois qu'elle est aussi loin de mériter vos reproches, que de les comprendre. Vous croyez, répliqua-t-elle ! hé bien, questionnez-la, Mlle. de Brumont, & voyons si vous en pourrez tirer quelque éclaircissement. Je m'adressai à la niece ; Mde. la comtesse permet-elle ? ... elle m'interrompit vivement : très-volontiers, Mademoiselle.

M. de Lignolle couche-t-il dans l'appartement de Mde. la comtesse ? — Non. — Jamais ? — Jamais. Y entre-t-il la nuit ? — Jamais. — Y vient-il le matin ? — Oui, quand je suis levée. — S'enferme-t-il dans la journée avec Mde. la comtesse ? — Non. — Le soir, reste-t-il un peu tard chez Mde. la comtesse ? — Après le souper, cinq minutes, tout au plus. — Ces cinq minutes à quoi les employe-t-il ? — A me dire bon soir. — Comment dit-il bon soir à Mde. la comtesse ? — En m'embrassant. — Comment embrasse-t-il Mde. la comtesse ! — Comme on embrasse ! il me donne quelques baisers. — Où

cela , Mde. la comtesse ? — Dame ! où cela se donne ! — Mais encore ? — Sur le front , sur les yeux , sur le menton. — Voilà tout ? Voilà tout. — Absolument ? — Absolument. Que voulez-vous de plus ? — Hé bien , Mde. la marquise , qu'en pensez-vous ?

Je pense , répondit-elle , que cela seroit bien incroyable & bien affreux ! ... elle courut promptement à Mde. de Lignolle : dis-moi , ma niece , es-tu femme ou fille ? — Femme , puisque je suis mariée. — Es-tu mariée ? Certainement , puisque M. de Lignolle m'a épousée. — Etes-vous sûre , ma niece , qu'il vous ait épousée ? — Je vous le demande , ma tante. — Où t'a-t-il épousée ? — A l'église. — Et pas ailleurs ? — Est-ce qu'on épouse ailleurs , ma tante ? — Dis-moi , ma petite , le jour de tes noces. ... Va , je suis bien fâchée de n'avoir pas pu me trouver à Paris , le jour de tes noces. ... je me déçois de ce M. de Lignolle & de ses cinquante ans. ... il m'avoit bien l'air de n'avoir pas le sens commun. ... j'avois

très-expressément recommandé qu'on te donnât du moins quelques instructions préliminaires. . . . dis moi , ma chere enfant , la nuit de tes nôces que t'est-il arrivé ? — Rien , ma tante. — Rien ! Mlle. de Brumont , la nuit de ses nôces il ne lui est rien arrivé. Ha ! pauvre petite , ajouta la bonne tante en pleurant , pauvre petite , que je te plains ! mais réponds-moi. . . . la nuit de tes nôces , ne s'est-il pas mis au lit près de toi , ton mari ? — Oui , ma tante. — Hé bien , après ? — Après , ma tante , il m'a souhaité une bonne nuit & il s'est en allé. — Et il s'est en allé ! il s'est en allé ! répétoit la marquise , qui fendoit en larmes , il s'est en allé ! ha ! ma charmante petite niece , ta jolie figure ne méritoit pas cela. — Bon Dieu , ma tante , vous m'inquiétez ! — Pauvre enfant , la voilà vierge encore , après deux mois de mariage ! quel sort ! quel sort cruel ! — En vérité , ma tante , vous me faites peur ! expliquez - vous. — Mon enfant. . . je ne puis. . . je ne puis. . .

ma douleur me suffoque.... vous, Mlle. de Brumont, qui vous exprimez avec tant de facilité, dites - lui ... ce que c'est... expliquez - lui comment.... vous n'êtes pas ignorante comme elle sans doute ? ... Vous devez savoir.... — A-peu-près, Mde. la marquise. J'en ai entendu parler, & puis j'ai lu de bons livres. — En ce cas, faites-moi le plaisir de la mettre au fait — Mde. la comtesse permet-elle ? Elle me répondit que je lui rendrois service.

.....

Hé bien, fille d'Appollon, trop sage Clio, pourquoi donc m'empêcher d'écrire ? pourquoi des points, quand il faut des mots ? en vérité, je vous admire ! le bel expédient que voilà ! — Peut-être sans moi ne vous en seriez-vous pas avisé cette fois-ci, jeune homme. Vous avez si peu d'expérience, & vous entendez si mal vos intérêts. Ne voyez-vous pas qu'après avoir tracé le cadre, vous pouvez prier chacun de vos lecteurs de le remplir. Plusieurs

d'entr'eux s'en acquitteront sans peine aussi bien que vous , tout-au-moins. Beaucoup d'autres , qui feront plus mal , croiront que vous n'auriez pas mieux fait. A le bien prendre , votre ouvrage n'en fera guere meilleur , ni plus mauvais , & vous aurez toujours économisé sur le marché , du temps , de la peine & du papier. — Grand merci , Mde. la déesse , vous ne raisonnez pas comme mon libraire.

Quoi ! reprit Mde. de Lignolle , émerveillée de ce qu'elle venoit d'entendre , quoi ! vous ne plaisantez point. — Je ne prendrois pas cette liberté avec Mde. la comtesse. — Quoi ! ma tante , tout ce que Mlle. de Brumont vient de dire est vrai ? — Très-vrai , ma niece , & cette aimable fille t'a expliqué tout cela , comme si elle n'avoit fait autre chose de sa vie. — Ainsi depuis deux mois , M. le comte auroit dû m'épouser de cette maniere , ma tante ? — Oui , ma pauvre enfant , depuis deux mois , M. le comte t'insulte. — Il m'insulte ? — Oui , tu ne sens pas cela ? — Ma tante ,

je vois seulement qu'il a perdu beaucoup de temps. — Il t'insulte, ma niece. Négliger tes charmes, c'est leur faire outrage, c'est dire qu'ils ne méritent pas d'être subjugués. Te laisser vierge, c'est te faire sentir de la façon la plus cruelle que ta fleur ne vaut pas la peine qu'on se donneroit à la cueillir. — Ha! ha! — Te laisser vierge! ma pauvre petite, de toutes les humiliations auxquelles une malheureuse femme puisse être exposée, tu éprouves aujourd'hui la plus grande. — Il n'est pas possible! — Trop possible, ma chere enfant, trop possible. Te laisser vierge, c'est te déclarer qu'il te trouve bête, maussade, dégoûtante. — Grand Dieu! . . . ma tante, vous n'exagérez pas? — Demande, ma petite, demande à Mlle. de Brumont.

Aussitôt je pris la parole : & m'adressant à la jeune femme outragée : assurément, par cet abandon que je ne conçois pas, M. le comte signifie très-positivement à Mde. la comtesse, qu'elle est laide. . . — Laide! il en a menti. Je

ne cache pas mon visage, ainsi... —
 Qu'elle n'est pas bien faite..... —
 Il en a menti. Voyez ma taille, est-elle
 mal prise ? — Qu'elle a le bras carré...
 — Il en a menti. Attendez que j'ôte
 mon gant. — Un grand vilain pied...
 — Il en a menti. Me voici déchaussée...
 — La jambe grosse.... — Il en a menti.
 Voyez. — La gorge platte... — Il en
 a menti. Regardez. — La peau rude...
 — Il en a menti. Tâtez. — Le genou
 cagneux.... — Il en a menti. Jugez
 vous-même.

J'aimois la maniere franche & décisive dont la comtesse repoussoit les imputations calomnieuses de son mari, que je me plaisois à faire parler. Curieux d'essayer jusqu'où le juste desir d'une justification très-facile emporteroit cette femme si vive, j'ajoutai : c'est lui dire enfin qu'elle a quelque difformité secrète. Un geste expressif que fit Mde. de Lignolle, un geste aussi prompt que sa pensée, m'annonça qu'elle alloit encore donner la preuve justificative en même temps que le démenti formel.

Mde. d'Armincours aussi, devina très-aîsément le dessein de la comtesse, & malheureusement pour moi qui le trouvois louable, elle accourut assez-tôt pour en empêcher l'entière exécution. Va, ma chère amie, ce n'est pas la peine, dit-elle à sa nièce, moi qui depuis ton enfance ne t'ai pas perdue de vue, je fais qu'il n'en est rien, & Mlle. de Brumont s'en rapporte à toi. Au reste, il ne faut pas non plus te fâcher si fort.... — Ne pas me fâcher! — Ton mari... — Est un impudent menteur... — N'est peut-être pas si coupable... — Un insolent... — Que nous l'imaginions d'abord. — Un lâche! — Il se peut qu'une longue indisposition... — Ma tante, il n'y a pas d'indisposition de deux mois. — Ou quelque chagrin domestique!.... — Point de chagrin pour un homme trop heureux de m'épouser! — Ou quelque grand malheur! .. — Oui! le progrès de la philosophie! — Ou quelque travail important.... — Des charades! tenez, ma tante ne le défendez pas,

car vous m'aigrissez davantage. Je conçois maintenant toute l'indignité de sa conduite, & dès qu'il rentrera.... Ha ! dès qu'il rentrera, laissez - moi faire.... il s'expliquera, il me rendra compte de ses motifs, il me fera raison de l'ouvrage. ... il m'épousera sur l'heure, ou nous verrons !

Cependant le jour commençoit à tomber. Ce ne fut pas sans peine que j'obtins de la comtesse un moment de liberté. J'allai m'enfermer dans ma chambre, où je n'attendis pas longtemps M. de Valbrun. Le vicomte m'apprit qu'un homme sûr, chargé d'aller à l'hôtel de B*** remettre à Mde. la marquise elle-même la lettre de Justine, avoit rapporté cette réponse : Celle qui vous envoie me fait grand plaisir. Je n'étois pas tranquille sur le sort de la personne dont elle me donne des nouvelles. Dites qu'elle peut continuer de m'instruire de la situation des affaires de cette personne, à laquelle je m'intéresse véritablement. Vous pouvez ajouter que M. de B***, qui

d'abord m'avoit assez mal reçue , vient de reconnoître ses torts , & d'en obtenir le pardon. Ce n'est pas un secret , elle est bien la maîtresse de le dire à quiconque peut m'en féliciter.

M. de Valbrun ajouta : Mde. de Fontrose est allée maintenant au couvent de Mde. de Faublas. Demain matin , avant huit heures , je vous dirai ce que nous avons fait. Après avoir remercié le vicomte , comme je le devois , je lui remis mes deux lettres ; je le priai d'envoyer l'une au couvent d'Adélaïde , & de faire mettre l'autre à la grande poste. Il voulut bien , en me quittant , m'assurer qu'il alloit tout - à - l'heure faire lui-même les deux commissions. Fatale lettre à M. de Belcour , n'aurois-je pas dû prévoir tous les chagrins que tu pouvois me causer !

Maintenant je me demande pourquoi Mlle. de Brumont , sans avoir en tête d'autre projet déterminé que celui de se rapprocher de Sophie , sentit pourtant , en rentrant dans l'appartement de la jeune comtesse , quelque déplaisir

d'y retrouver la vieille marquise ? C'est qu'apparemment comme tant d'autres, appelé par l'amour à réparer les inexcusables torts dont l'hymen se rend journellement coupable envers la beauté, le chevalier de Faublas, entraîné malgré lui, ne faisoit qu'obéir à l'impulsion de son génie. Je me demande aussi pourquoi la niece ne recevant plus qu'avec distraction les instructions de la tante, & de temps en temps attachant sur moi des regards dont tous mes sens étoient émus, ne montroit pas un vif empressement à retenir chez elle, le reste de la soirée, Mde. d'Armincour, d'ailleurs si chérie ? C'est qu'ils existent en effet, ces atômes inhumainement rejetés par nos philosophes modernes, ces atômes sympathiques, qui tout d'un coup partis du corps brûlant d'un adolescent vif, & dans la même seconde émanés des nubilels attrait d'une jeune fille, se cherchent, se mêlent & s'accrochent pour ne faire bientôt, des deux individus doucement attirés, qu'un seul

& même individu. C'est qu'il agissoit déjà sur la gentille brune, le charme dont étoit possédé le joli garçon! C'est que déjà guidée par les puissans rayons de la bienfaisante lumière que j'avois fait luire à ses yeux, & plus encore par cet instinct naturel à tout le beau sexe, dont le tact, en certaines matieres surtout, & dans certains cas, est à la fois délicat, prompt & sûr; Mde. de Lignolle se sentoît intérieurement avertie de la nullité d'un homme qui, depuis deux mois, lui manquoit nuit & jour, & que machinalement elle pressentoit en moi celui qui pouvoit pleinement punir l'offense, & dédommager l'offensée. Je me demande encore pourquoi Mde. d'Armincourt, quoique favorisée de son antique expérience, ne parut pas s'appercevoir qu'elle étoit de trop, & s'obstina, malgré les fréquentes distractions de sa niece, à lui tenir fidelle compagnie jusqu'au retour de M. de Lignolle? C'est que les vieilles gens furent, de toute éternité, spécialement destinés à gêner l'aimable jeunesse,

jeunesse , peut-être afin que ses desirs contrariés dévinssent plus ardens , & que les plaisirs obtenus malgré les obstacles , eussent pour elle un charme de plus. Au reste je ne vous conseille pas , M. le petit-fils de la Douairiere , de donner une confiance aveugle à mes propositions qui ne sont peut-être pas trop vraies. Plus d'une fois j'ai cru m'appercevoir que , dès qu'une femme entroit pour quelque chose dans mes raisonnemens , elle brouilloit toutes mes idées. De - là vient que souvent , quand je voudrois moraliser , je plaisante ; de - là vient que souvent je déraisonne , au lieu de philosopher.

Quoiqu'il en soit , Mde. d'Armincour nous honora de sa présence à souper. Elle me parla beaucoup de la province où elle avoit élevé sa niece , de son bon château qu'il ne falloit réparer qu'une fois par an , de ses beaux biens que son concierge faisoit valoir , de ce concierge qu'elle nous donna pour le premier homme du monde , & qui , soit dit sans offenser personne , me parut

être celui de ses gens qu'elle connoissoit le mieux. Je crois qu'il eût été question du bon *André* jusqu'au lendemain matin ; mais à minuit passé la voiture du comte se fit entendre. Il vient de m'arriver l'aventure du monde la plus désagréable , cria M. de Lignolle en entrant ; vous savez bien ma belle charade ? ... Monsieur , interrompit la comtesse , voici Mde. la marquise d'Armincour , ma tante. Le comte un peu surpris , commença pour la marquise un long compliment qu'elle n'écouta pas jusqu'au bout. Bon soir , dit-elle brusquement à sa niece , bon soir , ma chere Eléonore. (1) Demain je reviendrai de bonne heure , demain j'espère qu'enfin je souhaiterai le bon jour à Mde. la comtesse de Lignolle. Adieu , Monsieur , dit-elle séchement à M. de Lignolle. Elle lui fit , en sortant , une de ces révérences froides que les femmes réservent pour certains hommes qu'elles n'estiment point. Vous savez

(1) C'étoit le nom de fille de la comtesse.

bien ma belle charade ? reprit le comte dès qu'elle fut partie. . . . Mlle. de Brumont , interrompit la comtesse , faites-moi le plaisir de vous retirer chez vous.

J'obéis sans répondre , mais je restai collé derriere ma porte , & prêtant l'oreille avec la plus grande attention.

Vous savez bien ma belle charade ? reprit encore M. de Lignolle. Madame l'interrompit de nouveau : il ne s'agit pas de cela , Monsieur , on ne se marie pas pour faire des charades , mais pour faire des enfans. — Comment , Madame. . . . — Comment ! Monsieur , étoit-ce à moi de vous l'apprendre , Comment ? Si ma tante & Mlle. de Brumont ne m'avoient pas instruite , je serois donc restée fille ! — Madame , vous ne m'entendez pas. Je savois tout comme un autre quel devoir. . . . — Vous le saviez , Monsieur ! Si vous le saviez , pourquoi ne le faisiez-vous pas ? Il est donc vrai que vous me trouviez laide ? Il est donc vrai que depuis deux mois je suis l'objet de vos mépris ? ... Où allez-vous , Monsieur ?

J'entendis Mde. de Lignolle courir à la porte & la fermer.

Vous ne fortirez pas d'ici, Monsieur, que vous n'ayez réparé vos outrages. — Mes outrages ? — Oui, vos outrages. Je fais tout, Monsieur, en ne m'épousant pas vous m'avez insultée ; mais vous m'épouserez ! vous m'épouserez tout-à-l'heure. . . . Si tout ce qu'on m'a dit est vrai, ce n'est pas un grand mal pour vous, j'espère. Au reste, c'est votre devoir, qu'il vous soit agréable ou non, remplissez-le. Je le veux & je vous l'ordonne. — Mais, Madame. . . — Point de mais, Monsieur, je vous trouve encore bien impertinent. Croyez-vous que je ne vous vaille pas ? On vous donnera une femme jeune & jolie pour lui faire des charades ! Vous me ferez un enfant, Monsieur. . . Vous m'en ferez un ! . . . Vous me le ferez ! vous me le ferez tout-à-l'heure ! . . . tout-à-l'heure ! . . . ici ! . . . là. A cette place-là.

La comtesse venoit de le prendre par la main, & de le conduire derrière

ses rideaux. A travers le trou de ma serrure , je voyois sur le parquet , dans un petit espace que laissoit decouvert le *Lampasse* devenu trop court , vedeva quattro piedi groppati. La loro positura , che non era piu dubia , mi dava ben' à conoscere che 'l Lignolo otteneva , od era s' ul punto d'ottenere ' il pardonno delle sue colpe.

Quel personnage je fais-là , cependant que le rôle d'observateur est , en ce cas , humiliant & pénible ! ha ! tante bavarde autant que maudite , pourquoi n'avez - vous pas voulu vous en aller plutôt ? Hé bien , chevalier , qu'est-ce donc que tute dis à toi-même ? Quoi ! tu désespères de ta fortune ! va mon ami , rassure - toi , ton génie protecteur ne t'abandonne pas. Va , Faublas n'est pas fait pour remplir , dans une aventure bizarre & galante , un emploi subalterne. Ecoute ce que dit la comtesse , & fait un saut de joie.

Pardon , Monsieur , peut-être que j'ai tort , peut-être qu'en effet ma tante & Mlle. de Brumont ne m'ont

voulu faire qu'une mauvaise plaisanterie. Je comptois vous inviter à passer chez moi la nuit entière ; mais vous prendriez , je le vois , bien des peines inutiles , je crois que c'est vous rendre service que de vous engager à vous retirer dans votre appartement. — Madame , je vous demande le secret. J'espère qu'une autre fois je serai plus heureux. — Une autre fois ! reste à savoir si je voudrai . . . — Madame , dans tous les cas , je compte sur votre discrétion. — Monsieur , je ne promets rien. — Madame . . . — Monsieur , je vous prie de me laisser libre.

Elle venoit d'ouvrir la porte qu'elle referma , dès qu'il fut dehors. Aussitôt je sortis de ma chambre & volai dans la sienne. Ha ! Madame que je suis aise ! ... Pourquoi donc cette folle joie ? interrompit-elle. — Madame , vous ne pouvez concevoir . . . Mademoiselle , interrompit-elle encore du ton le plus sérieux , si vous pouviez vous faire une juste idée de ce que c'est que M. de Lignolle , vous sauriez qu'entre lui &

moi tout-à-l'heure, il n'a pu rien se passer dont on doive se réjouir & me féliciter. — Rien dont je doive me réjouir! Madame, & que diriez-vous, si je vous avouois que c'est votre peine qui fait ma joie? — Ce que je dirois, Mademoiselle..... — Que diriez-vous si je vous apprenois que le sort toujours juste a conduit chez vous un vengeur? — Un vengeur! — Si je vous déclarois que vous voyez à vos pieds un jeune homme.... — Un jeune homme! — Qui vous aime.... — Qui m'aime! — Un jeune homme plein de tendresse pour vous, & d'admiration pour vos charmes! — Vous êtes un jeune homme & vous m'aimez! — Ha! ce n'est pas de l'amour, c'est.... — Mademoiselle de Brumont êtes-vous bien sûre d'être un jeune homme? — Jolie comtesse, en vérité je ne puis avoir là dessus aucune espece de doute. — Hé bien, venez, venez, vengez - moi. Epousez-moi, épousez-moi tout de suite. Je le veux! je vous l'ordonne! — Ha! vous n'avez pas besoin de me l'ordonner! ha! char-

mante Eléonore, je ne demande pas mieux.

Elle avoit raison d'être fâchée contre son mari ! J'avois raison d'être content de M. de Lignolle ! Ce M. de Lignolle avoit si peu fait que tout me restoit à faire ! mais dans les entreprises de la nature de celle-ci, les obstacles ne sont pas faits pour abattre un courage éprouvé, le mien s'accrut par les difficultés, & bientôt quelques sourds gémissemens à la fois douloureux & tendres, annoncèrent mon triomphe prochain, dont l'heureux instant fut marqué par un dernier cri. Triomphe vraiment délicieux où le vainqueur dans l'ivresse du succès, s'applaudit des transports du vaincu charmé de sa défaite ! Victoire la plus douce de toutes, à quiconque au sein de son propre bonheur, fait jouir encore du bonheur d'autrui !

Il faut rendre justice à la présence d'esprit de la comtesse ; aussitôt que la parole lui fut revenue, elle me demanda qui j'étois. Préparé à cette question toute simple, qu'une femme moins vive

m'eût sans doute adressée plutôt, je ne fis pas attendre la réponse : charmante Eléonore, on m'appelle le chevalier de Flourvac. Mes parens injustes, uniquement jaloux d'assurer une grande fortune à mon aîné barbare, m'ont voulu forcer à me faire *génovefin*. . . . Ils vouloient vous faire moine, s'écria-t-elle; mais vous n'auriez jamais épousé personne ! Ho ! que c'eût été dommage ! — Aussi, ma jeune amie, quelque chose me disoit sans cesse que je n'avois pas la moindre vocation pour ce métier-là. Assurément je ne devinois pas que le destin propice, ne réservoit l'avantage peu commun de consommer un mariage qui ne seroit pas le mien ; mais je sentoie confusément que j'étois né pour épouser. Je me suis donc échappé du couvent où l'on me tenoit renfermé. Mon ami, le vicomte de Valbrun, indigné de la lâcheté de mon frere, & de la cruauté de mes parens, m'a recueilli, m'a conseillé ce déguisement, m'a fait chercher un asile plus sûr que sa maison, & chaque jour je rendrai grâce

au hasard favorable qui m'a conduit auprès d'une femme jeune, jolie & vierge. Le sort ne m'a pas favorisée moins que toi, mon cher Flourvac, répondit la comtesse en m'embrassant, tu me tiendras compagnie jusqu'à ce que tes parens soient morts. — Quel engagement vous prenez-là, ma chere Eléonore, mon pere est encore jeune... — Tant mieux, mon ami, nous resterons ensemble plus long-temps. Restez avec moi, jusqu'à ce que tous vos parens soient morts; restez, Flourvac, je le veux.

Pendant que je faisois à Mde. de Lignolle l'indispensable mensonge que vous venez de lire, je l'aidois à dépouiller des vêtemens incommodes, dont je ne l'avois pas débarrassée d'abord, tant elle m'avoit paru pressée d'être vengée, tant j'avois jugé convenable la prompte exécution de ses ordres formels!

A présent, M. l'Abbé, parlez-moi, parlez-moi sans déguisement, n'auriez-vous pas quelque envie de prendre ma place auprès de la comtesse, nel letto nuziale ove era giacio accanto di lei

Je ne vous dirai pas tout-à-fait comment j'y passai les plus douces heures de ma vie ; mais je vous dirai bien à quels souvenirs enchanteurs j'y livrai , pour quelques instans , ma fugitive pensée. Près de l'aimable disciple que je formois , je me rappelai le maître plus aimable qui m'avoit formé. Là comme ici , aujourd'hui comme alors , des événemens inattendus & peu communs préparant mon bonheur , m'avoient , presque sous les yeux d'un époux ridicule , pour ainsi dire jeté dans les bras de sa vive moitié ! je me trouvois , à la place de M. de Lignolle , enseignant à la jolie comtesse les premiers élémens de l'auguste science que j'avois apprise de la belle Mde. de B*** , sous les auspices du marquis. Mais hélas ! des deux femmes rares que m'avoit données mon étoile singulièrement propice , l'une déjà m'étoit ravie , l'autre bientôt se verroit abandonnée quelle honte cependant ce seroit pour moi , si je quittois ma gentille élève , sans avoir parfaitement achevé son éducation ! Quel

maître plus favorisé du hasard, put jamais s'applaudir d'une écolière supérieure à Mde. de Lignolle ! Charmante enfant, sujet précieux, chez qui se trouvoient réunis les moyens séduisans & les dispositions heureuses ! que d'attraits elle m'offrit ! que de docilité je lui trouvai ! combien d'intelligence & de feu ! quelle adresse & que d'activité ! la même nuit, je vous le jure, vit commencer & finir son instruction complète ; & cette nuit fera toujours comptée dans le nombre de mes plus courtes nuits.

Le jour ne devoit pas tarder à paroître, quand tous deux enfin lassés nous nous endormîmes. Lorsque je me reveillai, ma montre marquoit midi : grand Dieu ! M. de Valbrun m'attend - il patiemment depuis huit heures du matin ! je quittai sans bruit la comtesse, qui dormoit profondément ; & presque nud que j'étois, je courus à ma chambre. j'ouvris la petite porte de l'escalier, je ne vis personne : ô ! ma Sophie ! . . . heureusement je vis dans
ma

ma serrure un petit papier qui débordoit. Le vicomte, avec un crayon rouge, avoit griffonné ces mots que j'eus beaucoup de peine à déchiffrer.

“ Je frappe & vous ne répondez pas.
 „ Où êtes-vous, Mlle. de Brumont;
 „ que faites-vous? Je n'en fais rien;
 „ mais je devine. Quelle agréable nouvelle je vais porter à la baronne! à
 „ deux heures je reviendrai; M^{de}. la
 „ comtesse sera-t-elle levée à deux heures? „

Je réveillai ma jeune amie, en reprenant ma place auprès d'elle. Le regard qu'elle me lança me parut encore plus vif que tendre; j'eus lieu de croire que la douce caresse dont elle l'accompagnait n'étoit pas tout-à-fait désintéressée; j'entendis avec de fréquens soupirs quelques mots à demi prononcés. Tout cela, suivant moi, vouloit dire que mon écolière attendoit sa dernière leçon. Qui de vous, Messieurs, l'eût refusée, pouvant la donner encore? Je la donnois donc, lorsqu'on frappa rudement à

la porte de la chambre à coucher. Je quitterai brusquement le poste que j'occupois , & je me préparois à sortir du lit de la comtesse , mais elle me fit signe de rester à ses côtés , & d'une voix ferme elle demanda qui va là ? C'est moi , répondit M. de Lignolle , ne vous levez - vous pas aujourd'hui ? — Pas encore, Monsieur. — Il est tard cependant, Madame. — Oui, Monsieur, mais je suis occupée. — A quoi, Madame ? — Monsieur, je compose. — Qui vous apprend à composer ? — Mlle. de Brumont. — Je voudrois bien assister à la leçon. — Cela ne se peut pas, Monsieur, vous ne feriez sûrement rien, & vous nous empêcheriez de faire quelque chose. — Et que faites-vous donc, Madame ? — Des enfans qu'on puisse croire les vôtres, Monsieur. — Que voulez vous dire ? — Que je finis une charade. — Une charade ! ha ! voyons donc. — Vous avez envie de chercher le mot ? — Oui vraiment. — Hé bien , attendez une minute.

Voici , me dit-elle tout bas , l'instant

d'une vengeance complete. Je veux lui faire une malice , dont le souvenir puisse , dans cinquante ans encore , amuser ma vieillesse. Mon cher Flourvac , reprenons l'exercice que son arrivée t'a forcé d'interrompre , le reste me regarde. Docile avec plaisir , j'obéis sans me permettre la plus légère observation. Alors , pour me prouver , après Coralie (1) , que plus d'une femme sachant , dans un moment critique , embrasser à la fois plusieurs occupations difficiles , peut en même temps très-conséquemment agir , & très-distinctement parler , Mde. de Lignolle éleva la voix & dit au comte : Monsieur , écoutez-vous à la porte ? — Il le faut bien , Madame , puisque vous ne voulez pas m'ouvrir. — Bon ! voici ma charade : *Amo'l primo mio.* (Piano à Faublas abbraciandolo.) *L'amo di molto.* Amo'l primo mio , ridisse il Lignolo. *Signor'si*, soggiunse ella. *Mama'l secondo mio.* (Piano à Faublas). *M'ami. Ah ! m'ami è vero ?* Non riposi ,

(1) Voyez la page 187 du Tome II.

ma l'abbracciai teneramente, mentre che 'l Lignolo con grandissima attenzione ridiceva : *mama 'l secondo mio. Bravo signor*, disse la contessina, *e' l mio integrale ben'che composto da duo, non dimeno fa piu ch'uno.* (Piano à Faublas.) *Deb ! non è la... la verita ? la verita... ben' mio.* Ma, disse Lignolo, dunque in prosa lo fate ? *Signor... si... in pro... sta volta sulle labra della svenuta la parola mori.*

Cependant elle eut tout le temps de reprendre ses esprits, avant que son mari qui vouloit absolument deviner, eût cessé de répéter : *Mon tout, quoique formé de deux personnes ne fait qu'un.* Monsieur, reprit la jeune écervelée, plus contente que si elle eût fait un poème épique & une bonne action, je dois en conscience vous prévenir d'une chose essentielle ; c'est que ma charade est une espece d'énigme qui a deux mots. Je vous déclare d'avance que je ne vous les dirai jamais, & je crois que vous ne les devinerez pas. — Je ne les divinerai pas ! ha ! je vais m'en-

fermer dans mon cabinet, & je descends dans une demi-heure. — Dans une demi-heure, soit; je serai levée.

Il revint effectivement une demi-heure après. Assis à côté de la comtesse, je prenois dans son boudoir une grande tasse de chocolat, que cette fois j'avois demandée sans façon. Mesdames, vous savez bien ma plus belle charade? dit M. de Lignolle en entrant, hier on l'a critiquée. On l'a critiquée! Mlle. de Bramont, auriez-vous cru cela? — Oui, M. le comte. — Oui? — Sans doute, l'envie! — Ha! l'envie, vous avez raison. Mais que je vous conte un événement tout aussi désagréable. Hier encore, dans un cercle d'amateurs, on propose une charade, je trouve le mot, un de mes voisins le trouve aussi, nous le disons en même temps: chacun félicite mon rival, & personne ne me fait le moindre compliment. Cette injustice m'a donné de l'humeur, & je me suis, à propos de cela, rappelé certain projet qui m'est venu vingt fois dans la tête;

dans le *Mercure* de France, Mademoiselle, on imprime au bas de chaque charade le nom, le surnom, le titre, la demeure, le nom de la ville & de la province de l'auteur; & je trouve qu'on fait bien, parce qu'on ne sauroit trop encourager les talens. Mais n'est-ce pas une chose affreuse, qu'un homme qui emploie régulièrement trois ou quatre jours de la semaine à la recherche des mots du logogryphe, de l'énigme & de la charade de chaque numéro, ne soit jamais payé de ses travaux par un peu de gloire? Assurément c'est là de l'ingratitude, ou je ne m'y connois pas. A présent, Mademoiselle, écoutez mon projet: je veux proposer aux rédacteurs du *Mercure*, d'ouvrir une souscription, dont le produit sera destiné à l'impression d'une grande pancarte, qui paroîtra toutes les semaines, & sur laquelle on lira les noms de tous ceux qui auront deviné le logogryphe, l'énigme & la charade de la semaine précédente. Fort bien vu, Monsieur, répondit la comtesse, mais

puisqu'e nous parlons de la charade , avez-vous deviné la mienne ? Pas encore , Madame , répliqua-t-il d'un air confus. Madame de Lignolle aussitôt lui répartit : Monsieur , si vous venez à bout de trouver les deux mots , je vous promets , en attendant l'exécution de votre grand projet , je vous promets de remuer ciel & terre pour qu'on veuille bien insérer dans le *Mercur* ma charade , son explication , mon nom à moi qui l'ai composée , votre nom à vous qui l'aurez devinée , & même je tâcherai qu'on apprenne au public comment & pourquoi je l'ai faite. — Madame , ce que vous me dites là m'excite encore. . .

Le bruit d'une voiture qui entroit dans la cour , interrompit le comte. Un laquais vint annoncer Mde. la marquise d'Armincour ; elle entra précipitamment , fut droit à sa niece , & lui dit : Hé bien , mon cher cœur , comment te sens-tu aujourd'hui ? Y a-t-il quelque changement ? . . . Ha ! petite friponne , je vous trouve l'air fatigué ,

vous avez les yeux battus... allons, c'est une affaire finie. Je m'y connois ! je m'y connois ! ... je t'en félicite de toute mon ame, ma petite. Et vous, M. le comte, recevez mon compliment, faisons la paix, embrassons-nous... allons, mes enfans, courage ! un petit neveu dans neuf mois ! Un petit neveu dans neuf mois, répéta la comtesse, cela se pourroit bien, vous avez raison, ma tante ; mais souhaitez donc le bon jour à Mlle. de Brumont.

Tandis que la marquise s'occupoit de moi, je vis M. de Lignolle se pencher à l'oreille de la comtesse. Tout en paroissant écouter la tante, j'écoutai le mari ; il disoit à sa femme : Madame, épargnez-moi, laissez à la marquise une erreur... Quoi donc, Monsieur, interrompit-elle, n'êtes-vous pas content de moi ? — Au contraire, Madame, je vous rends grâce de votre discrétion. — Et vous avez tort, Monsieur, elle est naturelle & nécessaire, vous ne me devez aucun remerciement pour cela.

M. de Lignolle bien rassuré vint à

moi : à propos , Mademoiselle , me dit-il , je vous rends grâce , vous voulez bien enseigner à la comtesse des choses difficiles ! — Difficiles ! mais non , M. le comte. — Ho ! que si , Mademoiselle , je fais trop ce que c'est ! & je suis vraiment sensible à votre complaisance. Alors pour payer le trop honnête compliment du mari , je lui répétais mot-à-mot l'équivoque réponse que sa femme venoit de faire. *Et vous avez tort , Monsieur , elle est naturelle & nécessaire , vous ne me devez aucun remerciement pour cela.*

Après ces politesses réciproques , la conversation devint générale , & de part & d'autre il ne fut rien dit qui mérite d'être rapporté ; mais à deux heures on vint annoncer que quelqu'un me demandoit. Qu'on fasse entrer , dit la comtesse. Je lui représentai qu'apparemment c'étoit M. de Valbrun. Hé bien , répliqua-t-elle , qu'il vous parle ici. — Cela ne se peut guere , Madame. — Allez donc chez vous , mais ne tardez pas à revenir.

Je courus à ma petite porte : Bon jour , M. le vicomte. — Bon jour , M. le chevalier. — Hé bien , la lettre à ma sœur ? — Je l'ai fait porter au couvent. — Celle à mon pere ? — C'est moi même qui l'ai mise hier à la poste ? — Et ma Sophie ? — La baronne ne l'a pas vue ; mais une chambre est retenue pour vous dans le couvent que vous avez indiqué. — Partons , vicomte , partons ! — Comment ! partons ? — Oui , tout-à-l'heure... — Ne sommes-nous pas convenus d'attendre ? ... — Je n'attends pas un moment. — Mais songez donc... — Je ne songe à rien. — Aux périls... — Je n'en connois plus... O ! ma Sophie , je différerois d'un jour le bonheur de te voir. — Cependant , il faut différer... — Vicomte , si vous ne voulez pas m'y conduire , j'irai seul. — Mais... — J'irai seul. Plutôt périr cent fois que de ne pas la voir aujourd'hui ! — Chevalier de Faublas , & la comtesse ? — De quoi me parlez-vous ? Qu'est-ce que la comtesse , quand il s'agit de Sophie ?

— Et vos ennemis ? — Je les défie tous. — Ainsi , nulle considération ne peut plus vous arrêter. — Nulle considération , M. le vicomte ; & je vous le répète , si vous m'abandonnez , je pars seul... vicomte , la reconnoissance que je vous dois n'en sera point altérée. — Puisque rien ne peut changer vos résolutions , je me rends ; mais je vous demande une grâce. — Ha ! parlez & croyez. . . — Attendez au moins jusqu'à la nuit. — Jusqu'à la nuit ! — Ecoutez-moi : dans un quart - d'heure je dîne avec la baronne , à six heures du soir je l'amène ici. Dès que vous la verrez entrer chez la comtesse , soyez sûr que mon carrosse vous attend à la porte. Descendez alors par ce petit escalier , venez me joindre , & vous serez bien accompagné jusqu'au couvent , je vous le promets. — A six heures précises , vicomte. — Chevalier , je vous en donne ma parole.

Au moment où M. de Valbrun me disoit adieu , la comtesse venoit elle-même me chercher. L'aimable enfant

trop abusée, se crut sans doute l'objet de la profonde rêverie dans laquelle on me vit plongé pendant tout le dîner qui me parut long. O ! ma Sophie, faut-il vous dire que, seule & sans distraction, vous occupiez alors mon cœur & ma pensée ?

Après le dessert cependant, en prenant le café dans le salon, je fixai plusieurs fois la jeune Lignolle, & toujours mes yeux rencontrèrent les siens. Mes regards enfin s'arrêtèrent volontairement sur tant d'appas. Que de vivacité ! Que de fraîcheur ! la belle peau ! . . . La jolie bouche ! . . . Ha ! charmante petite femme, vous ne méritiez pas d'être abandonnée le lendemain de vos noces.

Ces réflexions étoient l'effet tout simple d'une commisération trop naturelle, pour que personne puisse l'improver ; mais malheureusement dans la situation où je me trouvois, une réflexion fait naître une idée promptement suivie d'une autre réflexion qu'une autre idée remplace aussitôt ; & voilà comme

souvent, d'encore en encore, il arrive que ce qui étoit bon dans son principe, devient blâmable dans ses conséquences. Qui de vous pourtant, Messieurs, présumant assez de lui-même, oseroit en pareil cas, après avoir assigné le point juste où il faudroit s'arrêter, oseroit, dis-je, affirmer que jamais il ne le passera ? Montrez donc votre indulgence ordinaire pour un très-jeune homme qui vous fait, avec sa franchise accoutumée, un aveu délicat & pénible.

J'approchai de la comtesse, & me penchant à son oreille, je lui dis bien bas, ne pourrois-je un instant, ma jeune amie, vous entretenir seule au boudoir ? Mde. de Lignolle se leva : Mde. la marquise, dit-elle à sa tante, permet-elle que je la quitte pour un moment ? Oui, oui, répondit Mde. d'Armincour. Je n'ignore pas que les jeunes femmes ont toujours... Bon ! savez vous ce que ces dames vont faire ? interrompit le comte avec un rire presque moqueur. Une charade en prose !

Hé ! Monsieur , répliqua la comtesse , quelle ironique joie ! que d'amertume ! je ne défends pas notre ouvrage , il nous a si peu coûté ! Mais quiconque est également incapable de nous deviner & de faire comme nous , n'a pas , ce me semble , le droit de se fâcher , ni de s'égayer à nos dépens.

A ces mots , elle me conduisit dans son boudoir , la maligne comtesse ! Et quoique nous n'y fussions pas restés long-temps , la charade étoit faite quand nous en sortîmes.

Cependant mes vœux hâtoient la fin du jour , & la nuit tarδοit beaucoup à venir. Elle vint , je treffailis de joie ; on annonça la baronne , je pensai me trouver mal ; mes jambes me soutenoient à peine , j'eus à peine la force de faire à ma *protectrice* une inclination légère ; mais aussitôt que cette extrême agitation fut calmée , je pris le chemin de ma chambre. Je m'étois flatté que la comtesse , qui faisoit à la baronne les premiers complimens , ne s'appercevrait pas de mon évasion ;

mais aucun des mouvemens de l'objet chéri n'échappe à l'œil vigilant d'une amante. M^de. de Lignolle me vit sortir & cria : Vous partez , M^lle. de Brumont ? — Oui , Madame. Mais vous allez revenir , j'espère ? — Oh ! oui... Madame je re . . . vien drai oui , je tâ che rai oui , Madame , le plutôt possible !

J'avoue que ma voix étoit entrecoupée , j'avoue que je tremblois en lui adressant ce fatal adieu. Pauvre petite !

Je traversai son appartement & ma chambre , je descendis rapidement l'escalier dérobé , je franchis le seuil de la porte-cochère , je me précipitai dans la voiture du vicomte.

Cinq minutes après j'arrive au couvent , à cet asyle désiré. Une religieuse m'ouvre la porte & me demande qui je suis : la veuve Grandval. — Je vais vous conduire à votre chambre , ma sœur. — Non , ma sœur , dites-moi où sont maintenant rassemblées

toutes vos pensionnaires? — Au *salut*, ma sœur. — Où dit-on le *salut*? — Mais dans la chapelle. — Et la chapelle? — Est devant vous.

Je cours à la chapelle, & mon coup-d'œil inquiet en embrasse toute l'étendue. Beaucoup de femmes sont en prières; une d'entr'elles se distingue par son recueillement plus profond. Mon cœur s'est ému, mon cœur palpite. Voilà ses longs cheveux bruns, sa taille légère, ses grâces enchanteresses.... Je fais quelques pas, je la vois! grand Dieu!.... Faublas, heureux époux, maîtrisez la violence de ce premier transport; allez doucement vous mettre à genoux tout à côté d'elle.

Mde. de Faublas étoit si préoccupée, qu'elle ne s'aperçut pas qu'une étrangère venoit de prendre place à ses côtés. J'écoutai la fervente prière qu'elle adressoit au ciel. Grand Dieu! disoit-elle, il est vrai que je fus sa coupable amante; mais tu m'as permis de devenir sa légitime épouse. Je croyois qu'une longue absence avoit assez puni
la

la foiblesse d'un moment. Si pourtant ta justice n'est pas fléchie, si dans l'auguste sévérité de tes jugemens tu as décidé que mon crime ne pouvoit s'expier que par une éternelle séparation : Dieu puissant, Dieu de bonté, qui te plais à faire éclater jusques dans les châtimens ta miséricorde infinie, souviens-toi que je suis mortelle, hâtes-toi de frapper, prends ma vie. Un prompt trépas sera pour ta victime un signalé bienfait ; & si tu daignes combler son dernier vœu, tu permettras qu'à son heure suprême elle entrevoie encore son époux, une fois, une fois seulement ! Tu permettras que Faublas ferme sa mourante paupière, & reçoive son dernier soupir.

J'entendis sa prière : mon premier mouvement fut de me précipiter devant elle, & de lui montrer son époux. Je conservai pourtant assez de présence d'esprit pour sentir qu'un éclat nous perdrait, & assez de courage pour modérer mon impatience & retenir ma joie. En attendant que l'office fût dit,

& que je pusse me découvrir à Sophie, quand elle seroit seule, je m'enivrai du bonheur de l'admirer.

Le *salut* vient de finir, Sophie se leve, & ne me voit seulement pas, parce que toute entiere à sa douleur, elle ne voit aucun des objets qui l'environnent. Je règle mes pas sur les siens, & je la suis lentement par derriere. Elle vient de sortir de la chapelle, & va traverser la cour. Au moment où j'y mets le pied, plusieurs hommes (1) tout à coup sortis de la retraite qui les cachoit, m'entourent & se jettent sur moi. La surprise & l'effroi m'arrachent un cri, un cri terrible qui va retentir aux oreilles de Sophie. Mon amante a reconnu ma voix, elle se retourne, trop-tôt sans doute, puisqu'elle peut encore m'appercevoir. Moi-même je l'entends m'adresser une plainte inutile, je la vois me tendre les bras, je la vois

(1) Lecteur pénétrant, souvenez-vous de la lettre à mon pere, mise hier à la poste, & conjecturez.

tomber au milieu des femmes effrayées qui l'environnent.... Hélas, où sont mes armées! Où sont mes amis!.... Les barbares satellites m'accablent de leur nombre, ils m'entraînent loin de ma femme! loin de ma femme évanouie!... Dieu cruel, impitoyable Dieu, aurois-tu reçu la prière que tout-à l'heure elle t'adressoit?

Vains emportemens d'une fureur impuissante! Rien ne peut me sauver. Elles viennent de se r'ouvrir les portes de ce couvent où je suis si témérairement entré! On m'a jetté dans une voiture qui soudain part & ne roule pas fort long-temps. J'entends d'immenses portes crier sur d'énormes gonds; je vois un château fort, le pont-levis s'abaisse devant moi, j'entre dans une grosse tour, des militaires décorés m'y reçoivent,..... Hélas! je suis à la Bastille.

A U P U B L I C.

*Il ne tient qu'à vous que j'en sorte,
MONSIEUR, mais il faut pour cela*

236 VIE DU CHEVALIER, &c.

que vous ayez encore le désir de voir une nouvelle suite de mes aventures. Si vous ne daignez pas, MONSIEUR, continuer à cet essai l'indulgence dont vous avez honoré le premier, je me verrai condamné à finir mes jours dans ma prison, & je n'aurai sur beaucoup de compagnons d'infortune, que le triste avantage de savoir pourquoi l'on m'y a mis, & pourquoi j'y reste.

Fin du quatrieme Volume.

A faint circular library stamp is visible in the lower center of the page. The text within the stamp is mostly illegible but appears to include "BIBLIOTHEQUE" at the top and "10 NOV 1890" in the center.

